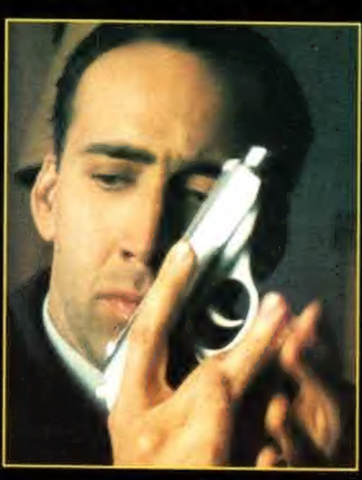
IMPACT

78

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO



DOSSIER
«OH LES FILLES !»
Une nouvelle génération d'actrices à l'assaut d'Hollywood !



NICOLAS CAGE
plonge dans l'enfer du «snuff» dans
8 MILLIMÈTRES

STAR WARS
le compte à rebours a commencé !

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F



SOMMAIRE


8 MILLIMÈTRES : P. 18.


UN PLAN SIMPLE : P. 12.

IMPACT, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters **collaborateurs** Alex Benjamin - Alexis Dupont-Larvet - Cyrille Giraud - Frédéric Lelièvre - Alexandre Nahon - Jack Tewksbury - Sandra Vo-Anh - Erich Vogel **correspondant à Los Angeles** Emmanuel Itier

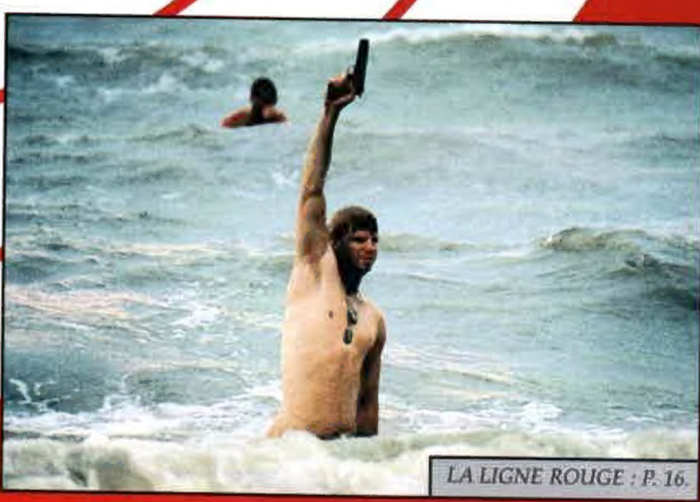
maquette Vincent Guignebert

composition CO2/H2O **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** février 1999 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°78** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Manuel Attali - Fabien Baron - Denise Breton - Cat's - Françoise Dessaigne - Nabila Djabali - Sylvie Forestier - François Frey - Fabienne Isnard - Nathalie Lambert - Pascal Launay - Anne Lara - Fabrice Leroy - Fanny Louie - Christophe Lunn - Bruno Maccarone - Elizabeth Meunier - New Tone - Alexis Rubinowicz - Robert Schlockoff - Jean-Pierre Vasseur - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO

DOSSIER «OH LES FILLES !» : P. 26.



LA LIGNE ROUGE : P. 16.

Hollywood vit actuellement une véritable révolution, menée de front par une poignée d'actrices qui revendiquent désormais leurs droits, militent pour une certaine égalité des salaires. Tout a commencé le mois dernier lorsque Julia Roberts a exigé de *Paramount* 17 millions de dollars pour être la star de la comédie romantique **Runaway Bride**, dans laquelle elle retrouve Richard Gere, son partenaire de **Pretty Woman.** Du jamais vu ! Julia Roberts devient ainsi l'actrice la mieux payée du monde. Une part du gâteau amplement méritée, car les studios n'hésitent jamais à mettre en avant le potentiel «glamour» des actrices pour s'assurer un maximum d'entrées. Il n'y a qu'à se rappeler les campagnes de marketing de **Scream** et de **SexCrimes** pour s'en convaincre. Au niveau du box-office, les femmes sont de plus en plus rentables, ça ne fait plus aucun doute. Durant l'été 1997, **Le Mariage de mon Meilleur Ami**, avec Julia Roberts justement, creuse un écart de 66 millions de dollars avec **Batman et Robin**, le blockbuster avec Schwarzie se retrouvant donc battu à plates-coutures. **Contact** avec Jodie Foster en rapporte 130 et **La Cité des Anges** avec Meg Ryan atteint la barre des 80 millions, score plus qu'honorable pour un film mineur. D'ailleurs, Meg Ryan a décidé de suivre l'exemple de Julia Roberts en demandant un cachet de 15 millions US pour son prochain film, alors qu'elle n'en touchait encore que 10 pour **Vous Avez un Message**. De son côté, Jodie Foster n'est pas en reste puisqu'elle exige elle aussi 15 millions pour sa participation à **Anna and the King**, une production *Fox 2000*.

Les femmes sortent les griffes et reprennent du poil de la bête. Mais si Jodie Foster arrive à obtenir une telle somme, l'aspect économique de l'affaire n'est pas pour autant sa principale inquiétude. Elle se lamente plus volontiers de la suprématie des hommes au niveau artistique. Hollywood compte trop peu de femmes réalisatrices à son goût. La capitale du cinéma serait-elle exclusivement réservée aux hommes ? Pour une exécutive de *Dreamworks*, ça ne fait aucun doute, Hollywood est bel et bien géré par des lois machistes : *«Si les actrices arrivent à obtenir des salaires avoisinant les 20 millions de dollars, ça signifie que les acteurs en toucheront dorénavant 30. L'écart existera toujours»*. N'empêche que les scores de **Mary à Tout Prix**, de **Scream** ou même le carton à la télé de ***Buffy contre les Vampires*** ont de quoi faire pâlir les Mel Gibson, Bruce Willis et Jim Carrey. Surtout que toute une nouvelle génération d'actrices, telles que Michelle Williams et Charlize Theron, pointent le bout du nez pour 1999. Les autres, Cameron Diaz, Jennifer Lopez ou Catherine Zeta-Jones, ne manqueront pas de continuer à s'affirmer, à gagner des parts de marché pour définitivement s'assurer une place confortable parmi les monstres sacrés du cinéma. Une bonne occasion pour *Impact* de vous faire découvrir celles qui vous ont récemment fait craquer ou qui créeront l'événement dans le futur.

Damien GRANGER

The Mod Squad

Créateur de séries télé aussi populaires que *La Croisière s'Amuse*, *Dynastie* ou *Beverly Hills*, Aaron Spelling produit actuellement l'adaptation contemporaine d'un de ses shows, *The Mod Squad*, une comédie policière diffusée dans les années 70. C'est Scott Silver qui réalise la version grand écran des aventures de Julie, Pete et Linc, trois délinquants qui se retrouvent enrôlés dans la police en tant qu'informateurs par le Capitaine Greer, un vieux loup joué par Dennis Farina. Claire Danes, attendrissante Juliette dans le **Roméo + Juliette** hystérique de Baz Luhrmann, Giovanni Ribisi (frère déjanté de Phœbe dans la série *Friends* et militaire dans **Il Faut Sauver le Soldat Ryan**) et Omar Epps interprètent ces trois représentants de la culture branchée qui n'auront certainement aucun mal à infiltrer le milieu du crime juvénile. ■

■ *Omar Epps, Claire Danes & Giovanni Ribisi dans THE MOD SQUAD* ■

The Thomas Crown Affair

Libéré des obligations qui le liaient au très attendu **The Thirteenth Warrior** (ex-**Eaters of the Dead**), adaptation d'un roman de Michael Crichton dont on attend toujours la date de sortie française, John McTiernan s'est remis aussitôt au travail et achève actuellement le tournage de **The Thomas Crown Affair**, le remake de **L'Affaire Thomas Crown**, thriller de Norman Jewison datant de 1968. L'actuel James Bond Pierce Brosnan, également producteur, remplace Steve McQueen dans le rôle d'un millionnaire playboy et cleptomane qui, toujours en quête de nouveaux défis, dérobe une œuvre rarissime de Monet. C'est une première entorse au film original, où Mc Queen organisait le braquage d'une banque en plein jour. Dans l'autre camp, Rene Russo (**L'Arme Fatale 3 et 4**) interprète Catherine Banning, un agent d'assurances qui le séduit dans l'espoir de lui faire avouer le vol. Le doué Denis Leary (actuellement à l'affiche dans **Suicide Kings**) complète la distribution, sous les traits d'un flic new-yorkais qui assiste Banning dans son enquête afin de la conquérir. Un ménage à trois assez calme sur fond d'intrigue policière pour un John McTiernan dont les talents de metteur en scène ne sont plus à prouver depuis **Piège de Cristal** et **Predator**. ■

EXPRESSO

■ par Damien GRANGER & Jack TEWKSBURY ■



■ *Pierce Brosnan & Rene Russo dans THE THOMAS CROWN AFFAIR* ■



● Sean Penn en a marre de faire l'acteur. Cette déclaration intervient après son départ soudain des plateaux du nouveau film de Woody Allen, dans lequel il devait interpréter un musicien de jazz dans le New York des années 30. Si Sean Penn arrête sa carrière de comédien, c'est pour mieux se concentrer sur l'écriture et la réalisation. Son prochain film en tant que metteur en scène s'intitule **Monsters Ball**, et raconte la liaison entre un gardien de prison œuvrant dans le couloir de la mort et la veuve d'un prisonnier qu'il a exécuté. Sortez les violons!

● Lee Tamahori s'intéresse actuellement à l'histoire vraie de Laurence Rockwood, un caporal de l'armée américaine qui passa en cour martiale pour s'être révolté contre ses supérieurs, passifs face aux horreurs infligées au peuple haïtien en 1994. Avec **Rockwood**, l'auteur de **L'Ame des Guerriers** devrait s'afficher comme un fervent défenseur des droits de l'homme. Ensuite, il s'attaquera à un projet bien plus intéressant, **The Stanford Prison Experiment**, avec Leonardo Di Caprio, qui relate des événements réels survenus à l'université de Stanford en 1971, quand un professeur transforma le bâtiment réservé à la section psychologie en système pénitentiaire géré par les élèves !

● Très remarqué grâce à son road movie **Breakdown**, Jonathan Mostow revient avec **U-571**, un thriller aquatique dans lequel un gradé de la marine américaine doit aller dérober au sous-marin allemand U-571 un dispositif de surveillance des plus sophistiqués. Michael Douglas, qui devait tenir le rôle principal, s'est désisté quelques jours avant le tournage. C'est finalement Matthew McConaughey (**Amistad, Contact**) qui le remplace.

● Le 19ème **James Bond**, prévu pour l'hiver prochain, s'intitule finalement **The World is not Enough**. C'est Michael Apted (**Gorilles dans la Brume, Blink**) qui réalise ces nouvelles aventures pour lesquelles Pierce Brosnan est très bien entouré. Denise Richards (**SexCrimes**) a été retenue pour jouer la bond girl de service, le Dr Christmas Jones, une experte en armes nucléaires. De son côté, Sophie Marceau tiendra le rôle de la méchante, Elektra King, une riche industrielle qui a des comptes à régler avec 007. Ça va être chaud !

● Après le très sympathique **Copland**, James Mangold revient avec **Girl, Interrupted**, qui réunit Winona Ryder et la prometteuse Angelina Jolie. Décrit comme la version féminine de **Vol Au-dessus d'un Nid de Coucou**, **Girl, Interrupted** suit les aventures de trois jeunes filles internées dans un institut psychiatrique à la fin des années 60.

● Stanley Tucci (la série *Murder One*), Pam Grier (**Jackie Brown**) et LL Cool J (**Halloween : 20 ans après**) sont au générique de **In too Deep** de Michael Rymer, une sombre histoire de mafia dans la lignée de **Donnie Brasco**. **In too Deep** s'inspire d'une histoire vraie, celle d'un flic infiltré dans un réseau de drogue et qui finit par se prêter au jeu. Egalement très proche du **Dernière Limite** de Bill Duke, **In too Deep** est coécrit par Henry Brown, scénariste du **Dead Presidents** des frères Hugues, bêtement retitré chez nous **Génération Sacrifiée**.

● Rayon séquelles, on parle de plus en plus d'un **Basic Instinct 2**, qui devrait voir le jour dès que le studio se décidera à offrir à Sharon Stone le même salaire que celui perçu par Michael Douglas (bien joué Sharon, nique les tous !). De son côté, Eddie Murphy devrait retrouver l'allure décontractée et le badge de l'inspecteur Axel Foley pour les besoins du **Flic de Beverly Hills 4**, dont l'action se déroulerait à Londres. Quant à Burt Reynolds, il vient d'annoncer qu'il aimerait réaliser une suite au **Délivrance** de John Boorman. Ned Beatty et John Voight seraient prêts à retourner dans la forêt pour se faire une nouvelle fois humilier par des rednecks. Courage les gars !

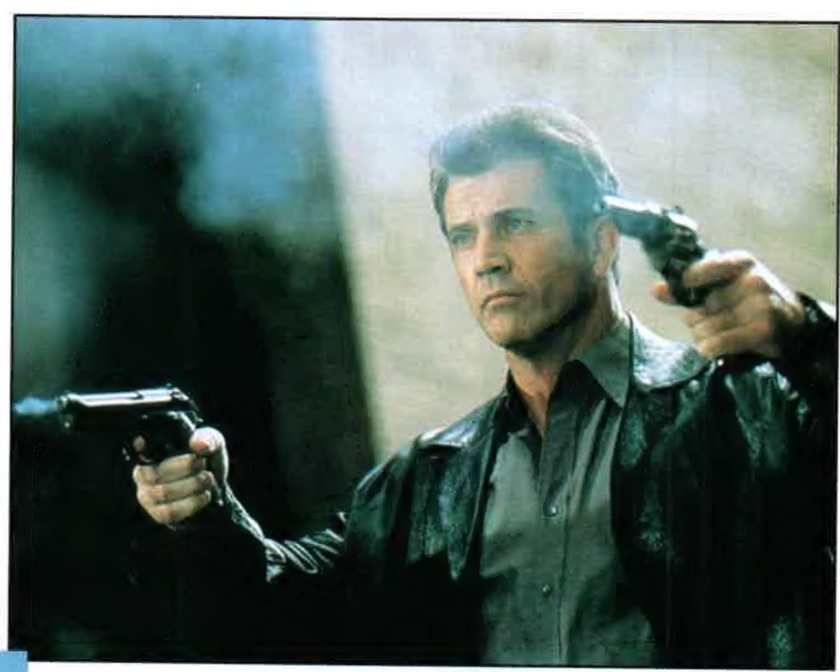
● Après **Bringing out the Dead** de Martin Scorsese, Nicolas Cage retrouvera le réalisateur de **Snake Eyes**, Brian De Palma, pour les besoins de **Mr Hugues**, un portrait du milliardaire excentrique Howard Hugues. Warren Beatty et Tia Carrere font également partie de la distribution.

● Après plusieurs mois de réflexion, Quentin Tarantino vient de choisir son nouveau projet : il adaptera un autre roman d'Elmore Leonard, «Forty lashes less one», publié en 1972. Il s'agit d'un western dans lequel des prisonniers sont envoyés à la poursuite d'évadés.

● Le nom de Leonardo Di Caprio est associé à de nombreux projets. Bien entendu, il n'en tournera pas le quart. Après s'être retiré d'**American Psycho**, il déclare également forfait pour **The Crowded Room**, le nouveau film de F. Gary Gray (**Négociateur**), qui se concentre sur la vie tourmentée de Billy Milligan, un homme qui a développé de multiples personnalités après avoir été maltraité par son beau-père dans son enfance. Pour mémoire, James Cameron s'est pendant un temps intéressé de très près au projet. Par contre, Leonardo devrait affronter Robert De Niro dans le nouveau film de Martin Scorsese, actuellement en préparation. Titre : **Gang of New York** (déjà on aime !).

Payback

Scénariste, Brian Helgeland commence sa carrière en signant quelques petites séries B, le plus souvent cantonnées dans l'horreur, telles que **Le Cauchemar de Freddy, 976-Evil** ou **L'Autoroute de l'Enfer**, ainsi qu'un épisode de la série *HBO* ***Les Contes de la Crypte***. Viennent ensuite **Assassins** avec Sylvester Stallone, **Complots** avec Mel Gibson et **Postman** avec Kevin Costner. Rien de bien marquant. Mais son adaptation du roman de James Ellroy pour les besoins de **L.A. Confidential** lui vaut un Oscar et force le respect de la profession. Si bien qu'il est aujourd'hui en mesure de passer à la réalisation avec **Payback**, le remake plus ou moins officiel du **Point de Non Retour** de John Boorman. Mel Gibson remplace Lee Marvin dans cette histoire de vengeance froide qui oppose Porter, un petit gangster hargneux et indépendant à Val, un malfrat sadique et sans scrupules affilié à une puissante organisation du crime. Ensemble, ils mijotent un énorme coup contre la mafia chinoise. Mais l'opération ne se déroule pas tout à fait comme prévu et Val écarte Porter avant de prendre la fuite avec sa femme et un butin de 130.000 dollars. Cinq mois plus tard, Porter réapparaît, bien décidé à se venger. Il contacte Rosie, une call-girl qu'il fréquenta par le passé et qui travaille désormais pour l'organisation. Avec son aide, il retrouve Val et le liquide. L'organisation, qui n'aime pas les règlements de compte personnels, lance alors une armée de tueurs à la poursuite de Porter...



■ *Mel Gibson dans PAYBACK* ■

«Je tenais absolument à ce que Porter soit un vrai dur, et je ne souhaitais excuser à aucun moment son comportement. C'est un film dérangeant, à la fois très cru et stylisé. ***Payback*** *aurait pu être tourné en noir et blanc, il n'est pas ancré dans une époque précise»* confie Brian Helgeland, fier d'avoir pu réaliser le film qu'il voulait, à savoir noir et extrêmement froid dans le traitement de la violence, caractérisée par des gunfights très réalistes. Mel Gibson, qu'on avait perdu l'habitude de voir dans des rôles de dur à cuire, est lui aussi enthousiaste : *«Le ton du film est à la fois ultra-réaliste, méchant, ironique et drôle. C'est un mélange détonant. Quand vous entrez dans cet univers, vous allez de surprise en surprise, vous êtes le témoin d'actes que notre société civilisée réprouve fermement. Mais tout le monde sait que la vengeance se préoccupe rarement des bonnes manières»*. Pourtant, peu satisfait par le montage de Brian Helgeland, l'acteur en commande un second (celui-là même que nous découvrirons en France, paraît-il aussi bon), destiné à séduire un plus large public. Autour de Mel Gibson se bousculent Gregg Henry (**Le Collectionneur**) dans le rôle de Val, Maria Bello (le Dr Anna Del Amico dans la série ***Urgences***) dans celui de Rosie, ainsi que Bill Duke, Deborah Unger, William Devane, Kris Kristofferson et James Coburn. Sortie en France le 31 mars prochain.

Random Hearts

Si on doit en croire le magazine américain *People*, Harrison Ford serait l'homme le plus sexy de la planète. C'est vrai que malgré ses 56 ans, l'ancien Han Solo de **La Guerre des Etoiles** tient encore la forme. D'ailleurs, il a récemment annoncé qu'il se sentait d'attaque pour retrouver le chapeau et le fouet de l'aventurier Indiana Jones dans un quatrième épisode. En attendant, il joue dans **Random Hearts**, un thriller de Sidney Pollack (**Les Hommes du Président**, **La Firme**) aux côtés de Kristin Scott Thomas (**L'Homme qui Murmurait à l'Oreille des Chevaux**). Le duo aurait déjà dû se partager l'affiche d'**Age of Aquarius**, un drame se déroulant pendant les affrontements en Bosnie. Mais le projet est tombé à l'eau pour raisons économiques et de sécurité. Dans **Random Hearts**, Harrison Ford joue un flic dont la femme vient de mourir dans un accident d'avion. Il rencontre une femme membre du Congrès et apprend que son mari a disparu récemment dans les mêmes circonstances. En menant son enquête, Harrison Ford découvre que la mort de sa femme n'avait rien d'un accident et qu'elle avait une liaison avec le mari de Kristin Scott Thomas. Voilà un rôle qui pourrait faire oublier l'image stéréotypée de justicier américain un peu faf' que l'acteur s'est forgée si gracieusement dans **Danger Immédiat**, **Air Force One** ou encore **Ennemis Rapprochés**.



■ *Harrison Ford dans RANDOM HEARTS* ■

● La suite du **Silence des Agneaux**, **Morbidity of the Soul**, en est toujours au stade de l'écriture. Aux dernières nouvelles, Clarice Starling ferait équipe avec Hannibal Lecter (toujours Jodie Foster et Anthony Hopkins) pour arrêter un prolifique serial-killer qui trucide ses victimes du côté de Venice.

● George Clooney, Mark Wahlberg et Ice Cube sont trois soldats américains qui décident de déserter les rangs pendant la guerre du Golf pour s'enfuir dans le désert, à la recherche de précieuses reliques dérobées par les sbires de Saddam Hussein. C'est le scénariste de **U-Turn**, John Ridley, qui a écrit l'histoire de ce **Three Kings** réalisé par David O. Russell (**Flirter avec les Embrouilles**), dont le tournage se déroule actuellement en Arizona et à Mexico.

● Sans cesse reporté, le projet Apache a finalement été repris par le producteur Jerry Bruckheimer, fort du succès de ses deux derniers films, **Armageddon** et **Ennemi d'Etat**. Bruce Willis a été retenu pour tenir le rôle principal, celui d'un ancien flic qui décide de reprendre du service lorsqu'un dangereux serial-killer choisit sa ville comme terrain de chasse. Aucun réalisateur n'a encore été engagé. Parallèlement, Jerry Bruckheimer annonce la mise en chantier du remake de **Gone Within 60 Seconds**, un film de courses de voitures datant de 1974, que devrait interpréter un Nicolas Cage qui, s'il continue à ce rythme, n'est pas prêt de prendre des vacances !

● Sylvester Stallone envisage de plus en plus un quatrième **Rambo** qui serait produit par Bob et Harvey Weinstein, les boss de *Miramax*. C'est J.D. Zeik (**Ronin**) qui en écrit le scénario. L'action se déroule à Washington où, en venant en aide à son ami et mentor le Colonel Trautman, Rambo découvre que l'armée se prépare à prendre le pouvoir. Carrément !

● Après **The Haunting of Hill House** (remake de **La Maison du Diable** de Robert Wise), Jan De Bont (**Speed** 1 et 2, **Twister**) s'attellera à **Food**, un film qui mélangera séquences live et animées style **Roger Rabbit**, et dans lequel les personnages principaux sont des aliments.

● Robert Zemeckis annonce deux nouveaux projets. **The Castaway**, avec Tom Hanks qui a dû perdre de nombreux kilos pour se glisser dans la peau d'un malade condamné. Et **What Lies Beneath**, un thriller paraît-il très hot avec Harrison Ford et Michelle Pfeiffer.

● Pour le compte de *Dimension*, John Frankenheimer (**Ronin**) va réaliser le polar **Reindeer Games**, avec Ben Affleck, Charlize Theron et Gary Sinise. Ben Affleck y joue un prisonnier libéré sur parole qui se retrouve mêlé au cambriolage d'un casino en pleine période de Noël.

Box-office US 1998

Beaucoup de gros films se bousculaient dans les salles en 1998. Difficile pour les spectateurs de tous aller les voir. A l'heure des choix, ils se sont déplacés en masse pour assister à la destruction de la Terre par un astéroïde selon Jerry Bruckheimer dans son blockbuster **Armageddon**. Le film ramasse un tout petit peu plus de 200 millions de dollars sur le territoire américain. En cumulant les recettes mondiales, on arrive à la rondelette somme de 625 millions. Pas mal, surtout que son petit dernier, **Ennemi d'Etat**, dont l'exploitation continue, en a déjà récolté 106 au box-office américain en tout juste deux mois. Arrivent ensuite le Steven Spielberg, **Il Faut Sauver le Soldat Ryan**, avec 191 millions de dollars, **Mary à Tout Prix** des frères Farelli, qui épate tout le monde avec ses 180 millions, et **Rush Hour** qui compte à ce jour 140 millions US déjà rentrés dans les caisses de *New Line*. Etant donné qu'il n'en a coûté que 40, le film de Brett Ratner s'avère plus que rentable. Surtout que le duo Jackie Chan/Chris Tucker risque de ravir les spectateurs européens. Malgré des critiques désastreuses, **L'Arme Fatale 4** arrive tout de même en 5ème position avec ses 130 millions. Et **Le Masque de Zorro**, une des bonnes surprises de cette année, rapporte 95 millions à ses producteurs. Au fond du panier, on retrouve **Un Tueur pour Cible** d'Antoine Fuqua, qui atteint péniblement la barre des 20 millions, **Big Hit** de Kirk Wong qui n'en rapporte que 5 de plus, **Piège à Hong-Kong**, le dernier Tsui Hark avec Jean-Claude Van Damme, plafonne à 10 millions, et **Un Elève Doué** de Bryan Singer, termine douloureusement son parcours avec 8,5 millions de dollars de recettes. Les grosses déceptions sont **Ronin**, le très sympathique polar de John Frankenheimer, qui rentabilise à peine son budget avec 41 millions et **Sex Crimes**, qui malgré un sujet racoleur, manque sa cible et rapporte seulement 29 millions. Par contre, les scores du pourtant pas très passionnant **Meurtre Parfait** d'Andrew Davis étonnent : 67 millions de dollars amassés sur le territoire américain, soit 13 de plus que **Snake Eyes**, le dernier De Palma. ■



■ *IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN* ■



■ *ARMAGEDDON* ■

56ème cérémonie des Golden Globes

Le 24 janvier dernier, au Beverly Hilton de Los Angeles, s'est déroulée la 56ème cérémonie des Golden Globes, des prix remis par L'Association de la presse étrangère d'Hollywood qui donnent la température pour les Oscars. Mais à la différence des Oscars, les Golden Globes récompensent aussi bien les films de cinéma que les séries télé et les téléfilms. Cette année, le jury a décerné deux Golden Globes à **Il Faut Sauver le Soldat Ryan** : meilleur film dramatique et meilleur réalisateur. Le très bon **The Truman Show** de Peter Weir s'en tire avec les Golden Globes du meilleur acteur dans un film dramatique (qui revient donc en toute légitimité à Jim Carrey, même si le duel avec Tom Hanks a du être serré), du meilleur second rôle masculin pour Ed Harris, et de la meilleure musique originale, composée par Burkhard Dallwitz et Philipp Glass. Egalement honoré, le **Shakespeare in Love** (sortie le 10 mars prochain) de John Madden (**La Dame de Windsor**), qui reçoit les Golden Globes de la meilleure comédie, de la meilleure actrice dans une comédie (Gwyneth Paltrow) et du meilleur scénario (Marc Norman et Tom Stoppard). Michael Caine (pour **Little Voice**), Cate Blanchett (pour **Elizabeth**) et Lynn Redgrave (pour **Gods and Monsters**) faisaient partie des autres acteurs récompensés, tout comme Jack Nicholson, qui s'est vu remettre le prix d'honneur «Cecil B. De Mille» pour l'ensemble de sa carrière. Du côté du petit écran, ***The Practice*** (le samedi sur *Série Club*), ***Ally McBeal*** (le mardi sur *Teva*) et ***From the Earth to the Moon*** (bientôt sur *Canal Plus*) sont les grands vainqueurs de cette compétition. ■



■ *Gwyneth Paltrow dans SHAKESPEARE IN LOVE* ■



■ *Jim Carrey dans THE TRUMAN SHOW* ■

à l'affiche du FANTÔME DE L'OPÉRA

ASIA ARGENTO

Fille de l'actrice Daria Nicolodi et du réalisateur Dario Argento, Asia se livre à la caméra depuis ses neuf ans. Remarquée pour son rôle extrême du fascinant SYNDROME DE STENDHAL, elle se retrouve catapultée «Reine du Macabre» par diverses revues branchées anglo-saxonnes. A 22 ans, avec les noms de Nanni Moretti, Patrice Chéreau, Michael Radford et Abel Ferrara sur son C.V, elle prépare déjà son premier long métrage et assure la promotion du FANTÔME DE L'OPÉRA. Ce petit bout de femme, aussi intimidée au naturel qu'exubérante à l'écran, part tranquillement à la conquête du monde.



■ *Asia Argento dans LE FANTOME DE L'OPÉRA* ■

FILMS D'HORREUR

«Avec les films d'horreur, vous pouvez davantage vous rapprocher du public, le toucher plus profondément qu'avec la comédie. C'est un genre si extrême que l'amour que vous portent vos spectateurs est assez étrange, assez incroyable. Je ne crois pas tant au genre qu'aux bons films. Ceux qui font peur sont bons. On me dit que la fin du millénaire joue son rôle dans la résurrection du genre. Mais je suis une adepte de la culture rastafari, ce qui veut dire que nous sommes en 1984. Le second millénaire, pour moi, n'est que dans seize ans.»

FILM FAMILIAL

*«**Le Fantôme de l'Opéra** est produit par mon oncle Claudio Argento. C'était la première fois que nous étions tous réunis, en famille, telle une sorte de mafia. Un film est éternel. Un jour nous ne serons plus là, tandis que le film traversera le temps. C'est fascinant.»*

DARIO

*«La première fois que j'ai tourné avec mon père, j'avais seize ans et j'étais terrifiée. Je craignais qu'il ne soit pas fier de moi. J'avais à la fois les problèmes d'une actrice et ceux d'une fille. Enfant, je ne le voyais pas souvent. J'ai appris à le connaître à travers ses films. Travailler avec lui était une manière de m'en rapprocher. Je connais tellement bien ses films, sa manière de réaliser, que je sais ce qu'il attend de moi juste par le mouvement de sa caméra. Nous ne nous parlons pas sur le plateau. Nous discutons en détail avant les prises de vue. Néanmoins, ça reste difficile quand vous devez tourner des scènes de nu. Dans **Le Syndrome de Stendhal**, nous avions utilisé une doublure. Cette fois-ci, c'est bien moi et c'était vraiment très gênant. Quand nous avons tourné la scène d'amour* (où la demoiselle offre son derrière à un Julian Sands qui la prend en levrette, NDLR), *il était dans la pièce voisine, regardant son moniteur et donnant ses instructions.»*

FERRARA

«Abel Ferrara m'a appelé un jour à quatre heures du matin, m'a marmonné qu'il préparait ce film (**New Rose Hotel**, NDLR) *pour dans deux semaines et qu'il me voulait. Il ne m'avait jamais vu au cinéma mais on lui avait parlé de moi. Et puis il a raccroché. J'étais stupéfaite. Abel est un de mes réalisateurs préférés. **L'Ange de la Vengeance** est à mes yeux le plus beau rôle jamais proposé à une femme. J'ai même pensé, pendant le vol, que tout ça était un gag.»*

MÉTHODES

«J'aime jouer la comédie bien que mon but avoué soit depuis longtemps la réalisation. J'aime apprendre auprès des réalisateurs que j'admire, mon père ou Abel Ferrara. Ce sont des réalisateurs extrêmement différents, mais d'un autre côté, ils sont tous les deux très paternalistes. Abel et mon père sont deux marginaux dans leurs pays respectifs. Mon père a été reconnu à l'extérieur des frontières. Quant à Abel, ses films ne sont même plus correctement distribués aux Etats-Unis. Lui aussi sait mettre les gens mal à l'aise — peut-être suis-je après tout une fille qui respire le malaise... Mon père est très arithmétique, géométrique. Il a un storyboard détaillé. Il tourne par petits bouts. Abel couvre avec trois caméras et vous laisse jouer. Parfois, il lui arrive aussi de quitter le plateau. J'ai tourné des scènes en son absence. Beaucoup de gens pensent de lui qu'il est un monstre, mais c'est vraiment quelqu'un de touchant.»

PÈRE-FILLE

«C'est bien de se sentir mal à l'aise. J'aime provoquer ce sentiment chez les gens car c'est là qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes. Ils deviennent plus attentifs au film. J'espère à vrai dire que je continuerai à mettre les spectateurs mal à l'aise tout le reste de ma vie. Tourner avec mon père me met mal à l'aise, mais c'est en même temps la chose la plus facile au monde, la plus créative.»

LA PEUR

*«Je pense être forte. J'ai peur des criquets, du mal, de choses banales comme la perte, l'abandon. J'aime avoir peur au cinéma mais cela n'arrive pas souvent. J'ai peur en voyant **Suspiria**. J'aime la peur en ce qu'elle permet d'être courageuse, c'est un sentiment libérateur.»*

CRÉATIONS

«Vers neuf ans, j'ai écrit et publié des ouvrages. Je pense que j'avais à l'époque un certain talent que je n'ai pas su garder car je ne l'ai pas entretenu. Maintenant, j'y reviens. Mon père est très attentif à ce que j'écris, tout en étant un juge sévère. J'avais dix-huit ans quand j'ai fait mes courts métrages (**A Ritroso** et **Prospettive**, NDLR), *mais il ne s'en préoccupait pas vraiment. Il s'intéresse plus à mon premier long métrage, que j'ai déjà écrit et qu'il produit. Je prend très à cœur, peut-être trop même, ce que j'écris et réalise. J'ai fait un documentaire sur Abel avec une mini-caméra, qui est passé dans les festivals. C'était pour moi quelque chose de très personnel. J'ai bondi sur un gars qui n'aimait pas mon film et qui sifflait, et je me suis sentie ridicule ! J'aimerais écrire pour Abel. Nous avons déjà émis quelques idées.»*

LA MORT

«J'essaie de regarder la mort d'une façon simple et logique. Soit je me retrouverai avec tous ceux que j'ai aimés et ce sera merveilleux, soit il n'y a rien après la mort et donc rien à craindre. Je crains davantage la mort de ceux qui m'entourent. Mon père a très peur de la mort, c'est certainement pourquoi elle est si belle dans ses films.»

■ Propos recueillis par **Rafik DJOUMI** ■

■ Un pilote lancé dans une course-poursuite annoncée comme un morceau d'anthologie ■

■ A nouvelle trilogie, nouvelle planète : ici, une vision impressionnante de Naboo ■

STAR WARS EPISODE 1 : THE PHANTOM MENACE

La bande annonce de AUSTIN POWERS 2 est drôle, très drôle. Non pas parce que le film promet d'être la comédie la plus légère de l'univers, mais juste parce qu'elle démontre à quel point tous les studios hollywoodiens considèrent déjà que l'été américain n'appartient qu'à un seul film : STAR WARS EPISODE 1 : THE PHANTOM MENACE, bien sûr. Dans cette bande annonce, donc, la caméra avance à l'intérieur d'un vaisseau spatial vers un grand fauteuil : pendant ce travelling, on entend très distinctement la respiration si caractéristique de Darth Vader. Une voix off nous dit : «Si vous ne voyez qu'un seul film cet été, allez voir STAR WARS. Mais si vous avez envie d'aller en voir un deuxième...». Et l'impayable Mike Myers d'apparaître à ce moment à l'écran. La compétition en est donc réduite à ces blagues de potache devant le mastodonte de George Lucas qui sortira outre-Atlantique le 21 mai prochain. Plus nous nous rapprochons de la date fatidique, plus les signes d'un spectaculaire raz-de-marée se font sentir...

A la sortie des Golden Globes, dont la 46ème cérémonie vient de se dérouler, chaque heureux élu se doit de passer par la salle de presse, de montrer sa jolie statuette dorée aux photographes (avides de clichés vendeurs), et de déclarer aux journalistes (avides de clichés tout court), qu'il n'aurait pas eu cette récompense, qui le *«remplit de joie d'ailleurs»*, sans l'aide de son agent, de son manager, de sa femme, de sa maman, de sa concierge... Steven Spielberg, armé de ses Golden Globes du Meilleur Film et du Meilleur Réalisateur pour **Il Faut Sauver le Soldat Ryan**, a préféré, lui, parler de tout autre chose. Il faut dire que la veille, son vieux pote George Lucas l'avait invité dans son ranch pour une projection ultra-privée d'une version terminée (ou presque) de son tout dernier né. Vingt-quatre heures plus tard, Spielberg était encore sous le choc : *«C'est incroyable ! Je n'ai jamais vu ça ! Je ne croyais même pas qu'il était possible d'atteindre un tel degré de qualité et d'innovation. J'ai du mal à m'en remettre»*. De quoi rendre les fans, qui n'avaient pas besoin de ça, encore plus fous, et le grand public encore plus impatient.
Dire que **The Phantom Menace** est le film le plus attendu de cette fin de siècle est un gentil euphémisme. Le nouveau **Star Wars** va sans doute tout écraser sur son passage. James Cameron craint d'ailleurs très fort que son record absolu avec **Titanic** ne dure pas bien longtemps. Les paris sont ouverts. Littéralement. Un casino de Las Vegas permet ainsi à ses clients de miser de l'argent sur les résultats du film au box-office américain. Pendant que toutes ces spéculations vont bon train et que la fièvre monte autour du film, George Lucas essaie de garder le secret le plus absolu autour de son bébé. Pas facile avec tout le buzz qui entoure le film sur Internet.

Ainsi sait-on depuis longtemps que **The Phantom Menace** est la première partie d'une trilogie qui n'est pas censée être la continuation de la saga **Star Wars**, mais son commencement. Trois films qui raconteront la montée en puissance de celui qui s'avérera être en fait le personnage le plus important de toute la mythologie **Star Wars** : Darth Vader. Une prise de position logique puisqu'en fait, il est le seul personnage à voyager d'un côté de la Force à l'autre, le seul qui soit à même de comparer le Bien et le Mal. Dans **The Phantom Menace**, Anakin Skywalker n'a que neuf ans quand Qui-Gon Jinn, un maître Jedi, le découvre et sent chez lui la présence de la Force. Anakin vit sur la planète Tatooine et rêve de piloter des vaisseaux de combat quand il sera grand. Mais son don va faire de lui un objet de convoitise pour les puissances de tout bord, et le jeter au milieu d'une tumulte politique et militaire inter-planétaire. Pour plus de détails, reportez-vous au n°117 de *Mad Movies*, ou allez donc faire un tour sur le web. Si vous cherchez bien, vous pourrez trouver plus de 980 sites consacrés entièrement à **Star Wars**, et plus d'un million y faisant plus ou moins directement référence. Pas facile dans ces conditions de garder le moindre secret !

Fin gestionnaire, George Lucas est déjà quasiment assuré de rentrer dans ses frais. Faisant fi de l'inflation galopante à Hollywood dès qu'il s'agit de blockbusters, le réalisateur a maintenu le budget de **The Phantom Menace** dans des limites raisonnables : 110 millions de dollars. Une somme qu'il devrait recouvrir en moins d'une semaine d'exploitation. Mais le réalisateur reste prudent : *«Je ne suis pas sûr que le film se remboursera aussi vite»*, explique-t-il. *«Et puis cet argent, je le sors de ma poche, alors permettez-moi d'être un peu inquiet ! Plus sérieusement, pour que **The Phantom Menace** réussisse les scores faramineux que l'on annonce ici et là, il faut qu'il bénéficie du même phénomène que **Titanic**, avec une partie du public retournant voir le film plusieurs fois»*.
Si on se fie au fait que des milliers de fans ont payé plusieurs fois leur place pour **Couvre-feu** et **Rencontre avec Joe Black** en novembre dernier, uniquement dans le but de visionner la bande annonce de **The Phantom Menace**, Lucas ne doit pas avoir trop de soucis à se faire de ce côté. Nous sommes loin de l'été 1977, quand le réalisateur ne savait pas comment le public allait réagir à **La Guerre des Etoiles**. Il aurait déclaré à l'époque que si le film rapportait 10 millions de dollars au box-office, il serait pleinement satisfait. **La Guerre des Etoiles** fit un premier week-end à trois millions, dans seulement 32 salles. Au bout du compte, ce sont 221,2 millions qui tombèrent dans les caisses.

Star Wars Episode 1 : The Phantom Menace sortira sur 3.000 écrans, et si les recettes ne dépassent pas les 400 millions de dollars, il est fort possible que certains parlent d'échec. Mais il est difficile de croire que le succès du film ne sera pas plus important, tant tout semble parfaitement préparé pour un inévitable triomphe. Même la distribution semble calculée pour plaire à tous. Ewan McGregor en jeune Obi-Wan Kenobi est là pour faire craquer les filles. Liam Neeson dans le rôle du maître Jedi Qui-Gon Jinn paraît parfait pour prendre la relève d'Alec Guinness en représentant de la sagesse absolue. Natalie Portman, qui joue la reine Amidala, possède la même innocence que Carrie Fischer en princesse Leia. Jake Lloyd, le jeune Anakin Skywalker, est un acteur déjà expérimenté (il était le fils de Schwarzenegger dans **La Course aux Jouets**). Et Samuel Jackson interprète Mace Windu, président du conseil Jedi. Jackson en Jedi : l'idée du siècle !
The Phantom Menace peut-il se planter ? Laissons la question aux sceptiques. Rien que les droits de merchandising devraient permettre aux arrière-arrières-petits-enfants de Lucas de vivre très confortablement. Non, la seule question restant en suspens est la suivante : «**The Phantom Menace** sera-t-il un bon film ?». Réponse le 21 mai dans les salles américaines, et le 13 octobre chez nous.

■ Didier ALLOUCH ■



■ Anakin Skywalker (Jake Lloyd) : dans quelques années, on l'appellera Darth Vader ! ■

EWAN MCGREGOR : LE NOUVEAU JEDI !

Jusque-là, Ewan McGregor connaît une carrière presque sans faute. L'égérie de Danny Boyle (il a joué dans les trois films du jeune metteur en scène anglais : PETITS MEURTRES ENTRE AMIS, TRAINSPOTTING et UNE VIE MOINS ORDINAIRE) est ensuite apparu dans les meilleurs films britanniques de ces dernières années (THE PILLOW BOOK, LES VIRTUOSES ou LITTLE VOICE), a fait quelques détours par le cinéma indépendant américain (LE VEILLEUR DE NUIT, VELVET GOLDMINE), et s'est même offert le rôle principal d'un des meilleurs épisodes d'URGENCES. Bref, le jeune acteur écossais possède désormais une bonne réserve de fans. Mais ce n'est rien à côté de la déferlante qui l'attend, quand le monde entier le découvrira sous les traits d'Obi-Wan Kenobi dans STAR WARS EPISODE 1 : THE PHANTOM MENACE.



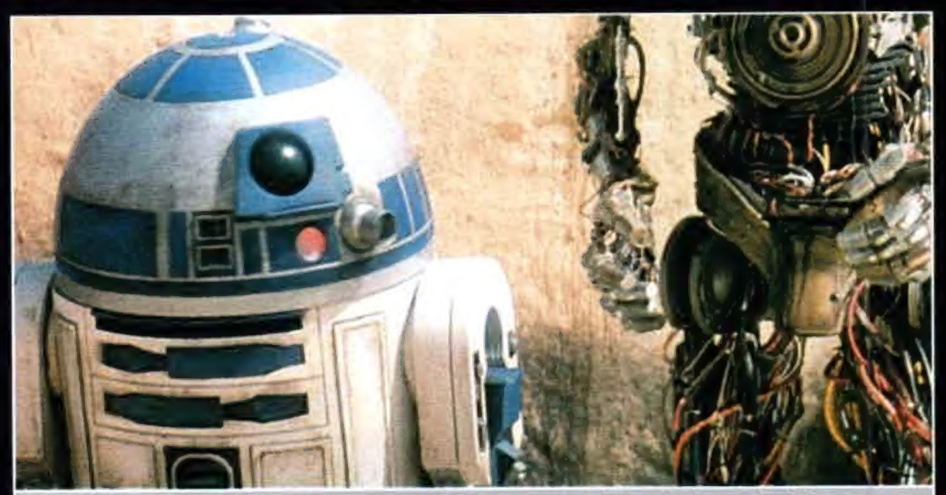
■ *Obi-Wan Kenobi (Ewan McGregor) : un sage chargé de la formation Jedi du petit Skywalker* ■

Ewan McGregor est un vrai fan de la saga **Star Wars**. «*J'avais six ans quand j'ai vu **La Guerre des Etoiles***», explique-t-il. «*C'était la première fois que je mettais les pieds dans un cinéma. En fait, mon oncle, Dennis Lawson, joue dans les trois films. Il interprète Wedge, un des pilotes de X-Wing, ami de Luke. Un tout petit rôle, pour lequel il reçoit cependant encore du courrier ! J'avais vraiment hâte de le voir à l'écran, mais une fois la projection démarrée, ça m'est complètement sorti de l'esprit. Je me souviens avoir été complètement transporté par le film. Plus tard, à la maison, on avait la cassette du premier film. On la regardait sans cesse avec mes copains. On connaissait les dialogues par cœur, on les récitait pendant le film et après on rejouait les scènes. J'étais pas trop mauvais en Princesse Leia !*».

Ce n'est pourtant pas pour reprendre le rôle de la Princesse à couettes que George Lucas embauche McGregor, mais pour jouer Obi-Wan Kenobi. Puisque le Maître Jedi était interprété dans la première trilogie par le plus respecté des acteurs britanniques, Alec Guinness, il semblait logique que le réalisateur choisisse celui qui représente le plus bel espoir de la scène d'outre-Manche pour jouer un Obi-Wan avec quelques années de moins. «*Reprendre un personnage déjà interprété par un acteur de la stature d'Alec Guinness est une tâche complexe mais excitante*», déclare McGregor. «*Guinness travaille depuis les années 40. Il a fait des films incroyables. Et pourtant, il restera surtout célèbre pour son interprétation de Kenobi dans **La Guerre des Etoiles**. Les personnages de **Star Wars** sont comme des membres de votre famille. Ils sont avec vous depuis toujours. Je m'en suis aperçu sur le plateau. Un jour, je suis rentré dans un immense hangar. Il y avait une cinquantaine de gars qui travaillaient comme des fous. Et à un moment, j'ai vu R2D2 posé là. Je crois que j'ai ouvert de grands yeux en hurlant : «Wouahhh !». C'était R2D2. Vous vous rendez compte !*».

Jusque-là, Ewan McGregor n'avait pas encore goûté aux délices du travail sur une super-production hollywoodienne. Et dans **The Phantom Menace**, il ne fait pas les choses à moitié. Il tient juste l'un des rôles principaux du nouvel opus de la plus grande saga cinématographique de tous les temps. «***Star Wars Episode 1 : The Phantom Menace** n'a pas grand chose à voir avec les films sur lesquels j'ai travaillé auparavant*», explique le comédien. «*Mes productions précédentes étaient souvent des petits budgets où la performance d'acteur était primordiale. Ici, c'est autre chose. D'abord, il y a la prédominance des effets spéciaux avec lesquels j'ai dû souvent composer. Je n'avais pas l'habitude de jouer devant un écran bleu ou de penser aux inserts digitaux. Et puis, il y a l'ampleur de la production. Je n'avais jamais vu ça. L'exercice était totalement différent : plus difficile, plus exigeant, mais tout aussi passionnant*». Et parfois même quelque peu déroutant. «*Le premier jour de tournage, George m'a dit : «Ok, tu rentres dans le vaisseau et tu démarres». Démarrer un vaisseau spatial ? Comment on fait ? On tourne la clé ou quoi ? C'est là que je me suis vraiment rendu compte que je jouais dans le nouveau **Star Wars** !*».

Si **The Phantom Menace** obtient le succès escompté, et impossible de croire qu'il en sera autrement, la vie d'Ewan McGregor risque d'être fortement bouleversée. Il va tout simplement devenir le nouveau héros de toute une génération. Pour preuve, trois biographies non-officielles attendent déjà leur publication en mai, pour accompagner la sortie du film. Il semble fort possible que l'on connaisse un phénomène égal au raz-de-marée Leonardo Di Caprio qui avait suivi la sortie de **Titanic**. Mais McGregor reste plutôt «zen» sur la question. «*Très franchement, je n'y avais pas pensé avant que l'on m'en parle*» constate-t-il un peu naïvement. «*Tout le monde a l'air de dire que ma vie va devenir un enfer dès que le film sera sorti. Moi, je n'en sais rien. Je me dis que, de toute façon, c'est un phénomène qui échappe à mon contrôle. Je ne peux rien faire pour me préparer à cela. Et, après tout, je m'en fiche. Si cela m'avait posé un problème, je n'aurais pas accepté le rôle*». Pas de doute, la Force est avec lui ! ■ D.A. ■



■ *R2D2, un robot malicieux qui ne change pas avec les années (en moins)* ■

LA GUERRE DES CHIFFRES

(en millions de dollars)

11 : budget de **La Guerre des Etoiles**

18 : budget de **L'Empire Contre-attaque**

32,5 : budget du **Retour du Jedi**

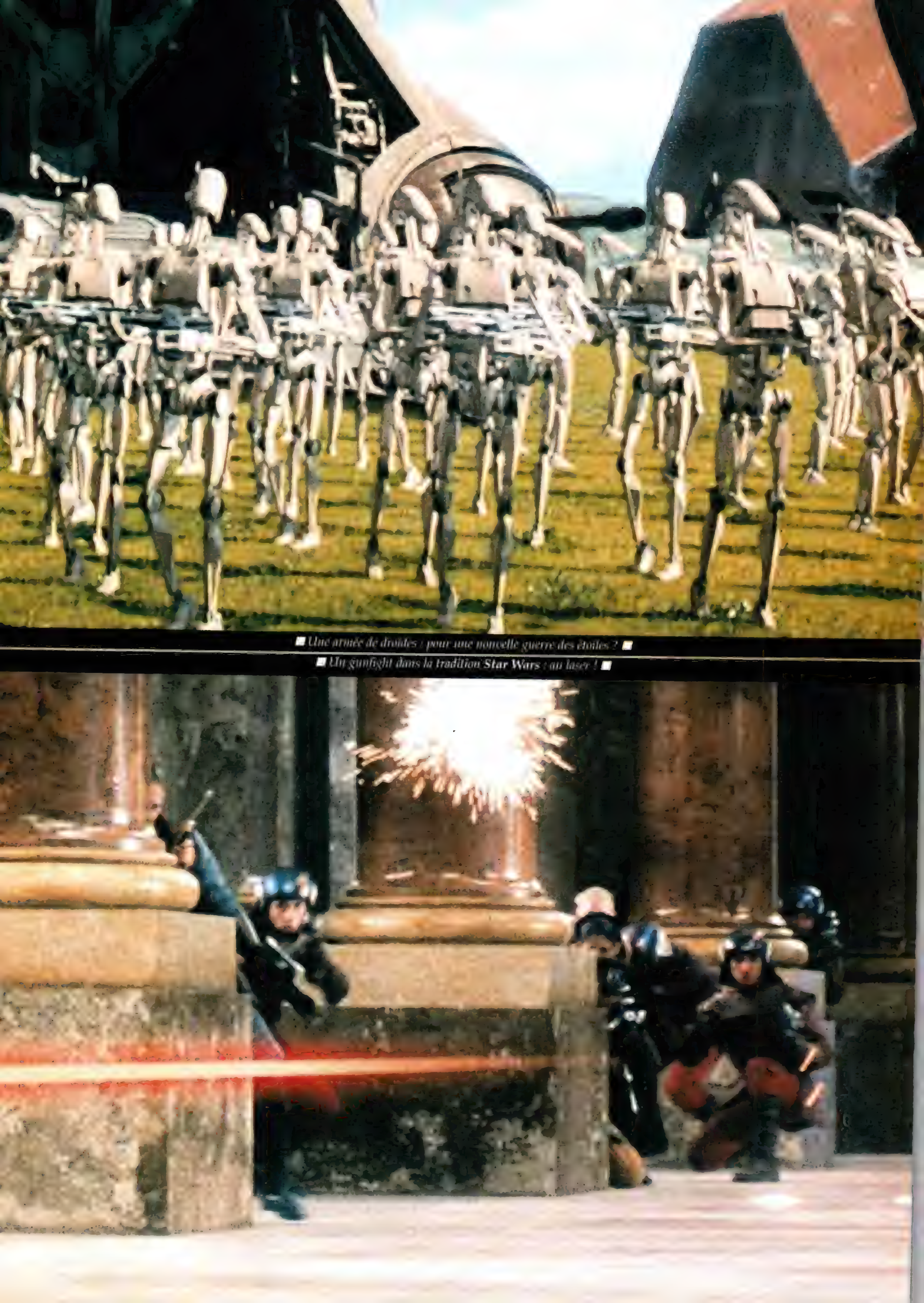
110 : budget de **Star Wars Episode 1 : The Phantom Menace**

513,7 : recettes mondiales en salle pour **La Guerre des Etoiles**

529,2 : recettes mondiales en salle pour **L'Empire Contre-attaque**

391,8 : recettes mondiales en salle pour **Le Retour du Jedi**

4.400 : estimations des recettes accumulées par le merchandising **Star Wars** depuis 1977.



■ *Une armée de droïdes : pour une nouvelle guerre des étoiles ?* ■

■ *Un gunfight dans la tradition* ***Star Wars*** *: au laser !* ■

L'auteur des EVIL DEAD pose sa caméra pour un drame rural habité par des sentiments troubles...

UN PLAN SIMPLE



En 1982, EVIL DEAD, un petit film d'horreur présenté au Festival du Rex, terrorise les 3.000 spectateurs d'une salle en délire. Son auteur, Sam Raimi, a vingt ans et des poussières. Elevé au cartoon et à la BD, Raimi a depuis repoussé les limites d'un cinéma du mouvement pur, de la trouvaille choc et de l'expérience frappadingue. Sorti récemment du genre fantastique avec son western MORT OU VIF, une réussite tout sauf commerciale, Raimi semblait se chercher une raison d'être en tant que cinéaste, tout en diversifiant ses activités de producteur (CHASSE À L'HOMME de John Woo, HERCULE et XENA pour la télé). Avec UN PLAN SIMPLE, c'est peut-être le début d'une autre carrière pour lui. Moins turbulente, mais plus mâture.


■ Sam Raimi : l'ex-jeune chien fou d'Hollywood sur le chemin de la maturité ■


■ Jacob (Billy Bob Thornton), un frangin encombrant pour Hank ■

Pour commencer, j'aimerais vous dire que nous sommes ravis, ici, que vous ayez enfin obtenu la reconnaissance de l'industrie du cinéma avec *Un Plan Simple*.

Merci... Vous voulez dire, aux USA ?

En France aussi.

Qui sait ce qui peut se passer en France ?! Les Français ont toujours été gentils avec moi. Pour **Evil Dead**, que personne au monde ne voulait sortir, Alain Schlockoff et son frère Robert m'ont donné ma chance en sélectionnant le film au Festival du Film Fantastique de Paris. Sans cela, je n'aurais probablement jamais trouvé de distributeur. Le public français a adoré **Evil Dead**, des professionnels anglais en ont entendu parler, et c'est pour cela qu'ils ont distribué le film. Puis les autres pays ont suivi. Mais sans ce coup de pouce, ça ne se serait pas fait. Les Français sont bons avec moi, je n'oublierai jamais ça.

Comment avez-vous découvert le scénario de Scott Smith, adapté de son propre roman «Un Plan Simple», et pourquoi êtes-vous tombé amoureux de cette histoire ?

Ma femme, Gillian, a lu le scénario, m'a dit que c'était formidable, et m'a poussé à le lire immédiatement. D'emblée, j'ai aimé le fait que le script présente de «vraies» personnes, des gens que je pourrais connaître. J'ai vraiment cru au personnage de Hank. Il a besoin d'argent, et je le comprends. Il n'a jamais réussi à offrir à sa femme la vie qu'il lui avait probablement promise quand ils se sont mariés ; ça aussi je comprends. Et il y a son frère qui l'embarrasse. En lisant le scénario, j'ai vraiment ressenti cette gêne qu'éprouve Hank envers Jacob. Je n'aimais pas Jacob au début. Et puis, au fur et à mesure que l'histoire avance, le scénario révèle davantage de la personnalité de Jacob, un peu comme on enlève les couches successives d'un oignon. Ce n'est en fait pas du tout un abruti, mais quelqu'un de très sensible, avec une âme, une vraie intelligence : on s'en aperçoit progressivement, en même temps que Hank. J'ai trouvé que cette révélation se déroulait selon un processus formidable, forçant le lecteur à admettre qu'il s'était au départ identifié à la mauvaise personne. Je suis habitué à lire des scénarios où il y a un méchant et un gentil, et où tout ce que l'on veut en termes d'identification, c'est que le gentil attrape le méchant. En lisant le scénario de Scott, je me suis retrouvé coincé dans ce principe d'identification à Hank. J'avais tellement envie qu'il s'en sorte que je le soutenais jusque dans ses pires actes. Et puis, soudain, je me suis dit : «Mon Dieu, mais qu'est-ce que je suis en train de penser !». A la lecture du scénario, j'ai vraiment participé à la dégringolade d'un homme vers les pires bassesses morales. J'ai vu comment il pouvait, avec de bonnes intentions au départ, commettre le mal à l'arrivée. Dans la vie, on essaie tous de faire du bien, mais en chemin on

■ Hank (Bill Paxton), un comptable bien calé dans sa vie de famille et persuadé de faire les bons choix ■

peut se rendre compte qu'on est en train de faire du mal. C'est ce qui se passe dans **Un Plan Simple**. Ce qui apparaît comme une bonne idée tourne inévitablement au cauchemar. Voilà ce qui m'a marqué dans le scénario. Pour tout dire, ma première réaction n'a pas été particulièrement positive. J'ai pensé que c'était atroce, que l'histoire m'avait amené à ressentir des choses que je n'aimais pas, que je ne voulais pour rien au monde faire ce film. Et puis, une fois passée cette période de rejet, j'ai compris à quel point ce scénario était un matériau idéal pour réaliser un grand film dramatique. Et **Un Plan Simple** est devenu une priorité. J'étais convaincu qu'il fallait que je fasse ce film.


■ Jacob et Lou (Brent Briscoe) : deux marginaux qui s'entendent comme des frères ■

Un Plan Simple **donne une vision vraiment pessimiste du «rêve américain» et vous dites que vous vous identifiez aux personnages. J'aimerais savoir si vous avez encore des rêves en tant que cinéaste, et si oui, si vous avez peur de ne pas les concrétiser ?**

Bien sûr. Nous avons tous des rêves. Nous avons tous peur de ne pas avoir la force nécessaire à leur réalisation. Et nous avons également peur de ne pas être à la hauteur si jamais ils devaient se réaliser. La peur me guide dans tout ce je fais, tout ce que j'ai entrepris vient de mes peurs. Je ressens parfois cette sensation de rêve inaccessible. Je rêve de réaliser un grand film, qui bouleverse le public, et je ne sais pas si je l'ai fait ou pas.

On peut dire pourtant qu'***Evil Dead 2*** **est une sacrée expérience cinématographique.**

Vous pourriez dire ça ?

Je le dis.

Merci. C'est gentil. C'est dur de savoir quel impact a un film sur les gens. Je crois que c'est plus facile pour un acteur sur scène, qui peut se baser sur les réactions du public. Mais un réalisateur est tenu à distance de ses films, comme un père de ses gamins à l'école. On ne peut pas deviner quelles expériences font les gens avec eux. Vous entendez après coup des rumeurs, mais ce n'est pas pareil...

Il y a une scène extraordinaire dans *Un Plan Simple*, quand Hank essaie de piéger Lou avec la complicité de Jacob. Une séquence avec une telle qualité d'écriture, c'est comme un cadeau fait aux acteurs, non ?

Oh, je crois que d'une façon globale, c'est Scott Smith qui nous a offert un cadeau collectif avec son scénario. Nous avons tous essayé de respecter ce qu'il avait écrit, en essayant d'être aussi justes que possible. On a tenté de se plonger dans cette scène, et de voir comment chacun pouvait réagir en fonction de ce l'autre renvoyait. Je crois avoir eu une relation vraiment forte avec Billy Bob Thornton, Bill Paxton, Brent Briscoe et Bridget Fonda. Nous étions capables de partager véritablement nos idées. Pas dans le sens d'une compétition, mais dans celui d'une grande collaboration. On a procédé comme une équipe, et ça a marché parfaitement. J'ai dû m'impliquer avec les acteurs, plus que je ne l'avais jamais fait. C'était une ■ ■ ■

■ ■ ■ expérience nouvelle pour moi. Mais pour cette scène en particulier, je crois qu'ils se sont vraiment rendu compte que ça pouvait être une séquence incroyable. Donc on a tous manœuvré aussi justement que possible. On a essayé de garder aussi notre sens de l'humour.

Quand avez-vous appris que John Boorman s'était retiré du projet *Un Plan Simple* ?

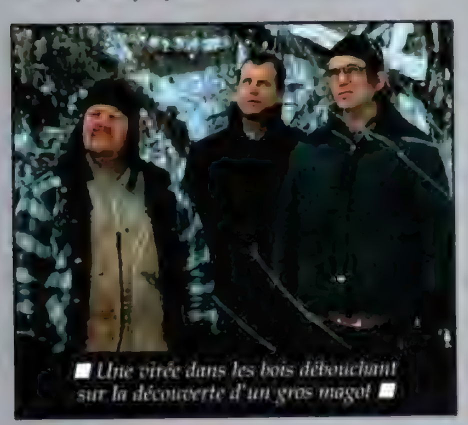
Je crois que c'était fin septembre 1997.

Soit combien de temps avant le tournage ?

Environ trois mois. Et j'ai obtenu le feu vert pour réaliser **Un Plan Simple** un mois plus tard. J'avais lu le scénario en 1994, et j'avais déjà tenté une approche pour réaliser le film à cette époque. Mais la période de pré-production que me proposait la production était trop courte et j'ai refusé. De là, le projet est passé entre les mains d'autres cinéastes. Puis ça m'est donc revenu, et même si je n'avais toujours pas assez de temps de préparation, j'ai accepté.



■ *Sur la piste 4,4 millions de dollars perdus dans la nature...* ■



■ *Une virée dans les bois débouchant sur la découverte d'un gros magot* ■

Comment les acteurs ont-ils réagi à ce changement de metteur en scène ?

Je crois qu'ils avaient tous conscience que John Boorman est un grand réalisateur, et je suppose qu'ils ont dû ressentir une perte. Mais ils ne m'en ont pas vraiment parlé.

Vous n'avez même pas eu à gagner leur confiance ?

Non. Un mois avant ces événements, j'avais déjeuné avec Billy Bob Thornton pour discuter d'un autre projet, et nous nous étions promis de travailler ensemble. Mon arrivée sur **Un Plan Simple** a donc seulement accéléré les choses. Quant à Bill Paxton, c'est un ami proche, j'ai même joué avec lui dans un film qui s'appelle Indian Summer. Il devait aussi interpréter le «Darkman», avant que Liam Neeson emporte le rôle-titre à la dernière minute. En plus, Bill et Bob se connaissaient déjà pour avoir joué ensemble dans **Un Faux Mouvement** de Carl Franklin, sur lequel ils s'étaient bien entendus. Pour le tournage d'**Un Plan Simple**, ça ne pouvait donc pas mieux tomber.

Quelle a été votre relation avec Scott Rudin *(responsable du projet à Paramount, NDLR)* **et comment l'avez-vous finalement convaincu que vous pouviez mettre en scène *Un Plan Simple* ?**

Nous avons toujours eu de bonnes relations. Il voulait travailler avec moi — il m'a d'ailleurs

LES FRÈRES ENNEMIS

Que vaut-il mieux ? Etre un génie pour un petit public et passer pour un rigolo aux yeux du grand, ou s'affirmer comme un faiseur classique respecté par l'industrie du cinéma ? D'une façon ou d'une autre, Sam Raimi a dû au moins une fois se poser cette question avant de tourner **Un Plan Simple**. Car rien dans son nouveau film ne porte sa signature : pas une scène, pas une lumière, pas un mouvement de caméra, pas même un plan. Spécialiste de l'exercice de style épileptique où les expériences formelles les plus insensées sont mises au service de l'entertainment pur (à ce titre, **Evil Dead 2** est un monument), Sam Raimi change totalement de registre ici. Il s'efface, se fond dans le cadre enneigé de son histoire, joue à l'homme invisible derrière la caméra. Les circonstances qui ont amené le réalisateur à la tête du projet (voir article dans *Impact* n°77 et interview ci-contre) ne suffisent sans doute pas à expliquer cette option particulièrement radicale, même si, dans le sens contraire, des choix tout aussi radicaux avaient présidé à la mise en scène de **Mort sur le Gril** et **Mort ou Vif**. Raimi, cinéaste de l'extrême, dans le style comme dans le non-style ? C'est évidemment une possibilité.

La vision d'**Un Plan Simple** génère un malaise diffus. Car la violence de cette exploration en forme de renoncement débouche sur un film qui s'enfonce très profondément dans la tristesse. L'histoire, celle d'un rêve inachevé, éprouvante dans son développement, y est pour beaucoup. Mais le geste du réalisateur n'évoque pas celui d'un maniériste se débarrassant joyeusement de son fardeau stylistique. La mise en scène d'**Un Plan Simple** est davantage qu'une épure sinistre : une amputation. Et on comprendra que les fans de la première heure de Raimi rejettent en bloc son dernier film : voir quelqu'un qu'on aime s'auto-mutiler est insoutenable. Pourtant, **Un Plan Simple** fonctionne. Déjà au premier degré, parce que le film raconte une histoire passionnante. Mais surtout dans un jeu de références immédiat, qui masque sans doute des enjeux plus importants. En prenant connaissance des premières news sur **Un Plan Simple** et en voyant les premières photos, nous nous sommes tous dit : «Incroyable, Sam nous refait **Fargo** !». En d'autres termes, Raimi s'attaque au récent chef-d'œuvre des frères Coen, ses meilleurs potes, ses complices des débuts, ses «frères» de cinéma. Et il ne le fait pas avec ses propres armes (ou ses propres talents), mais avec les leurs : 1) le scénario, 2) les acteurs, 3) une mise en scène invisible ou presque. De fait, **Un Plan Simple** pourrait être la suite directe de **Fargo**. Il se déroule dans l'ombre envahissante du film des Coen. Et la comparaison n'est jamais à l'avantage de celui de Raimi. Autant dire que ce dernier aurait voulu se mettre dans un merdier artistique qu'il ne s'y serait pas pris autrement !

Dans **Un Plan Simple**, le responsable Hank, son chômeur de frère Jacob, et un troisième larron du nom de Lou découvrent plus de quatre millions de dollars dans la carlingue d'un avion qui s'est crashé dans les bois. Ils s'unissent autour d'un projet commun : faire vœu de silence et se partager le magot six mois plus tard, lorsque tout risque aura disparu. Evidemment, rien ne se passe comme prévu. Mise au courant, Sarah, la femme de Hank, prodigue de mauvais conseils à son mari, lequel s'empresse de les suivre. De leur côté, Jacob et Lou trouvent le temps long, d'autant plus que c'est Hank qui est en possession de l'argent. Bientôt, les cadavres vont s'amonceler...
Vrais frères, faux frères, complicité, traîtrise, rêve d'argent comme de gloire, erreurs commises dans le but de mettre sa famille à l'abri, épouse involontairement maléfique, complexe de supériorité, remise en question de sa propre intelligence face à la découverte de celle de l'autre, jalousies, envies, meurtres... Du début à la fin, **Un Plan Simple** s'attache à ce qu'il y a de plus vicié dans la nature humaine, dans ce qui peut lier une personne à une autre. Et, pour aller au-delà de l'évidence **Fargo**, il n'est pas interdit de voir en transparence, dans cette histoire d'un rare pessimisme, le récit embrouillé, tordu et douloureux, de la relation qui unit depuis leurs premiers pas dans le cinéma Sam Raimi, Joel et Ethan Coen. Les possibles conflits intérieurs de Raimi face à la réussite de ses potes (Palme d'Or, Oscar), alors que lui-même se ramassait avec **Darkman** et **Mort ou Vif**, se règlent peut-être aujourd'hui à l'écran. Simplement. Et dans un bain de sang... «Blood Simple».

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

UFD présente Bill Paxton dans une production **Mutual Films Company** *UN PLAN SIMPLE (A SIMPLE PLAN* - USA - 1998) avec Billy Bob Thornton - Bridget Fonda - Brent Briscoe - Jack Walsh - Chelcie Ross - Becky Ann Baker **photographie de** Alar Kivilo **musique de** Danny Elfman **scénario de** Scott B. Smith d'après son roman **produit par** James Jacks & Adam Schroeder **réalisé par** Sam Raimi
24 mars 1999 **2 h 01**

proposé d'autres films, et je n'ai pas vraiment eu à le convaincre. Je lui ai simplement dit que je voulais réaliser **Un Plan Simple**, et il m'a répondu que je n'étais pas le premier sur sa liste, qu'il devait d'abord voir d'autres gens, dont en priorité John Boorman, et que si jamais ça ne marchait pas, alors ce serait possible... Et comme ça pas marché avec les autres réalisateurs, pour des raisons que je connais pas, Scott m'a offert de réaliser **Un Plan Simple**.

C'est votre seul film où la caméra n'est pas le personnage principal, où en tant que metteur en scène, vous n'êtes pas la star. Qu'est-ce que ça a changé pour vous, sur le tournage ?

Toute l'approche était différente, c'est vrai. Les stars d'**Un Plan Simple** sont vraiment les acteurs et le scénario, puis les décors naturels, et moi j'arrive en dernier. Je me suis concentré sur l'histoire, et sur comment je pouvais la raconter à travers les acteurs. J'ai essayé de me rendre invisible, et de communiquer avec le public en utilisant les comédiens et leur performance, plutôt que la caméra, le montage ou même la lumière. Sur le plateau, j'avais en permanence un œil sur le retour vidéo, et on essayait que ça ait l'air le plus réaliste possible, que le suspense vienne entièrement des personnages.

Avez-vous apprécié l'expérience ?

Beaucoup. Parce que j'étais terrifié. Je ne pouvais pas rapprocher ce tournage de ce que je connaissais déjà. Je me suis retrouvé dans la position d'un type qui construit des maisons, et qui décide soudainement de construire un bateau sans savoir ce qui se passera lorsqu'il le mettra à l'eau. C'était excitant, et j'ai beaucoup appris, ça m'a ouvert l'esprit. C'était un exercice d'humilité aussi, parce que sur ce film, tout ce que je sais si bien faire habituellement n'était plus nécessaire.

J'imagine qu'avant *Un Plan Simple*, vous étiez considéré par les critiques ou les producteurs comme le type qui a fait les trois *Evil Dead*. Avez-vous souffert d'être considéré uniquement comme un réalisateur de films d'horreur ?

Je ne sais même pas qui je suis ! Alors c'est dur de penser que les gens peuvent avoir une image de moi... Je ne sais pas, j'essaie juste de faire de mon mieux pour explorer les différentes façons de raconter une histoire. Je tente d'élargir mon horizon, et ce faisant, j'espère réussir à faire des films intéressants et agréables pour le public. Je me dis que si c'est intéressant et unique pour moi, ce le sera peut-être aussi pour d'autres.

Croyez-vous que votre succès télévisuel avec *Hercule* et *Xena* vous a aidé pour votre carrière au cinéma ?

Ces séries sont en majeure partie l'œuvre de mon associé Robert Tapert *(1)*. C'est lui qui gère tout ça. Moi, j'ai aidé au lancement d'*Hercule* et *Xena*. Mais depuis trois ans et demi je suis parti pour faire des films, et maintenant c'est lui qui en a le contrôle. Je suis très impressionné qu'il ait réussi à ce que ces séries deviennent populaires. On ne s'attendait pas à ça, d'autant qu'on n'avait rien fait avant qui ait vraiment connu le succès. Sauf peut-être pour quelques personnes. Quelques individus déments ! *(rires)* Mais le temps que j'ai passé sur ces séries m'a permis de beaucoup apprendre. Vous êtes constamment en train d'essayer de trouver une nouvelle histoire avec un scénariste différent. Et chaque jour, vous allez en montage avec un nouveau réalisateur, en essayant d'améliorer son histoire, et en l'aidant à la monter. Donc vous êtes en contact avec beaucoup de réalisateurs, beaucoup d'acteurs, beaucoup d'histoires, et c'est un travail où le cerveau doit s'adapter à ce rythme très spécial.


■ *Sarah (Bridget Fonda) : épouse de Hank, future maman et coordinatrice du «plan simple»* ■

Vous ne trouvez pas qu'il y a des similitudes entre le Ash des *Evil Dead* et le Hank d'*Un Plan Simple* ?

Je n'y ai jamais pensé.

Les deux sont convaincus d'être intelligents, alors qu'en réalité ils sont assez stupides.

(rires) Oui ! C'est tout à fait vrai ! Et sa femme est un monstre, comme celles d'**Evil Dead** !

***Un Plan Simple* peut se regarder comme une suite directe de *Fargo*.**

Oui, il y a des similitudes, comme les étendues enneigées. Et je crois que les deux films ont été tournés dans le même Etat, le Minnesota. En fait, Joel et Ethan Coen m'ont aidé à faire **Un Plan Simple**. Ils m'ont dit : «Si tu vas tourner dans le Minnesota», qui est l'Etat où ils sont nés, «utilise ce gars pour la neige, c'est un expert, il peut faire plein de neiges différentes». Il y avait tellement de choses que j'ignorais à propos de la neige que Joel et Ethan m'ont refilé des tuyaux, m'ont conseillé sur la manière de la filmer. **Un Plan Simple** et **Fargo** se ressemblent en bien des points, mais je crois que ce n'est qu'en surface. Les films sont si différents quand on les regarde attentivement.

C'est drôle parce que quand j'ai vu *Un Plan Simple*, j'ai d'abord pensé à *Fargo*, mais ensuite j'ai trouvé qu'il ressemblait davantage à *Sang pour Sang*, à cause de sa noirceur.

Oui, je crois aussi. Ce sont deux films très noirs à propos d'un couple essayant de s'en sortir.

Les Coen ont-ils vu *Un Plan Simple* ?

Oui, et ils m'ont dit qu'ils l'avaient beaucoup aimé. J'étais très heureux de l'entendre. J'ai adoré **Fargo**, j'ai trouvé que c'était le meilleur film en 1997.

■ Propos recueillis par **Vincent GUIGNEBERT** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

1 - Raimi et Robert Tapert se sont rencontrés à l'université. Dès la fin de leurs études, ils ont fondé *Renaissance Pictures*, société productrice des **Evil Dead**, et de *Hercule* et *Xena*.

La Ligne Rouge



■ Witt (James Caviezel), un moine bouddhiste qui s'ignore ■

Imaginez un réalisateur qui n'ait à son actif que deux films, deux succès d'estime, loin d'avoir traumatisé le box-office. Imaginez qu'après vingt années d'absence, cet homme revienne à Hollywood. On sait de lui qu'il est exigeant, intraitable, qu'il réalise des œuvres contemplatives, intellectuelles, anti-commerciales. Que peut-il espérer trouver dans la capitale du fric ? Des portes qui se ferment ? Bien au contraire, Terrence Malick a trouvé une communauté tout entière à ses pieds, des producteurs lui tendant leurs carnets de chèque, des stars le suppliant pour avoir deux lignes de dialogue sous-payées. Voici l'étrange et magnifique recette d'un homme qui a imposé son propre système à la Babylone du Septième Art.

Chaque vedette a sa recette pour entretenir son mythe. Pour certaines, rester sous les feux des projecteurs. Pour d'autres, doser savamment l'absence et préserver le mystère. Dans un cas comme dans l'autre, un vrai travail de marketing est nécessaire. Impresarios et stratèges en tous genres sont là pour ça. La communauté hollywoodienne s'est tellement familiarisée avec ces méthodes que le cas d'un Terrence Malick ne pouvait que la fasciner.

Né à Ottawa en 1943, Malick a grandi au Texas, travaillant dans les puits de forage pendant l'été. Adulte, il sera un bûcheron peu commun, traduisant Heidegger entre deux troncs d'arbres. Tout naturellement, il entre à Harvard, décroche une bourse et enseigne la philo. En 1969, il sera un des premiers à intégrer le désormais célèbre American Film Institute. En 1973, il écrit, produit et réalise **La Balade Sauvage (Badlands)**. Ce film hors du commun fait une carrière tout juste honorable, mais il impressionne tant la génération montante des réalisateurs (Cimino, Scorsese, Coppola) que ces derniers vont, à force de discours dithyrambiques, imposer Malick aux yeux du tout Hollywood. Quand **Les Moissons du Ciel (Days of Heaven)** sort en 1978, une batterie de critiques fraîchement convertis l'accueille sous une flopée de récompenses. A ce stade, le réalisateur promu vedette peut exiger n'importe quoi de ses pairs. C'est son heure, il est le Roi.

Et pourtant, un beau matin, chacun réalise l'improbable. Terrence Malick a disparu ! Les premières réactions sont moqueuses. Certains n'hésitent pas à forcer le trait d'un personnage mégalomane, capricieux, rappelant comment *Paramount* lui a payé un million de dollars pour un script qu'il n'a jamais rendu. Même John Travolta croit connaître la véritable raison du départ de Malick : «*C'est simple. Il m'avait engagé pour tenir le rôle des* ***Moissons du Ciel****. Je ne pouvais pas le faire, ça lui a brisé le cœur. Il s'est mis à pleurer lors d'une rencontre, en m'expliquant qu'il ne s'en remettrait pas, et il n'a plus voulu refaire de film. En tout cas, c'est l'explication la plus romantique que je connaisse*». La réalité est plus complexe. Les années passent. **La Balade Sauvage** et **Les Moissons du Ciel** sont régulièrement projetés aux étudiants de l'AFI. On devine que Malick vit quelque part à Paris, et la question rituelle des réalisateurs américains aux journalistes français devient un embarrassant : «Avez-vous des nouvelles de Terrence ?». Peu à peu, le mythe Malick grandit. Dans une industrie où chaque décision artistique fait l'objet de négociations interminables, il a réalisé le fantasme inavoué de bon nombre de réalisateurs : partir plutôt que de faire la moindre concession. Cet acte d'indépendance ultime explose les repères du jeu de pouvoir. Par son absence, Malick devient le plus grand.

En 1988, deux producteurs texans, Bob Geisler et John Roberdeau, partent à la recherche du cinéaste reclus, bien décidés à lui offrir les conditions idéales de tournage. Malick leur soumet deux projets : une adaptation modernisée du «Tartuffe» de Molière, et **La Ligne Rouge** d'après le roman de James Jones. Les producteurs penchent pour le deuxième, débloquant deux millions de dollars pour l'écriture du script ainsi que des recherches poussées sur la faune et la flore de Guadalcanal, où se déroule le film. A la limite de la banqueroute, ils se tournent vers Mike Medavoy, PDG de *Phœnix Pictures* et ancien agent de Malick, pour qu'il les aide à acheter les droits du roman. En 1995, Malick entame le casting.

Pour comprendre ce qui suit, il est important de souligner que l'argent n'est pas l'unique moteur de la machinerie hollywoodienne : la frime y joue aussi un rôle déterminant. Et finalement, rien n'est plus «hype» que de côtoyer un réalisateur devenu mythique. C'est ainsi que Terrence va trouver à sa table des «p'tits jeunes qui en veulent», comme Brad Pitt, Nicolas Cage, Johnny Depp, Tom Cruise, Robert De Niro, Matt Dillon, Kevin Costner, Leonardo DiCaprio, Edward Burns, Lukas Haas, Ethan Hawke, Edward Norton, Matthew McConaughey, William Baldwin, Robert Duvall, Dermot Mulroney... Si toutes ces personnes sont absentes du générique final de **La Ligne Rouge**, c'est essentiellement du fait des conditions d'embauche pour le moins surprenantes : les rôles principaux ne sont pas garantis, tout rôle peut être réduit au montage final (ce qui est effectivement arrivé à Adrien Brody), voire carrément supprimé, et



■ McRon (John Savage) déconnecte en plein combat et s'en prend à l'Eternel ■

■ *Guadalcanal : la plus grande opération défensive de l'armée américaine.* ■

enfin, le salaire hebdomadaire est de 50.000 dollars (à peu près le pourboire que ces stars sont habituées à laisser au barman !).
L'intransigeance de ces conditions est bien pensée, car Malick sait que ceux qui accepteront de tels préceptes seront prêts à tous les sacrifices. Si le casting final de **La Ligne Rouge** reste insensé pour un film de 52 millions de dollars, on devine que tous ces grands noms auront été aussi dociles que les plus enjoués des débutants : un entraînement préparatoire musclé, des conditions de tournage éprouvantes et la capacité à s'adapter à toute modification de dernière minute. Car Malick adore improviser, et ce n'est pas la lourde logistique inhérente à un film de guerre qui l'effraie. Le chef-décorateur Jack Fisk en sait quelque chose : «*Terrence est hautement imprévisible. Son travail commence réellement lorsqu'il débarque sur le plateau et se trouve face à ses acteurs et figurants. C'est alors que nous entrons en action, déplaçons les accessoires et recréons l'environnement pour le conformer à sa vision. C'est un processus organique, largement influencé par la qualité de la lumière*». On imagine bien l'équipe préparer les charges explosives et les rails de travelling d'une scène de bataille pour s'entendre dire au dernier moment que, finalement, on va plutôt se faire un gros plan de visage !

Le chef-opérateur Nestor Almendros avait donné le meilleur de lui-même sur **Les Moissons du Ciel**. Aujourd'hui décédé, c'est à John Toll (**Braveheart, Légendes d'Automne**) d'intervenir sur le poste le plus délicat d'un tel tournage. Car la lumière est effectivement cruciale pour Malick, en ce qu'elle donne tout leur sens aux visages qu'elle éclaire. Aussi spectaculaire soit-il, **La Ligne Rouge** ne reconnaît finalement que la formidable galerie de visages qui l'anime.
Loin d'une simple reconstitution de la bataille de Guadalcanal, l'œuvre opte pour une introspection continue de l'âme des soldats, interrompant volontiers ses dures scènes de combat pour ré-orienter constamment le spectateur au cœur de la véritable tragédie qui se joue, celle de la condition humaine. Le cinéma de Malick est un cinéma d'êtres humains qui ignore jusqu'à la notion même des termes «figurant», «scènes de transition» ou «climax». Le personnage central en est la voix-off, les éléments extérieurs étant ramenés à l'accessoire. Si Malick choisit de filmer une impressionnante scène de bombardement, c'est pour l'inclure, en deux secondes, entre deux plans de soldats faisant la vaisselle. A ce niveau, la hiérarchie des éléments, généralement admise, n'a plus beaucoup de sens, et l'on devine la nervosité des producteurs. Malick écartera d'ailleurs habilement les initiateurs du projet pour leur préférer la présence sur son plateau de George Stevens Jr., fils du mythique réalisateur de **L'Homme des Vallées Perdues** et **Géant**, et fondateur de l'AFI.


■ *Caporal Fife (Adrien Brody) : de rôle principal, il devient quasi-figurant* ■

Stevens Jr. possède dans sa cave un document incroyable. Un long film, en 16mm couleur, tourné dans le plus grand secret par son père, et suivant le périple des forces américaines, des plages de Normandie jusqu'au cœur de Berlin. Ce film exceptionnel (dont Stevens Senior ne parla jamais de son vivant) est probablement le document le plus humain jamais tourné sur la Seconde Guerre Mondiale, focalisant avec une terrible intelligence sur les visages «grand ouverts» des combattants, de leurs ennemis et des victimes de tous bords. Voilà certainement la véritable origine d'une œuvre aussi ambitieuse que **La Ligne Rouge**, le premier film de guerre authentiquement zen, utilisant toutes les ressources d'Hollywood en en oubliant volontairement les règles élémentaires. Quelque part, Malick a fait sienne la méthode de Truffaut. Si le système et la vision du réalisateur sont incompatibles, c'est au système de changer...

■ **Rafik DJOUMI** ■

UFD présente une production **Geisler-Roberdeau/Phœnix Pictures** ***LA LIGNE ROUGE (THE THIN RED LINE*** - USA - 1998) avec Sean Penn - Adrien Brody - Jim Caviezel - Ben Chaplin - Nick Nolte - John Cusack - Elias Koteas - Woody Harrelson - George Clooney - John C. Reilly - John Travolta - John Savage - Jared Leto **photographie de** John Toll **musique de** Hans Zimmer **produit par** Robert Michael Geisler - John Roberdeau - Grant Hill - George Stevens Jr **écrit et réalisé par** Terrence Malick

24 février 1999 **2 h 50**

Descente aux enfers : Nicolas Cage enquête dans les milieux criminels du snuff movie...

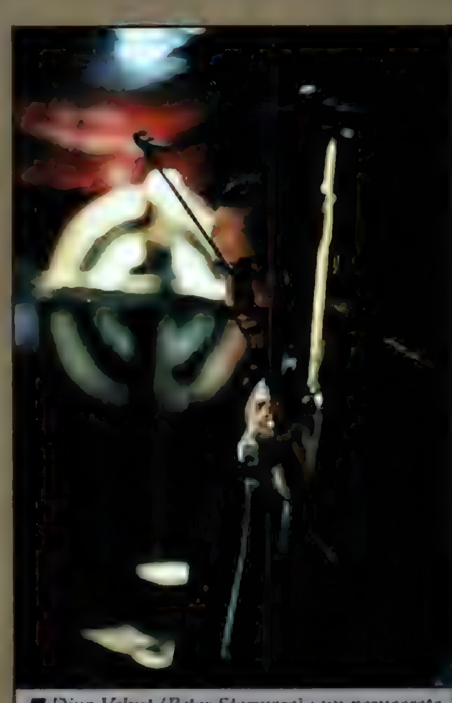
■ *Tom Welles (Nicolas Cage) : un privé qui s'apprête à rencontrer le diable...* ■

8 millimètres

Quand le réalisateur de CHUTE LIBRE et le scénariste de SEVEN infiltrent le milieu interdit du snuff, le résultat prend la forme de HUIT MILLIMÈTRES, un polar qui analyse le comportement d'un homme normal propulsé dans un univers qui libère ses pulsions les plus agressives. Lorsque l'auto-défense et le désir de vengeance rencontrent des instincts psychopathes, le prix du châtiment devient alors une peine plus capitale que la mort.

Avec son nouveau film, Joel Schumacher quitte l'univers très coloré de Gotham City, qu'il a côtoyé sur **Batman Forever** et **Batman & Robin**, pour revenir à un genre qu'il avait plus ou moins abordé en 1991 avec **Chute Libre** : l'odyssée d'un homme meurtri mettant son pétage de plombs sur le dos de la société.
*«Je mourais d'envie de sortir des méandres du blockbuster. C'était très bénéfique pour ma carrière, je dois le reconnaître, mais j'étais en même temps victime de la pression exercée par les studios, qui sont toujours derrière vous à surveiller tous vos faits et gestes. Mes derniers films ont rapporté plus de cent millions de dollars chacun et sont considérés par de nombreuses personnes comme des œuvres cultes. Les studios étaient donc de plus en plus exigeants et j'avais beaucoup de problèmes à assumer cette situation. Puis tout a changé lorsque **Batman & Robin** n'a pas obtenu les scores escomptés au box-office par la production. Comme souvent à Hollywood, les producteurs m'ont alors plus ou moins tourné le dos. J'avais donc besoin d'un projet qui me permettrait de m'investir un peu plus personnellement, sans avoir à rendre de comptes aux créanciers».*
Et ce projet prend la forme de **Huit Millimètres**, un polar qui suit le parcours d'un homme plongeant au cœur des ténèbres, dans un monde barbare dont il était loin de se douter de l'existence. Un chemin de croix où les désillusions et l'appel de la violence sont le pain quotidien de celui qui l'emprunte. *«C'était de très loin le meilleur script que j'ai été amené à lire à ce moment précis de ma carrière. Et aujourd'hui, à Hollywood, une histoire aussi profonde et originale que celle de **Huit Millimètres** est une denrée rare. J'ai tout de suite été fasciné par le fait que le récit soit centré sur un personnage complexe, dont la destinée est irrémédiablement changée par une unique mission. Aussi parce qu'elle se déroule dans un univers contemporain à la fois dur et poignant qui aborde des questions perturbantes pour notre société actuelle».* Un univers où la violence est le fondement même de notre civilisation, où les actes les plus cruels sont monnaie courante, tout en restant confinés dans un milieu spécifique, celui de la pornographie enfantine.

« On dit que la pornographie est un milieu dégoûtant, et ça l'est indéniablement. Mais il ne faut pas oublier que c'est aussi une véritable industrie qui rapporte, rien qu'aux Etats-Unis, des milliards de dollars chaque année. C'est donc pratiquement impossible de la combattre. Environ 900 millions de dollars sont investis pour les seuls téléphones roses. Et je ne parle même pas des sex-clubs, des magazines et des journaux qui font état du sex-business dans leurs pages, des magasins de toutes les grandes villes spécialisés dans les vêtements et les accessoires, des instituts de massage, des boîtes de strip-tease, des bars topless... De nombreuses ■ ■ ■


■ Dino Velvet (Peter Stormare) : un pornocrate excentrique sans états d'âme ■

personnes entretiennent d'une façon ou d'une autre l'industrie du sexe, tout en rejetant la faute sur les autres. Les adeptes de la pornographie ne sont pas tous des vieillards suspects portant l'imperméable. Cela fait partie du puritanisme et de la dualité de notre pays : nous aimerions être considérés comme le peuple qui observe à la lettre les dix commandements. Mais au-delà de ça, ***Huit Millimètres*** *s'attaque à un domaine beaucoup plus dérangeant, qui constitue la véritable plaie de cette industrie : l'exploitation des mineurs. Cet aspect de la pornographie est le plus grave et le plus dangereux pour le futur. Ce phénomène est nuisible à notre civilisation, car il se répand de manière considérable. Les réseaux sont de plus en plus développés et la détermination des gens qui en sont à l'origine semble sans aucune limite»*, déclare le réalisateur en faisant référence au meurtre abominable d'une jeune fille de seize ans qui motive l'histoire de **Huit Millimètres**.

Tom Welles (Nicolas Cage) est un privé qui mène une existence tranquille en Pennsylvanie, avec sa femme Amy (Catherine Keener) et sa petite fille Cindy, vivotant au rythme des histoires d'adultère qu'il est chargé de découvrir pour ses clients. Un train de vie qui va être bouleversé lorsqu'une richissime veuve, Madame Christian (Myra Carter), lui demande d'enquêter sur un film en 8 mm qu'elle a découvert dans le coffre-fort de son défunt mari. Un film qui montre une jeune fille se faire torturer puis assassiner par une brute épaisse dont le visage est dissimulé sous un masque en cuir des plus terrifiants. Pour Tom Welles, il s'agit d'abord de savoir si le meurtre est réel, ou s'il s'agit là d'une œuvre de fiction agrémentée d'effets spéciaux très réalistes. Il mène alors son enquête en consultant le bureau des personnes disparues, puis en visitant la mère de la «victime». En découvrant le journal intime de la jeune fille, Mary Anne Mathews (Jenny Powell), il apprend qu'elle s'est rendue à Los Angeles dans l'espoir de faire carrière dans le cinéma. Tom Welles part alors immédiatement pour la Californie et se met à la recherche d'indices qui lui permettraient de retrouver sa trace. Il y rencontre rapidement Max (Joaquin Phœnix), un vendeur de magazines et de vidéos pour adultes, qui connaît très bien le milieu underground de la pornographie. Welles pénètre alors dans un monde sordide, des bas-fonds de Los Angeles à ceux de New-York, qui risque bien de lui faire perdre son innocence. D'ailleurs, Max le met en garde : «Tu es sûr que tu veux te lancer là-dedans ? Parce qu'il y a certaines choses, une fois que tu les a vues, qui resteront gravées à jamais»...


Tom Welles et Max California (Joaquin Phœnix) : le privé et son indic prennent un aller simple pour l'enfer

A jamais. **Huit Millimètres** s'efforce en effet de montrer la transformation d'un homme dont la nature est irrémédiablement altérée par le monde nouveau dans lequel il est amené à évoluer. Celui des films snuff, bandes vidéo montrant de véritables meurtres. Tom Welles vit dans une partie de la réalité, celle, aseptisée, que la société veut bien étaler. Dès qu'il prend conscience des malaises de l'autre versant de la réalité, il compromet son innocence. *«Si* ***Huit Millimètres*** *est un thriller construit autour d'un meurtre abominable et mystérieux, c'est aussi et surtout l'étude approfondie d'un être humain et de sa descente aux enfers. Au début de cette histoire, Tom Welles vit une exis-*

LES DOSSIERS SECRETS DU SNUFF

L'industrie du snuff secoue et tétanise toute la population depuis la fin des années 60. Selon la légende, des vidéos vendues sous le manteau dans les grandes métropoles montreraient de véritables meurtres, perpétrés pour satisfaire une catégorie bien spécifique de clients. Un commerce odieux que le FBI a tenté de démanteler à maintes reprises, sans résultats...

Avec **8 Millimètres**, Joel Schumacher s'intéresse à un sujet épineux, celui des films snuff. D'autres avant lui s'y sont déjà essayés. Paul Schrader avec **Hardcore**, David Cronenberg avec **Vidéodrome**, Alejandro Amenabar avec **Tesis**, Johnny Depp avec **The Brave**... Mais la véritable question qui persiste à se poser est de savoir si les «snuff movies» existent réellement, ou s'ils ne sont qu'une de ces légendes urbaines destinées à terroriser la population.

Les origines du snuff ne sont en fait pas si vieilles, puisqu'elles remontent à 1969, lorsque Charles Manson et ses adeptes assassinent Sharon Tate, la femme de Roman Polanski, et plusieurs de ses invités lors d'une réception donnée dans leur demeure hollywoodienne. De nombreux ouvrages sur le massacre sortent rapidement aux quatre coins des Etats-Unis. L'un d'eux, «The Story of Charles Manson's Dune Buggy Attack Battalion», rédigé par Ed Saunders, ne se contente pas de retracer les faits, mais les analyse pour essayer de mieux les comprendre. L'auteur suggère également que les disciples de Manson ont filmé les meurtres et vendu les cassettes à des clients peu scrupuleux, avant d'aller enterrer la bande master dans un désert californien. Peu de temps après, la presse fait à nouveau étalage de cette nouvelle forme de «cinéma vérité» peu conventionnelle mais très criminelle, quand un groupe militant pour la protection des citoyens s'attarde sur le cas des films pornographiques, auxquels le snuff semble étroitement lié. Mais ni le FBI, ni l'AFAA (l'association qui réglemente les films X aux Etats-Unis) ne sont en mesure d'affirmer l'existence de ces «films». A tel point que l'AFAA proposera une récompense de 25.000 dollars (une belle somme pour l'époque) à quiconque leur fera parvenir un authentique film snuff. Mais personne ne se manifestera.

En 1976, un producteur de films d'exploitation quelque peu arriviste, Alan Shackleton, compte bien profiter de l'énorme couverture médiatique accordée au snuff, et acquiert pour quelques centaines de dollars **The Slaughter**, un Z à petit budget tourné en Argentine par les spécialistes Michael et Roberta Findlay, et qui s'inspire légèrement de l'affaire Manson. Le film, très nul, deviendra cependant un des produits les plus controversés de l'histoire du cinéma. Pour le rentabiliser au maximum, Shackleton s'empresse de tourner une nouvelle fin de deux minutes, et rebaptise le film **Snuff**. Cette scène ajoutée montre une jeune première assistante se faire assassiner par l'équipe du film sur lequel elle travaille après avoir été sexuellement abusée. Peu scrupuleux, le producteur va même jusqu'à accompagner le film d'un slogan des plus racoleurs : *«Un film qui ne pouvait être tourné qu'en Amérique du Sud, là où la vie ne vaut rien»*. Si **Snuff** rapporte beaucoup d'argent, il devient dans le même temps la principale cible du FBI, qui s'inquiète de la véracité des images. Après plusieurs mois d'enquête, un juge de New York conclut à une mascarade publicitaire, la pauvre «victime» ayant été retrouvée saine et sauve. Le snuff est alors perçu comme une simple forme de propagande de mauvais goût. D'ailleurs, Ruggero Deodato, qui figurait sur la liste noire du FBI pour **Cannibal Holocaust**, sera finalement placé au-dessus de tout soupçon.

Mais en 1991, le cas «snuff» refait surface lorsque l'acteur Charlie Sheen, choqué, pousse les portes du FBI pour leur remettre la cassette d'un produit underground qu'il a acquise dans un vidéo-club miteux. La bande, un film japonais amateur titré **Flower of Flesh and Blood**, montre une pauvre femme se faire éviscérer par un homme déguisé en samouraï ! Aux dires de l'acteur, les atrocités relèveraient du domaine de l'insupportable pour un être humain normalement constitué. Mais encore une fois, le FBI conclut à un faux. Selon la rumeur, de puissantes organisations criminelles tireraient les ficelles de ce réseau on ne peut plus morbide, ce qui expliquerait en même temps le détachement du FBI. C'est précisément ce que s'amuse à montrer le premier film d'Anthony Waller, **Témoin Muet**, dans lequel un gros bonnet de la mafia russe commande d'authentiques meurtres filmés pour ses richissimes clients. Affaire classée.

Damien GRANGER

tence normale, maîtrise son univers, et continue à contrôler parfaitement sa vie. Petit à petit, il perd toutes ces notions, jusqu'au sens propre de sa personne. Il tombe alors dans une spirale infernale et se rend compte que la seule façon de s'en sortir, de se racheter, est d'aller jusqu'au bout des ténèbres» commente Joel Schumacher. **Huit Millimètres** ne cherche pas à montrer la rédemption de son protagoniste, mais plutôt sa transformation. Tom Welles va petit à petit s'adapter au milieu qu'il combat, pour finir par faire preuve de la même monstruosité. A ce titre, Nicolas Cage est à nouveau remarquable, faisant ressentir toute la souffrance éprouvée par Welles, son allure désuète et parfois nonchalante renforçant la psychologie de son personnage. On pourrait même presque dire que Nicolas Cage, l'acteur, joue un rôle de tampon par rapport au scénario parfois extrémiste d'Andrew Kevin Walker. Un script à l'image de celui de **Seven**, où les poncifs et les états d'âme parfois douteux nourrissent un récit prônant une certaine forme d'auto-défense, discours plus ou moins habilement dissimulé par un traitement stéréotypé des faits et des personnages. Un moyen pour montrer le décalage entre le monde que nous acceptons de voir, et celui, plus obscur et malsain, qui existe en filigrane dans chaque sous-culture. Un univers underground peuplé de personnages aussi déviants qu'allumés. Comme Dino Velvet, réalisateur excentrique de films miteux qui se prend pour Orson Welles, véritable pacha du snuff interprété par un Peter Stormare (**Fargo**) très convaincant. Habillé d'une robe de chambre de couleur pourpre, il évolue dans un milieu évoquant par certains aspects le décor d'un film d'horreur. Ou encore Machine, bras droit et exécuteur de Dino Velvet, un psychopathe qui prend son pied à tuer gratuitement.



■ *Tom Welles lancé dans une enquête qui va bouleverser irrémédiablement son existence* ■

■ *Tom Welles et Dino Velvet : une confrontation dantesque* ■

■ *Max California impuissant face à Machine (Chris Bauer), son bourreau sanguinaire* ■

En ce sens, Joel Schumacher réussit parfaitement **Huit Millimètres**, le laissant glisser, d'abord progressivement, puis sans retenue dans sa deuxième partie, vers le film d'exploitation. La fin de **Huit Millimètres** évoque alors la série des **Justicier dans la Ville**. Après avoir passé plus d'une heure à nous faire visiter des lieux glauques qu'il a pris soin d'esthétiser un minimum, Joel Schumacher orchestre un règlement de compte froid et brutal pendant lequel Tom Welles, transformé en véritable «mass murderer», s'adonne au lynchage des pornocrates assassins. A la différence de **Chute Libre** et **Le Droit de Tuer ?**, deux autres films de Schumacher aux sujets similaires, **8 Millimètres** aborde cette fois le thème de l'auto-défense sous un angle différent. Plutôt que de tuer *in fine* Tom Welles pour en faire un martyr (comme le personnage incarné par Michael Douglas dans **Chute Libre**), ou tout simplement de le faire acquitter par un système pénal tellement mal adapté qu'on pourrait le croire imaginaire (**Le Droit de Tuer ?**), Joel Schumacher laisse son «héros» mariner dans ses angoisses, en proie à ses remords. Si Tom Welles croit avoir obtenu le pardon, c'est pour mieux souffrir par la suite des conséquences de ses actes. Lui qui s'était tissé un solide cocon familial, valeur première de notre civilisation qu'il s'évertue à défendre et protéger, s'est finalement transformé en monstre. Faut-il alors voir en **Huit Millimètres**, au-delà du simple divertissement, un film qui fait réfléchir ? Ça ne fait aucun doute.

■ **Damien GRANGER** ■

Columbia/Tristar présente Nicolas Cage dans une production **Hofflund/Polone** *HUIT MILLIMÈTRES (8 MM - USA - 1998)* avec Joaquin Phoenix - James Gandolfini - Peter Stormare - Anthony Heald - Chris Bauer - Catherine Keener - Myra Carter - Amy Morton **photographie de** Robert Elswit **musique de** Mychael Danna **scénario de** Andrew Kevin Walker **produit par** Joel Schumacher - Gavin Polone - Judy Hofflund **réalisé par** Joel Schumacher

10 mars 1999 **2 h 03**

L'odyssée cafardeuse et trouble d'un boucher cherchant à regagner sa place dans la société...

SEUL CONTRE TOUS



Né en 1963, Gaspar Noé a passé quelques années à New York puis à Buenos Aires, avant de s'établir en France, à douze ans. Cinq années plus tard, il intègre l'école de cinéma Louis Lumière. Il ne tarde pas à se lancer dans la réalisation, avec deux courts métrages, puis fonde en compagnie de Lucile Hadzihalilovic Les Cinéma de la Zone. Auto-producteur davantage par contrainte que par envie, Gaspar Noé passe deux ans sur le moyen métrage remarqué et remarquable CARNE (1991), dont SEUL CONTRE TOUS est la suite directe.

CENSURE

«Aux Etats-Unis, tu peux sortir un film sans classification, dans les musées, les salles d'Etat. Pas en France. Ici, la peur de la censure est plus grande que le problème de la censure elle-même. ***Dobermann*** *est interdit aux moins de seize ans avec avertissement, et* ***Les Idiots*** *de Lars Von Trier, avec un plan porno, est interdit aux moins de douze ans.* ***Seul contre tous*** *a été interdit aux moins de seize ans, avec félicitations de la commission. J'essaierai de faire mieux la prochaine fois ! Est-ce la commission qui est plus moderniste qu'avant, ou est-ce que les gens se sont habitués ? Je croyais que ça serait plus sulfureux, plus scandaleux. Le film de Jan Kounen a provoqué davantage de scandales, parce je pense qu'il visait le public de Schwarzenegger. Moi, je l'ai joué politico-populiste, pour un public adulte, alors on me pardonne plus facilement.»*

POPULISTE ?

«Ma mère était assistante sociale, tous les copains de la famille étaient gauchistes. Gamin, tu t'aperçois que tu t'amuses plus avec les gosses des bidonvilles qu'avec les cousins de la haute. Ado, je me sentais bien à Belleville, à la Goutte d'Or. Dans les quartiers à population étrangère, tu as une vision plus large du monde. J'ai grandi à Buenos Aires, et je ne me reconnais pas dans la France Blanche Française.»

DESINVESTISSEMENT

«Une fois que le film est fini, tu commences à le considérer comme un objet extérieur. Je l'assume parfaitement, mais je l'ai trop vu. Aux projos, je regarde la première minute pour voir si le son est bien réglé et je reviens à la fin pour voir la tête des gens. Un gars s'évanouit à Toronto, des gens détestent, d'autres aiment et viennent te raconter des histoires... Pour moi, le film aujourd'hui, c'est ça : tout ce que ça déclenche chez des gens, et non pas l'œuvre en elle-même. Si j'avais donné une interview au moment où je faisais le film, j'aurais plus déblatéré comme le boucher.»

DANGER

«Se mettre en danger, en tant que réalisateur, ça serait de faire un film qui ne te corresponde pas. Si ça te tient à cœur, tu es plus en train de t'accomplir que de te mettre en danger. Tu t'exposes, mais avec quelque chose qui t'appartient. Il y a un moment où la machine se met en route avant que tu sois prêt à y rentrer. La production est lancée, le tournage commence sans que ta réflexion soit en place ou même que tu sois prêt physiquement. J'ai alors pu manquer d'assurance, et j'ai choisi de couvrir, en tournant sous plusieurs axes la même scène, le même mouvement.»

TECHNIQUE

«Le film marche beaucoup par ricochets, droite-gauche-droite-gauche, dans une perspective longitudinale, un déplacement latéral. Quand Philippe Nahon marche devant un mur, j'en faisais quatre versions avec une perspective opposée, pour qu'au montage je dispose de toutes les possibilités. Philippe a marché comme ça sur des kilomètres. Il s'inquiétait et me demandait : «C'est quoi ce film, des gens et des murs ?». Il doutait beaucoup, notamment de l'omniprésence de la voix-off. Je voulais aussi pousser la mécanique de ***Carne****, qui avait très bien marché auprès du public. Pour chaque séquence, je pensais qu'il me fallait des effets. Les travellings sacca-*



■ Le Boucher (Philippe Nahon) : la tentation d'appuyer sur la gâchette pour en finir avec une existence pourrie ■


■ Le Boucher et la Junkie (Paule Abecassis) : une passe minable dans un cloaque infâme ■

dès sont faits image par image. Comme on tournait en 16mm scope, j'avais une Volex, et je pouvais faire des variantes, en image par image, en deux images, avant ou arrière. Ou alors, je récupérais juste quelques photogrammes de l'avancée de la caméra. Ce genre d'effet, c'est de la ponctuation. Avec le coup de feu en plus, ça donne un côté épileptique à la mise en scène. Tu ne sais pas si c'est dans la tête du héros, qui pense continuellement à buter des gens, ou si c'est un artifice pour réveiller le spectateur et créer une tension.»

AUTO-PRODUCTION

«Du fait que ***Carne*** *ait pas mal existé, je me suis dit que pour qu'il puisse être distribué, je tournerais bien un autre film de 40 minutes, pour faire un bi-pack. Malgré le succès d'estime de* ***Carne****, il n'y a pas beaucoup de portes qui se sont ouvertes. Peut-être qu'avec* Arte*, l'arrivée de* TPS*, il va se passer quelque chose.* France Télévision*, eux, c'est pas le modernisme qui les anime. Un jour, j'ai pensé qu'il serait amusant d'envoyer le script de* ***Taxi Driver*** *à la télé et d'attendre la lettre de non-recevoir ! T'as des refus, des mesquineries, tu te demandes pourquoi on donne des sous à un gars pour un film qui ne le passionne pas et dont on sait qu'il ne rapportera rien, et pourquoi toi, avec un projet qui te tient à cœur, on te le refuse. Caro et Jeunet ont ouvert la porte, et derrière Kassovitz, Kounen, Gans ont embrayé. La résistance est pourtant énorme. Si le film de Kounen a reçu un accueil aussi désastreux, ce n'est pas vraiment par rapport à son contenu — le même que les mangas ou les films américains — mais seulement parce que c'était un film français. Heureusement, quand tu vois les gens qui travaillent avec toi sur toute la durée du tournage et du montage, ça crée une solidarité et tu oublies les problèmes extérieurs. J'avais un script assez proche du résultat final. Il n'y avait pas beaucoup de voix-off, mais je savais qu'une fois le tournage fini, j'allais en tartiner. En fin de compte, la voix-off est quatre fois plus longue qu'à l'origine. Il y a plein de choses que je n'ai pas pu faire pour des raisons pratiques ou légales. Je voulais qu'on voie des gens en phase terminale, avec des plaques, des scléroses ou même juste des gâteux. Mais ça, tu peux pas le faire sans l'autorisation de leurs enfants. C'est plus facile pour un documentaire. Enfin, il y a plusieurs séquences improvisées. Lorsqu'on se retrouvait le matin, qu'un décor n'était plus accessible ou un acteur absent, on improvisait les scènes, histoire de justifier la journée. Le film au départ devait faire 50 minutes et à l'arrivée, il en fait 93.»*

INFLUENCES

«J'ai récupéré des choses dans le cinéma gore, dans ***Délivrance****, dans* ***Les Visiteurs*** *d'Elia Kazan. Par moments, c'est du Ken Loach en cinémascope, ou du Dario Argento en moins esthétisant, des rapports humains qui ont à voir avec du Fassbinder. Le panneau qui invite les spectateurs sensibles à sortir de la salle, ça me vient de William Castle. Mais le film qui, indirectement, a inspiré autant* ***Carne*** *que* ***Seul contre tous****, que j'avais vu il y a vingt ans et qui m'avait vraiment fait peur, c'est* ***Dupont-Lajoie*** *d'Yves Boisset.»*

LE BESOIN DE SE FAIRE HAIR

«Quand Marc Caro se présente, parfois il le fait sous le nom d'Eric Von Stroheim, «l'homme que vous aimerez haïr». Effectivement, j'ai envie d'être haï par les gens que je hais. Et les parties les plus agressives du film sont clairement dirigées vers une certaine France que je n'aime pas. Mais bon, il faut garder à l'esprit qu'aussi sérieux soit-il, un film reste aussi un spectacle.»

CONDITIONS DE TOURNAGE

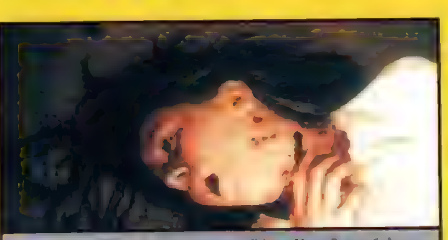
«Je ne pense pas que les acteurs soient en danger quand je leur fais tourner des scènes violentes. Dans la scène gore, il faut imaginer que la jeune actrice Blandine Lenoir est entourée de toute l'équipe, avec un type caché hors champ qui injecte le sang avec une seringue dans un tuyau. L'expression qu'elle a à ce moment, elle va la chercher dans des expériences qu'on a tous eu, celle d'un accident, où on a le souffle coupé, des spasmes. Comme la scène est très montée, je joue avec ça. Mais pour le spectateur qui est immergé dans le film, l'expérience est forcément dure, douloureuse. Dans le passage le plus terrible de ***La Bouche de Jean-Pierre*** *(1), la gamine connaissait d'avance la scène, savait où elle allait s'arrêter, que le type à côté d'elle allait l'emmerder, et le comédien qui jouait le pédophile avait pris soin de manger de l'ail, pour qu'elle détourne la tête. Une fois la scène tournée, elle est retournée jouer à la poupée. C'est finalement pour le comédien que ça a été plus difficile, de se montrer sous ce jour. Pour revenir à* ***Seul contre tous****, Philippe Nahon est dans la vie super-idéaliste, gentil, c'est un père-modèle, et pourtant tu crois vraiment à son personnage. D'un côté, il est charismatique et de l'autre tu n'aimes pas ce qu'il pense et ce qu'il fait. L'ambiance qui se dégage du film n'est pas celle qu'on vit sur le plateau, même en tournant dans ces décors déprimants. C'est plutôt au montage que tu ressens le côté poisseux du film.»*

PROJETS

«Il y a pas mal de choses à faire et à filmer du côté du cul. Rien n'a été fait depuis ***L'Empire des Sens****. Je voudrais bien faire un vrai mélo où le sexe soit montré de manière explicite. Une sorte de* ***Love Story*** *bandant.»*

■ Propos recueillis par **Rafik DJOUMI** ■

(1) Moyen métrage de Lucile Hadzihalilovic (1996). Dans une scène éprouvante se déroulant sur un canapé, un adulte tente de «toucher» une petite fille.


■ La fille du Boucher (Blandine Lenoir) dans une sequence éprouvante ■

CHACUN SA MORALE ?

Si un drame social comme **Seul contre tous** trouve sa place dans une revue de cinéma de genre comme *Impact*, c'est parce que son auteur, Gaspar Noé, est de ceux qui ont ouvert une brèche dans le cinéma français : tous les Caro/Jeunet, Kassovitz, Jan Kounen ou Christophe Gans, qui, sans charger furieusement le système, l'obligent progressivement à accepter une alternative au trinôme «film-à-costumes/comédie-pouet-pouet/jeune-cinéma-d'auteur». Dans son acceptation du cinéma, au sens le plus large du terme, Gaspar Noé fait donc partie de ces frondeurs. Un homme qui se sait influencé autant par Fassbinder que par le gore rital le plus Z est forcément digne de la plus grande attention. A sa sortie en 1992, le moyen métrage **Carne** avait permis à beaucoup de choisir leur camp. Excessive, violente, provocatrice et superbement filmée, la fable du boucher chevalin tenait à la fois du concept philosophique (la condition humaine = viande vivante/viande morte), du film noir tel qu'il fut pratiqué dans les années 70, et enfin d'un certain cinéma social français dont la recette s'était depuis longtemps égarée. Comme il fallait s'y attendre, une armada de boucliers s'était levée. Le corps à l'écran (la chair, le sexe, le sang) restait bel et bien le tabou médiatique ultime de la civilisation judéo-chrétienne. Et **Carne** entamait alors sa carrière de chouchou des publics parallèles et des festivals du monde entier.

Conçu au départ comme un complément de programme qui transformerait **Carne** en long métrage, **Seul contre tous** reprend donc au point final du précédent opus. Nous sommes au début des années 80, l'époque de ce qu'on nommait naïvement «La Crise». Le Boucher est au chômage. Après avoir détruit ce qui lui restait de vie de famille, il remonte sur Paris, bien décidé à tout reprendre à zéro. Lorsqu'il constate que toutes les portes lui sont claquées au nez, l'homme, tiraillé par la faim et l'aigreur, se renferme peu à peu dans une morale dangereuse, obsessionnelle : seul contre tous. Il est temps pour lui de prendre sa revanche sur une société qui ne lui a rien laissé...

Comme on le voit, la fable morale provocatrice a cédé le pas au film social quasi-nihiliste. Et à l'heure où les papes de la morale (de la commission de censure à *Télérama*) commencent à accepter timidement le cinéma de Noé, c'est du côté des défenseurs de **Carne** que surgit la plus inattendue des résistances. Même si presque tous s'accordent à reconnaitre la fascinante attraction de sa mise en scène, certains ne peuvent pas accepter l'ambiguïté du discours. Où finit celui du boucher ? Où commence celui du réalisateur ? Que cherche-t-il à démontrer ? De même que Leni Riefensthal pose problème depuis cinquante ans (peut-elle être à la fois une grande cinéaste et une fieffée nazie ?), de même l'anarchisme jusqu'au-boutiste de **Seul contre tous** a-t-il alimenté la polémique au sein même de la rédaction. Là encore, il faudra choisir son camp. Mais qu'il soit fascinant, indéfendable, terriblement agressif, douteux, profondément poétique ou terriblement manipulateur, **Seul contre tous** est à voir absolument. Et la vivacité des problèmes qu'il soulève entérine bien l'idée que Gaspar Noé est un réalisateur «à suivre de très près», quel que soit le sens qu'on donne à ce terme.

■ R.D. ■

Rezo Films présente Philippe Nahon dans une production **Les Cinémas de la Zone** *SEUL CONTRE TOUS* (France - 1998) avec Blandine Lenoir - Frankie Pain - Martine Audrain - Jean-François Rauger **photographie de** Dominique Colin **maquillages de** Jean-Christophe Spadaccini **produit par** Gaspar Noé & Lucile Hadzihalilovic **écrit et réalisé par** Gaspar Noé

17 février 1999 **1 h 33**

Quand deux enfants débarquent dans un univers ultra-codé de sitcom et en bouleversent les valeurs...

PLEASANTVILLE



Fils de scénariste, Gary Ross se passionne pour l'écriture dès l'adolescence. Après avoir enseigné l'histoire du cinéma sous un angle sociologique, il fait un stage au Congrès américain et s'engage dans la politique. En tant que scénariste, Gary Ross se distingue par des histoires proches de la fable fantastique où sont dénoncés les aspects philosophiques et politiques de la société contemporaine. Comme dans BIG, où un enfant prend la place d'un homme de trente ans. Ou encore PRÉSIDENT D'UN JOUR, dans lequel le sosie du Président des Etats-Unis est amené à le remplacer à la Maison Blanche. PLEASANTVILLE, qui marque ses débuts en tant que réalisateur, ne déroge pas à la règle.

Comment est née l'idée de *Pleasantville* ?

J'y pense depuis très longtemps, et l'idée s'est précisée dans mon esprit il y quatre ans. Je me suis rendu compte que l'Amérique était un pays très nostalgique qui idéalisait totalement son passé, ses coutumes. Il y a un vrai culte des années 50, période idéaliste de soit-disant suprématie sur le monde. Mais c'est en fait assez hypocrite de notre part de penser cela, car ces valeurs ont-elles seulement jamais existé de cette manière dans le pays ? Et j'ai remarqué que cette époque ne cessait d'être invoquée encore et encore, comme si elle était une solution à tous les problèmes. Quand Bill Clinton a été réélu, on a entendu à nouveau ce même refrain. Les valeurs des années 50 sont revenues sur le devant de la scène. C'est vraiment ce qui m'a donné envie de faire ce film.

Vous avez écrit des discours pour de nombreux hommes politiques et aujourd'hui vous passez à la satire politique avec *Pleasantville*...

Déjà à cette époque, j'étais plus un satiriste qu'un auteur de discours. Croyez-le ou non, écrire des discours était une sorte de hobby, pour rendre service à des amis qui me demandaient de l'aide. En fait, j'ai toujours été attiré par la satire. C'est un genre dans lequel les Américains ne se risquent pas beaucoup. Je crois que c'est quelque chose de plus commun en France. En Amérique, tout doit être réaliste, on est obsédé par ça ! La satire permet de créer un décalage, et c'est ce qui m'a toujours intéressé.

***Pleasantville* brasse de nombreux thèmes liés à la société. Qu'est-ce que vous vouliez dénoncer exactement ?**

Je ne sais pas si je voulais vraiment dénoncer quelque chose. Plus que tout, je désirais montrer que la vie est complexe et pleine d'imperfections, et que c'est très bien comme ça. Il y a une sorte de rigidité dans mon pays poussant les gens à vouloir tout contrôler, ce qui est absolument impossible ! C'est seulement quand on a compris cela que la vie devient plus riche. Dans un système clos et sous contrôle, comme celui de «*Pleasantville*», la vraie vie amène avec elle forcément son lot de problèmes. Mais **Pleasantville** n'est pas un film sur le racisme, le sexisme, ou le fascisme, même s'il aborde ces problèmes. C'est une fable qui s'attache à dire que la vie réside précisément dans cette complexité.

Peut-on dire que *Pleasantville* soit le reflet de l'Amérique et de son mode de vie ?

J'espère que non ! Je crois qu'il révèle certains problèmes de comportement qui sont typiquement américains. Mais **Pleasantville** montre aussi ce qu'il y a de bon dans ces valeurs américaines, que nous considérons trop facilement être des valeurs innées et évidentes en chacun de nous. Ce sens de l'aventure, par exemple, est une part importante de la mythologie américaine. Nous essayons de nous convaincre que c'est en nous, et que le passé de notre pays le prouve, afin de nous sentir mieux dans notre présent. C'est pourquoi nous ne cessons de nous rappeler d'où nous venons. La tolérance, la compréhension et l'acceptation de l'autre sont les valeurs dont nous voulons nous parer.

***Pleasantville* ressemble énormément à un épisode de *La Quatrième Dimension*...**


■ David (Tobey Mcguire) et sa «mère» Betty (Joan Allen) : un maquillage très spécial ! ■

Je prends ça comme un compliment. C'était une série avec un point de vue très fort. Ils inventaient des histoires fantastiques pour jeter un regard sur la réalité. La magie et le réel s'y mélangeaient formidablement bien.

Comment avez-vous créé les personnages ? Il semble que chacun d'entre eux soit un élément du puzzle...

Oui, tout à fait. Certains sont des archétypes, comme le personnage de Joan Allen. Elle joue une femme qui se bat pour faire passer son pays des années 50 à la fin des années 70. Son mari n'est pas spécialement méchant, mais sa vie est tellement parfaitement réglée qu'il ne comprend pas tout de suite ce qui se passe. C'est un patriote dans un pays patriotique. C'est seulement quand sa femme se transforme qu'il se met à réagir peu à peu. Le personnage de Jeff Daniels parle lui de liberté et d'art. Cette liberté nouvelle lui offre soudain des perspectives artistiques immenses. Il est le seul personnage qui se sent à l'étroit dans ce système dès le début. Il n'a pas eu d'enfant, probablement parce qu'il ne pouvait pas jouer ce rôle patriarcal. Il donne même des glaces aux gamins ! Il est le seul à ne pas être marié dans toute la ville. C'est un anticonformiste. Je voulais montrer dès le départ qu'il a un potentiel artistique, mais que ce potentiel ne peut se développer qu'avec la


■ Entre Mr Johnson (Jeff Daniels) et Betty, des rapports intimes se nouent... ■



■ *Mr Johnson et David : deux protagonistes d'un procès théâtral* ■

liberté nécessaire à son épanouissement. C'est un personnage assez théorique avec lequel je me suis amusé, même si je trouve son discours fortement louable.

Dans l'univers aseptisé de *Pleasantville*, les deux jeunes héros font l'effet d'une bombe...

Oui, je suis d'accord. Le garçon, David, est très spécial. Il a des relations ambiguës avec sa mère, qui est très narcissique. L'émission de télé représente pour lui une tranquillité qu'il n'a pas. Je crois que c'est vraiment le sujet du film. Même si la vie est compliquée, douloureuse, et parfois incompréhensible, il faut arriver à gérer la situation réelle plutôt que de la fuir. C'est de là que vient la richesse de la vie. C'est ce qui en fait une chose si complexe et excitante. Aimerions-nous autant les couchers de soleil s'ils duraient toute la journée ? Même la tristesse fait partie de la beauté de la vie. Les difficultés de la situation font peu à peu prendre conscience à David qu'il est vivant. Il essaie d'abord de fuir, puis il rentre dans la bagarre. C'est ce trajet qui définit son personnage.

A la fin du film, il semble que *Pleasantville* devienne une vraie ville américaine et non plus une ville de fiction.

Oui, elle devient réelle. Le film raconte sa progressive transformation de la fiction à la réalité. Et comme je vous l'ai dit, la réalité est moins propre et moins sûre que la fiction. C'est pourquoi le film se termine comme ça, sans qu'on sache exactement ce qui va se passer. Sauf qu'à la fin, les gens rient de ne pas savoir ce que demain leur apportera.

Au vu du travail apporté à l'image, vous avez dû travailler en étroite collaboration avec votre chef opérateur ?

Nous avons commencé par parler des couleurs. Il fallait qu'elles tiennent une place importante à l'écran, pour que l'œil du spectateur soit automatiquement attiré. Il fallait trouver un compromis pour rendre cela attrayant sans que le propos du film s'en trouve amoindri. C'était notre plus gros défi : arriver à cacher les couleurs, pour qu'elles puissent ensuite naître naturellement. Puis nous avons parlé de subjectivité et d'objectivité. Une des manières possibles de faire ce film était de tout filmer comme un véritable show télé jusqu'à ce que la vie s'infiltre, et de rendre l'image plus réelle au fur et à mesure de la transformation de la ville. Puis la mise en scène aurait basculé progressivement dans la subjectivité, avec la caméra commençant à bouger davantage, par exemple. L'autre manière de faire le film, que nous avons finalement choisie, était d'être subjectif dès le début. Il s'agit pour le spectateur de comprendre qu'il n'est pas tombé dans l'émission de télé, mais dans un monde réel montré au travers de cette émission. La caméra subjective souligne le point de vue des personnages à l'intérieur de cet univers. Ainsi, les années 50 s'incarnent dans les décors et les costumes, mais pas dans la photo du film.

Avez-vous choisi le noir et blanc parce que les show télé de l'époque étaient diffusés ainsi ?

Oui, c'était l'idée initiale. Mais je pense aussi que c'est une belle métaphore sur la vie. Il arrive qu'on ait l'impression qu'une situation n'est pas réelle, parce que quelque chose manque. Et tout à coup, le déclic se fait, et on retrouve la sensation de réalité. C'est pour ça que j'ai utilisé le noir et blanc. C'est un élément métaphorique très riche, qui me permettait d'exprimer ce que je voulais.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** ■



■ *Jennifer (Reese Whitherspoon) : une jeune fille un peu trop extravertie pour Pleasantville* ■

L'ENVERS DU DÉCOR

Quand on voit **Pleasantville**, impossible de ne pas penser à **La Rose Pourpre du Caire** et **Last Action Hero**, qui présentent eux aussi l'écran comme un miroir à double face séparant deux réalités concrètes. A cheval entre des références multiples et une vraie originalité, le film de Gary Ross est une œuvre hybride, témoignant d'une vraie patte de cinéaste. On se demande néanmoins si le flot discontinu d'idées dans **Pleasantville** ne finirait pas par noyer son spectateur. Qu'importe, il est trop rare de voir des films péchant par excès de bonnes idées pour s'en plaindre.
C'est en appuyant sur le mauvais bouton d'une télécommande magique, donnée par un réparateur sénile, que David (Tobey Mc Guire) et sa sœur Jennifer (Reese Witherspoon) se retrouvent catapultés dans l'univers de «*Pleasantville*», une sitcom en noir et blanc (à mi-chemin entre **Happy Days** et **I Love Lucy**) décrivant la vie quotidienne des citoyens d'une paisible bourgade dans l'Amérique des années 50. Incarnant, à leur grande surprise, deux des rôles principaux de ce soap, les deux ados découvrent que la ville ressemble à un immense plateau de tournage, que leurs parents à l'écran (William H. Macy et Joan Allen) ignorent tout du sexe, et que chaque habitant est restreint à tenir son rôle dans la série. Une ville ressemblant fortement au Seahaven de **The Truman Show**, où les habitants sont autant de Jim Carrey éberlués, vivant pour ceux qui les regardent. En essayant tant bien que mal de s'adapter aux coutumes locales, les deux ados vont néanmoins apporter des changements irréversibles dans ce paisible univers. Ainsi, lorsque certains personnages prennent conscience de leur libre arbitre, ils se colorisent subitement. La modernité, comme la couleur, envahit le lieu. Mais les polémiques se déchaînent, jusqu'à l'explosion imminente d'une guerre civile entre gens de couleurs et habitants bichromes et xénophobes.

Comme on le voit, Gary Ross veut parler de beaucoup de choses. Il utilise la ville comme toile de fond pour dépeindre une Amérique rejetant toute marginalité en s'enfermant dans un confortable conformisme. Une bonne manière de traiter des conflits raciaux et ethniques du pays que le scénario de **Pleasantville** simplifie à l'extrême. Egalement satire timide de L'American Way of Life, **Pleasantville** aurait pu être un grand film s'il n'avait pas témoigné d'une certaine mièvrerie et d'une naïveté excessive. A force de parler de tout et de n'importe quoi avec le même ton, Ross rend son film très laborieux dans sa deuxième partie, où des scènes de procès s'enlisent dans une candeur et un sentimentalisme qui pourront en ennuyer plus d'un. On se prend ainsi à penser qu'il manque au réalisateur la causticité d'un Joe Dante pour donner un peu de mordant à cette fable, visuellement superbe. Mais pour un premier film, **Pleasantville** est remarquable.

■ **Erich VOGEL** ■

Metropolitan Filmexport présente Tobey Maguire & Reese Witherspoon dans une production **Larger Than Life Production** *PLEASANTVILLE* (USA - 1998) avec William H. Macy - Joan Allen - Jeff Daniels - J.T. Walsh photographie de John Lindley **musique de** Randy Newman **produit par** Steven Soderbergh **écrit et réalisé par** Gary Ross

17 février 1999 1 h 54



■ *Neve Campbell & Denise Richards dans SexCrimes : des actrices parfaitement à l'aise en eaux troubles...* ■

LES ACTRICES À HOLLYWOOD : LA NOUVELLE GÉNÉRATION

«OH LES FILLES !»

De plus en plus, les actrices réclament leur part du gâteau, aspirent à des rôles moins convenus. Bienvenu à Sexy Hollywood, capitale du cinéma transformée en harem pour stars quatre étoiles. Chaque décennie semble apporter avec elle son lot de starlettes éphémères, propulsées au rang d'idoles le temps d'un succès. De Fay Wray à Jamie Lee Curtis, en passant par Kim Novak, Lauren Bacall, Janet Leigh, et dans un autre registre, Marilyn Monroe et Jayne Mansfield, Hollywood a toujours cultivé son patrimoine «glamour», une des raisons d'être de son industrie. Les années 80 auront vu naître de nombreuses stars «adultes» (Michelle Pfeiffer, Susan Sarandon, Julia Roberts, Kathleen Turner, Jodie Foster...) qui, les premières, firent souvent de bons choix en termes de carrière en refusant de jouer dans n'importe quoi.



*Jennifer Lopez dans **Hors d'Atteinte** : quand les nouvelles actrices visent les sommets hollywoodiens...*

Au même moment apparaissaient les femmes d'action, représentées par deux figures de proue : Sigourney Weaver, l'intrépide Ripley des **Alien** et Linda Hamilton, athlétique Sarah Connor dans **Terminator 1** et **2**. Le charme associé à un tempérament trempé dans l'acier fait recette, si bien que d'autres comédiennes, comme Pamela Anderson (**BarbWire**) et Demi Moore (**G.I. Jane**) s'y essaieront à leur tour, sans connaître le même succès. Vient ensuite l'ère des femmes fatales, inaugurée par Glenn Close et Sharon Stone dans **Liaison Fatale** et **Basic Instinct**. Le succès est au rendez-vous et engendre toute une série de thrillers érotiques pour le grand public. Sharon Stone remet le couvert dans **Sliver**, Kim Basinger et Madonna essaient de relancer une carrière en fin de course avec **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid** et **Body**. Mais les résultats ne sont pas ceux attendus : le public boude déjà ce genre sans lendemain, qui disparaît des grands écrans aussi rapidement qu'il les a envahis.

Si les actrices qui se révèlent aujourd'hui ont davantage de chances de durer, c'est d'une part parce qu'elles bénéficient du travail effectué par leurs aînées, mais aussi parce qu'elles ont pour la plupart déjà conquis le public au travers d'autres supports, comme la musique et la télé. Qu'elles pilotent des gros vaisseaux et fassent la guerre aux insectes extraterrestres (**Starship Troopers**), qu'elles tiennent tête à des tueurs masqués dans une flopée de slashers (**Scream**, **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, **Urban Legend**), qu'elles combattent des vampires et des démons sur le petit écran (***Buffy contre les Vampires***) ou qu'elles dynamisent des comédies ou des polars par leur seule présence (**Very Bad Things**, **Les Joueurs**), les Sarah Michelle Gellar, Denise Richards, Cameron Diaz, Jennifer Lopez et autres Famke Janssen combinent un sex-appeal dévastateur à de véritables talents d'actrice. Ça nous change des machos mal rasés et gonflés à bloc !

Damien GRANGER

JENNIFER LOPEZ

Le tout Hollywood se l'arrache, mais Jennifer Lopez garde la tête froide. Ayant déjà pas mal roulé sa bosse dans la capitale du cinéma, elle sait que son talent, immense, mérite une longue carrière, et non une gloire éphémère.

Le parcours du combattant que sont les auditions, les «Merci, on vous rappellera», opère une sélection naturelle chez l'essentiel des actrices. Plutôt que du découragement, Jennifer Lopez y a puisé toute son assurance, considérant chaque refus comme la grossière erreur de directeurs de casting incompétents. Lorsqu'elle postule pour la bio (jamais concrétisée) de Manuel Noriega, le réalisateur Oliver Stone n'a même pas daigné se déplacer. Furieuse, l'inconnue s'en va en claquant la porte, jurant qu'elle ne travaillera jamais avec lui, même s'il la suppliait. Plus tard, le réalisateur fera effectivement des pieds et des mains pour obtenir la participation de cette magnifique brune à la sensualité explosive sur **U-Turn**, refusant poliment la Sharon Stone que lui conseille le studio.
La belle latino, élevée dans le Bronx, a appris à se faire respecter. Fillette, elle danse déjà dans le salon avec sa mère et sa sœur Maria sur les airs de **West Side Story**. A peine sortie de l'école, elle monte à Manhattan prendre des cours de comédie et de danse qui la conduiront sur des vidéo-clips (**That's the Way Love Goes** de Janet Jackson). Sa sœur aînée Maria, après une apparition dans **The Rosary Murders**, abandonnera une carrière jugée frustrante, laissant à son ambitieuse cadette le soin d'anoblir le nom de la famille. Ce qu'elle assumera pleinement. Elle décroche, suite à un concours national, un rôle de «Fly-Girl» aux côtés de Rosie Perez dans la série ***In Living Color***, et enchaîne des apparitions dans les séries ***Second Chance***, ***South Central*** ou ***Hotel Malibu***.

Remarquée par Coppola, elle débute sa carrière cinéma dans le film qu'il produit pour Gregory Nava **My Family/Mi Familia**. Sa prestation de jeune immigrée mexicaine en met plus d'un sur le cul ! Qu'elle soit terriblement balancée, certes. Mais qu'elle sache en plus jouer la comédie !?! Elle décroche illico une nomination à l'Independent Spirit Award. Et dès cet instant, tout se précipite. On tente de l'imposer en faire-valoir féminin aux côtés de Woody Harrelson dans **Money Train**, elle trouve le moyen de créer un personnage.



*Partenaire de George Clooney dans **Hors d'Atteinte** : la consécration*



*Une parfaite vamp de film noir dans **U-Turn** d'Oliver Stone*

Coppola, encore sous le charme, la fait apparaître dans **Jack**. Elle vole la scène ! **Anaconda** est un film de mecs ? Non, c'est elle la cheftaine. Bob Rafelson, qui a tout fait pour l'obtenir, la jette entre Michael Caine et Jack Nicholson (une de ses idoles !) dans **Blood ans Wine**. Bien qu'intimidée, elle en jette grave ! Hollywood n'est pas forcément peuplé d'aveugles. On voit bien que cette fille a tout. Une voix qui joue sur toutes les gammes, des yeux qui envoient des gigawatts de furia latine, une grâce instantanée de danseuse, une peau qui rend marteau les chefs-op' et enfin une paire de fesses scandaleusement rebondie, le genre à déclencher une guerre mondiale. Le problème, c'est que Jennifer sait ce qu'elle vaut. Lors d'une interview au magazine *Movieline*, elle n'hésite pas à comparer ses dons d'actrice avec ceux des gentilles Cameron Diaz et Gwyneth Paltrow. C'est le scandale. Bien que la profession acquiesce en silence, Jennifer devra présenter des excuses publiques aux petites filles offensées, et apprendre à gérer l'hypocrisie qu'elle n'a pas connue dans le Bronx. De toute façon, le film **Hors d'Atteinte** en dira plus qu'elle sur ce sujet. Le personnage de Karen Sisco est un rêve d'actrice. Intelligente, sensible, romantique, torturée, passionnée, alternant des scènes de sensualité brûlante et des gunfights où elle manie le fusil à pompe avec la virilité d'un William Holden, Jennifer explose, et encaisse un chèque largement supérieur à ce qu'elle a réclamé. Seulement huit films à son actif et Hollywood en est déjà dingue. Ce n'est apparemment qu'un début...

Rafik DJOUMI

NEVE CAMPBELL

Son rôle dans la série La Vie à Cinq a fait d'elle la petite préférée des Américains. Le succès de SCREAM lui a ouvert de nombreuses portes à Hollywood. Mon son dévergondage dans SEXCRIMES n'a pas plu à tout le monde. Le revers de la médaille quand on rentre dans l'âge adulte...

Originaire de Toronto, Neve Campbell a mis toutes les chances de son côté en étudiant l'art dramatique, le chant et la danse classique. Membre dans sa jeunesse du National Ballet of Canada, elle fit la ballerine dans «Conservatoire», «La Belle au bois dormant» et «Casse-noisette». Tout aussi précoce en ce qui concerne les planches, elle tient son premier rôle sur scène à 15 ans dans «Le fantôme de l'opéra». Débarquée à Los Angeles, Neve Campbell ne tarde pas à être remarquée par des agents toujours à la recherche de nouveaux talents. En 1994, elle décroche le rôle de l'adolescente rebelle Julia dans la série télé *La Vie à Cinq*, où elle côtoie Jennifer Love Hewitt. Son interprétation lui vaudra de remporter un Golden Globe en 1996 et le prix de la meilleure actrice de télévision dans une émission familiale décerné par la Family Films and Family Television Academy. Actuellement, la quatrième saison de cette série très populaire est diffusée aux Etats-Unis. Travaillant davantage pour le petit que pour le grand écran, Neve Campbell apparait également dans la série *Catwalk* et les téléfilms **The Canterville Ghost**, **Janeah**, **I Know my Son is Alive**. Dans le même temps, elle tourne pour le cinéma dans les anonymes **Baree** (avec Jeff Fahey), et **Ruskin** d'Alex Chapple. En France, on la découvre pour la première fois en 1995 dans **Dangereuse Alliance** d'Andrew Fleming, qui injecte de la sorcellerie dans un univers à la *Beverly Hills*. Dans le rôle d'une apprentie-sorcière, Neve Campbell se fait voler la vedette par deux consœurs : la rousse Robin Tunney et la brune Fairuza Balk.



■ *Bonnie, la sorcière mal aimée de Dangereuse Alliance* ■

Les résultats honorables de **Dangereuse Alliance** au box-office américain, ajoutés au succès de *La Vie à Cinq*, valent cependant à Neve Campbell d'être promue en 1996 vedette de **Scream**. Dans le rôle de l'étudiante Sidney Prescott, Neve Campbell s'avère convaincante, apportant un peu de maturité à un genre où les ados affichent généralement leur crétinerie. Le film connaît la carrière que l'on sait, devient un phénomène qui relance la mode du slasher, et Neve Campbell retrouve Sidney Prescott dans **Scream 2**, tourné quasiment dans la foulée du premier. Par peur d'être enfermee dans ce rôle d'éternelle victime, l'actrice aurait décliné l'offre des producteurs de rempiler dans un **Scream 3** dont le tournage démarre bientôt. Il y a donc de fortes chances pour que Neve Campbell se fasse trucider dès le début du film, laissant au couple Courteney Cox/David Arquette les joies du vedettariat.

C'est que Neve Campbell désire désormais voler de ses propres ailes. Comme en acceptant le rôle de Suzie Toller, punkette destroy du **SexCrimes** de John Mc Naughton. Dans ce thriller très hot, l'actrice se dévergonde, se débarrasse de son image télévisuelle. Mais le contrat la liant à *Fox TV* pour *La Vie à Cinq* l'empêche d'aller trop loin : il lui est en effet interdit de se déshabiller, dans quelque production que ce soit ! Cela n'empêche pas Neve Campbell de roucouler dans une piscine avec Denise Richards, puis d'inviter Matt Dillon à les rejoindre dans un triangle amoureux, tout en prenant soin à ce qu'on ne voit rien de son anatomie. Une jolie façon de contourner la pudibonderie !

Dernièrement, Neve Campbell a joué une célèbre actrice de soap-opera dans **54** de Mark Christopher et a fait la voix de Klara dans la suite du **Roi Lion**, sortie directement en vidéo. Parce qu'on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même, elle se lance dans la production avec **Hair Shirt** et surtout **Move**, où elle interprétera une jeune femme désireuse de réussir une carrière de danseuse. Un rôle autobiographique ?

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

JENNIFER LOVE HEWITT

Dans la mouvance des égéries de SCREAM venues de la télévision, Courteney Cox et Neve Campbell, Jennifer Love Hewitt passe de La Vie à Cinq à SOUVIENS-TOI... L'ÉTÉ DERNIER, de la chronique adolescente à la terreur.

Jennifer l'avoue à qui veut l'entendre et sans se faire prier. Avant de s'époumoner dans **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, les films d'horreur lui faisaient si peur qu'elle n'en supportait pas la vision au-delà du générique. N'empêche qu'en un slasher, cette minette au délicat minois de musaraigne devient une scream queen. A savoir une héroïne du fantastique pourvue des deux qualités nécessaires à une ascension aussi fulgurante qu'instantanée dans le créneau : de solides cordes vocales qui lui permettent de crier très fort, et une généreuse poitrine dont la caméra de Jim Gillepsie caresse toutes les voluptueuses nuances. En un seul rôle donc, celui de l'étudiante Julie James traquée par un Capitaine Crochet vengeur, Jennifer Love Hewitt hérite de la flatteuse réputation de nouvelle Jamie Lee Curtis. La Jamie d'il y a 20 ans, d'**Halloween** et du **Bal de l'Horreur**. Ce que sa précédente tentative d'assaut d'Hollywood n'avait pu mener à bien : un film du titre de **Trojan War** où, en vingt-quatre heures, elle doit convaincre un adolescent qu'elle est la fille de ses rêves. De la frivolité distillée à hautes doses.

Frivole, Jennifer Love Hewitt l'est également dans les deux films qui succèdent directement à **Souviens-toi... l'Eté Dernier**. Des choses aussi inutiles que les inédits **Can't Hardly Wait** et **Telling You**. Des échecs qui la poussent à un regrettable **Souviens-toi... l'Eté Dernier 2**. L'occasion encore pour le réalisateur de la cadrer en légère plongée, quelques centimètres au-dessus d'un t-shirt accidentellement échancré. Ce qui signifierait que le talent de la Jennifer se situerait essentiellement à hauteur de ses roberts à l'instar d'une ordinaire poupée gonflante comme Pamela Anderson ? Certainement pas. Jennifer Love Hewitt est une comédienne. Une authentique. Ce qu'elle démontre en incarnant Sarah Reeves, l'amoureuse acharnée de la série *La Vie à Cinq*. Jennifer Love Hewitt est aussi une chanteuse à succès : à 19 ans, elle se fend de deux disques d'or. Si jeune ? Oui, mais l'artiste est déjà une vétérante, héroïne dès ses neuf ans de la série *Disney Kids Incorporated*. Depuis, elle n'a jamais cessé de jouer l'enfant de la balle, passant sans cesse des studios d'enregistrement aux plateaux télé ou ciné. A vingt ans à peine, Jennifer Love Hewitt ne sait plus où donner de la tête. En quelques mois, elle aura tourné **The Suburdans** de Ben Stiller, écrit une comédie romantique (**Marry Me, Jane**) en quête d'un producteur, décroché sa propre série (*Time of your Life* dans lequel elle reprend son rôle de *La Vie à Cinq*)... Prochaine étape de ce parcours entre écœurantes sucreries et terreurs standardisées : l'interprétation d'Audrey Hepburn dans un téléfilm de prestige.





■ *Julie James, l'étudiante traquée de* **Souviens-toi... l'Eté Dernier** *et sa suite* ■

■ **Cyrille GIRAUD** ■

DENISE RICHARDS

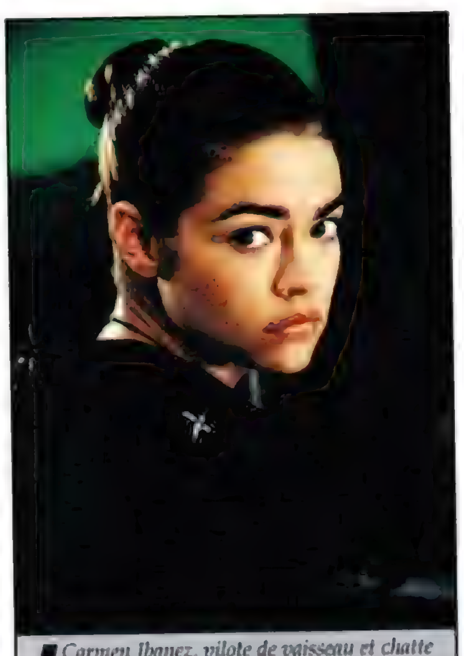
A 26 ans, Denise Richards a tout pour devenir une grande : un corps de rêve, un regard pénétrant, du talent à revendre et un culot monstre qui lui a permis de sortir indemne des tournages de STARSHIP TROOPERS et SEXCRIMES. Actuellement typée Sharon Stone juvénile, l'actrice doit encore trouver sa voie...

A cet ancien mannequin (elle a commencé au lycée) qui a roulé sa bosse de New York à Tokyo, le cinéma ne fait tout d'abord pas de cadeau : elle est «castée» et choisie (malheureusement) pour interpréter le premier rôle féminin de **Tammy and the T-Rex**, un nanar «straight to video» datant de 1993 et réalisé par Stewart Raffill (**Philadelphia Experiment**). Denise y incarne donc Tammy, une étudiante amoureuse du bellâtre Michael. Quand ce dernier tombe dans le coma, un scientifique fou transplante son cerveau dans un tyrannosaure robotique de son invention. Le T-Rex commet quelques dégâts et déchire quelques figurants, mais surtout, cette grande idée permet à la belle Tammy et à la bête Michael de poursuivre leur idylle sur un mode moins conventionnel. **Tammy and the T-Rex** a disparu de la filmographie officielle de Denise Richards. Un oubli sans doute.

Après des apparitions dans les séries *Doogie Howser, MD.* et *Melrose Place*, le premier film (retenu) de Denise Richards sera donc **Starship Troopers**, l'épopée intergalactique et guerrière de Paul Verhœven. Elle y joue Carmen Ibanez, une apprentie-pilote qu'on a envie de baffer à chaque apparition. Avec l'air mielleux et faussement innocent de celle qui aurait été élevé dans un soap, Denise Richards énerve grave. Pire : sa béatitude affichée lorsqu'elle prend les commandes d'un croiseur confine à l'écœurement. On connaît le talent de Verhœven dès qu'il s'agit de dépeindre des femmes dangereusement attirantes (Rene Soutendjik dans **Le Quatrième Homme**, Sharon Stone dans **Basic Instinct** et **Total Recall**, Gina Gershon dans **Showgirls**) mais encore faut-il trouver l'actrice qui va donner vie au personnage. Denise Richards, toujours dans le ton demandé par le réalisateur, est formidable. Pour information, le laserdisc de **Starship Troopers** contient les essais vidéo de la comédienne, face à Casper Van Dien, dans deux séquences de séduction. Dans le genre ingénue perverse et «qui s'y frotte s'y pique», difficile de faire mieux !



■ Kelly Van Ryan, une «beach bitch» comme il en prolifère dans **SexCrimes** ■



■ Carmen Ibanez, pilote de vaisseau et chatte en chaleur dans **Starship Troopers** ■

« *Il était quatre heures du matin. J'étais à demi-nue dans une piscine en train d'embrasser Neve Campbell et soudain je me suis dit : mais qu'est-ce que je fais là ? Il a fallu que je me reprenne vite, sinon je crois que je serais sortie de l'eau et rentrée chez moi me coucher*». Denise Richards parle bien sûr de **SexCrimes**. Alors qu'elle avait tenu tête à Paul Verhœven sur **Starship Troopers**, refusant les scènes de nu, l'actrice est contrainte de se déshabiller dans le thriller sulfureux de John McNaughton, un cinéaste qui aime que les choses soient claires dès le début (cf. interview dans *Impact* n°74). Avant d'accepter le rôle de Kelly Van Ryan, une fille de riche maîtresse dans l'art de la manipulation, Denise Richards demandera pourtant conseil à... Paul Verhœven : «*Parce qu'il a l'habitude de tourner des scènes de nu, que ça ne lui pose aucun problème* (1). *Paul m'a beaucoup encouragée. Il m'a dit : «Ecoute, tu arrives nue sur le plateau, tu marches comme si de rien n'était, tu peux manger une pomme par exemple, tu te mets devant la caméra, tu attends les indications et puis voilà». A vrai dire, je ne sais toujours pas s'il plaisantait ou non. Mais je me voyais mal agir comme ça !*». Mega-bandante en short et t-shirt mouillés, volcanique quand elle tombe le tissu lors d'une mémorable partie à trois, Denise Richards ne montre pourtant aucun signe de timidité dès qu'il s'agit de faire naître le désir à l'écran. Une fausse pudique, dites-vous ? Réponse dans quelques mois avec **The World is not Enough**, le nouveau **James Bond** où 007 ne manquera pas de succomber à ses charmes !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

1 - La rumeur veut que pour mettre à l'aise ses acteurs (ou pour se faire plaisir !), Verhœven se foute à poil sur le plateau dès qu'il filme une scène de sexe !

Les Petites Dernières

Quatre actrices aux talents très divers, réunies par un fort potentiel de séduction...

MICHELLE WILLIAMS En interprétant Jennifer Lindley, la citadine indépendante, anti-bigote et amoureuse de la série culte *Dawson Creek*, Michelle Williams devient une star. L'idôle de dizaines de millions d'adolescents aux Etats-Unis. La gloire à dix-sept, dix-huit ans. Au cinéma, elle débute dans l'ombre de Jessica Lange et Michelle Pfeiffer dans le drame champêtre **Secrets**. Difficile de se remettre sa moue boudeuse en mémoire. La même qu'elle promène brièvement dans **La Mutante**, en indestructible gamine qui ne tardera pas à se métamorphoser en Natasha Henstridge. *«J'étais si jeune à l'époque. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait autour de moi»* témoigne-t-elle. De **Halloween : 20 ans après**, Michelle Williams se souvient par contre très bien. Elle y tient tête au croquemitaine Michael Myers. *«Rien à voir avec ces rôles dégradants de victimes qui se faisaient dsystématiquement tailler en pièces dans les films d'horreur des années 80»*. Féministe convaincue, Michelle Williams vient d'achever son premier scénario, écrit avec deux amies. L'histoire de trois jeunes femmes tombées dans la prostitution.

KATIE HOLMES Auprès de Michelle Williams, elle anime la série *Dawson Creek*. Son rôle : Joey Potter, un garçon manqué un brin jalouse, un brin amie de sa rivale. Très joli personnage d'adolescente s'éveillant à la vie, que seule Katie Holmes semblait en mesure d'interpréter. Aperçue auprès de Christina Ricci dans **The Ice Storm**, Katie Holmes se fait, comme tant d'autres, égérie de la terreur. A l'occasion de deux films. **Disturbing Behaviour** d'abord, qui la métamorphose en punkette, ambassadrice du politiquement incorrect sur un campus envahi par les bons élèves. **Killing Mrs. Tingle** ensuite, première réalisation de Kevin Williamson (scénariste de **Scream** et créateur de *Dawson Creek*) où, dans le registre de l'humour noir, elle incarne une brillante étudiante confrontée à une enseignante vacharde qui s'acharne sur elle.

REBECCA GAYHEART Un visage particulier, de ceux à la fois attirants et inquiétants, dont les réalisateurs de films d'horreur sont demandeurs. Déjà celui d'une femme dans la trentaine. Avec dix ans de moins au compteur, Rebecca Gayheart n'arrive pas immédiatement au genre. Elle gravite d'abord dans les sphères du soap teen-ager (*Beverly Hills*) et de la science-fiction (une autre série, *Earth 2*). Elle ne fait que passer dans la comédie Rien à Perdre. Dans **Scream 2** aussi d'ailleurs. Présente au générique de **Hangman's Daughter**, première séquelle d'**Une Nuit en Enfer**, elle anime actuellement le thriller d'épouvante **Urban Legend**, où elle est très convaincante dans les séquences de pétage de plomb. Rebecca Gayheart retrouvera bientôt Neve Campbell à l'occasion de **Hairshirt**.



■ *Rose McGowan* (**Doom Generation**) ■



■ *Michelle Williams* (**Dawson Creek**) ■



■ *Katie Holmes* (**Dawson Creek**) ■



■ *Rebecca Gayheart* (***Urban Legend***) ■

ROSE McGOWAN Pulpeuse, Rose McGowan ne possède pas un visage, mais une étonnante bouille. Qu'elle promène d'abord dans le road movie trash de Gregg Araki, **Doom Generation**, dont elle est la Bonnie Parker. Anti-Claire Danes, c'est l'égérie du cinéma underground US, une comédienne excentrique qui aime s'adonner à l'excès. Et à l'inédit, comme dans **Scream** où elle meurt coincée dans le rideau metallique d'un garage. Un brin provocatrice à la ville, Rose McGowan ne cache pas grand-chose de son anatomie en ne portant qu'une robe-filet et un string riquiqui. Pam Grier et Rebecca Gayheart l'encadreront prochainement dans **Jawbreaker**.

■ Cyrille GIRAUD ■

Charlize Theron

Blonde comme une femme viking, Charlize Theron compte parmi les nouvelles stars hollywoodiennes en puissance. Mannequin, puis danseuse de ballet, elle brûle les étapes à vitesse grand V...

Une silhouette longiligne, de longs cheveux blonds, des yeux d'un bleu profond, des jambes merveilleusement fuselées... Des atouts, Charlize Theron en possède à tous les étages de son anatomie. Autant de cadeaux empoisonnés lorsqu'on envisage de devenir comédienne. Et, actrice reconnue davantage pour son talent que pour sa vitrine, Charlize Theron veut le devenir. Originaire d'Afrique du Sud, elle ne rame pas longtemps en arrivant à Hollywood. Juste le temps de se faire remarquer. Un rôle éclair dans le **That Thing you Do** de Tom Hanks, un autre dans un **Trial and Error** à la fâcheuse réputation... Ne lui manque plus que de devenir la méchante très chaude de **Deux Jours à Los Angeles** pour susciter la curiosité des gros poissons du secteur. Elle entre dans la cour des grands, donne la réplique à Keanu Reeves et Al Pacino réunis dans **L'Associé du Diable**, où elle interprète l'épouse du premier. Un personnage a priori ingrat, mais Charlize Theron lui donne de l'étoffe. De la substance. Du corps. Le sien, qu'elle montre nu lorsqu'elle révèle à son époux avoir été sans le savoir la maîtresse de Satan. Poignant. En quelques minutes, Charlize Theron passe du statut de comédienne bouche-trou, interchangeable, à celui de visage à suivre.

■ *Charlize Theron tombe dans les bras de Lucifer dans* ***L'Associé du Diable*** ■

La petite nouvelle prend encore du galon quand Woody Allen, grand découvreur de talents, lui demande d'incarner un top model limite caricature dans son **Celebrity**. Charlize accepte. D'abord parce que travailler avec un pareil ténor ne se refuse pas. Ensuite parce que le rôle lui offre de régler quelques comptes avec un univers de frime et de fatuité qu'elle a bien connu. Mannequin, Charlize Theron l'est devenu à 16 ans, à Milan, l'une des capitales de la mode. Aujourd'hui, dans la capitale du cinéma, elle envisage l'avenir avec sérénité. Non pas que **Monsieur Joe** lui permette de dominer une avalanche d'effets spéciaux simiesques en dépit de l'enviable poste de fiancée du gorille. Une concession au système. Celle qu'avait déjà faite Helen Hunt en se compromettant dans **Twister** avant de briller dans **Pour le Meilleur et pour le Pire**. Du donnant-donnant en somme. Après **Monsieur Joe**, Charlize Theron enchaîne sur **The Astronaut's Wife**, auprès de Johnny Depp. La «wife» du titre, c'est elle. Une femme enceinte qui soupçonne son mari de n'être plus tout à fait celui qu'il était avant de partir vers les étoiles.

■ Cyrille GIRAUD ■

Sarah Michelle Gellar

Promue star cathodique grâce à son rôle de chasseuse de vampires dans la série Buffy, Sarah Michelle Gellar réussit avec le thriller passionnel CRUEL INTENTIONS une spectaculaire reconversion...

Avec sa bouille de bébé joufflu, Sarah Michelle Gellar ne correspondait pas vraiment à l'idée que l'on se faisait d'une héroïne du fantastique. Dans les films fantastiques où elle est apparue, Sarah Michelle Gellar ne restait d'ailleurs pas longtemps en vie. Quelques coups de couteau et elle s'efface de **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, puis de **Scream 2**, laissant ainsi le champ libre à Jennifer Love Hewitt, Courteney Cox et Neve Campbell. Un brin frustrant. Sa revanche, Sarah Michelle Gellar la prend à la télévision. Via la série ***Buffy contre les Vampires*** dont elle est la Van Helsing, à la fois karatékate experte, adolescente en fleur et virtuose du pieu enfoncé dans le cœur. Le rôle lui vaut, en quelques épisodes, de grimper sur l'Olympe des comédiennes les plus prisées de la télévision. La télévision que Sarah Michelle Gellar connaît fort bien depuis sa plus petite enfance. A cinq ans, elle tourne ses premières pubs, figure dans ses premières séries... Dès sa petite adolescence, Sarah Michelle Gellar est déjà l'idole des jeunes de son âge, via le soap opera ultra kitsch ***Swans Grossing***. L'intéressée n'insiste pas trop sur cette balise dans son parcours. A ***Swans Grossing***, elle préfère la citation d'un autre soap, **All my Children**. Nettement plus avouable, d'autant que son personnage de petite sœur lui tresse plusieurs couronnes de lauriers. Ce n'est rien cependant en comparaison du faramineux succès de ***Buffy contre les Vampires***, ersatz d'un piteux film de cinéma où Kristy Swanson la précédait dans le rôle de la tueuse de monstres antédiluviens. Et Sarah Michelle Gellar de rallier à sa cause toute une génération. Au point de devenir, par le biais de quelques transparentes métaphores scénaristiques, l'incarnation de cette étape difficile dans la vie qu'est l'adolescence.



La chasseuse de vampires Buffy : un rôle en or pour Sarah Michelle Gellar

Sarah Michelle Gellar : de l'ado télévisuelle à l'adulte cinématographique

Authentique Jeanne d'Arc de la lutte anti-créatures maléfiques débarquant sur son campus, Sarah Michelle Gellar se fabrique, malgré l'exercice obligé de la violence, l'image d'une jeune femme très comme il faut. Celle d'une Walkyrie politiquement correcte. Mais, à 20 ans, cette new-yorkaise de naissance aspire à une activité désormais plus débridée à l'écran. En prêtant, par exemple, sa voix à l'une des *Barbie* tueuses de **Small Soldiers**. Mieux encore : en embrassant à pleine bouche une autre fille dans le thriller **Cruel Intentions**, version libre et contemporaine des «Liaisons Dangereuses». A la douce Sarah Michelle Gellar d'interpréter le rôle tenu par Glenn Close dans le film de Stephen Frears. Celle d'une redoutable manipulatrice, prenant son pied à ruiner l'existence de ses rivales. Vénéneuse, troublante et séduisante, Sarah Michelle Gellar s'affirme en comédienne caméléon, capable de virevolter de la supposée innocence à la perversité absolue. Une métamorphose sans surcharge pondérale dans le jeu. L'ingénue Sarah Michelle est aussi une grande diabolique.

Cyrille GIRAUD

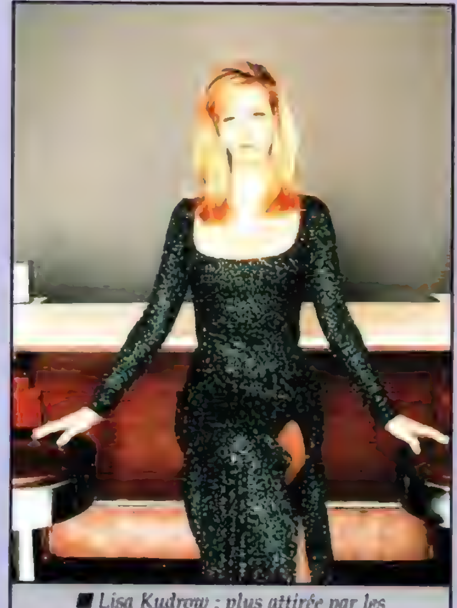
LES FRIENDS CONTRE-ATTAQUENT

Courteney Cox, Jennifer Aniston et Lisa Kudrow, respectivement pétillantes Monica, Rachel et Phœbe de FRIENDS, rêvent des fastes d'Hollywood, de la consécration suprême par le cinéma. Pourtant à portée de mains, voilà un rêve pas aussi accessible qu'il le semble...

Une star de la télé peut-elle, par simple effet des vases communicants, devenir une star du ciné ? Non. En passant du petit au grand écran, nombre d'actrices se sont cassées les dents. Farrah Fawcett, Elizabeth Montgomery et Sybill Sheperd notamment. Au plus haut de leur gloire télé, les trois héroïnes de *Friends* (Courteney Cox, Jennifer Aniston et Lisa Kudrow) vont-elles connaitre le même sort et essuyer les plâtres de leur ambition ? Impossible de le pronostiquer pour l'heure, quoique le bilan, cinq ans après la première diffusion de la série aux Etats-Unis, ne soit pas très brillant.

L'aînée des trois, Courteney Cox, possède une longueur d'avance sur ses deux partenaires. La trentaine bien entamée, elle tourne depuis des lustres. Depuis 1984 dans la série *As the World Turns*. Juste avant que Brian De Palma ne la sélectionne pour danser avec Bruce Springsteen dans le clip **Dancing in the Dark**. Jusqu'à ce qu'elle décroche le rôle de l'espiègle Monica dans *Friends*, tout semble la cantonner à des apparitions purement physiques, fonctionnant essentiellement sur son beau regard bleu. Comme, par exemple, la dragueuse de la série *Dream On* qui attire le chaud-lapin Martin Tupper dans son lit. Auparavant naufragée d'une volée de bides (**Les Maitres de l'Univers**, **Cocoon 2**, **Le Trésor de San Lucas**) ou d'emplois de faire-valoir sans lendemain (auprès de Jim Carrey dans le premier **Ace Ventura**), Courteney Cox voit avec *Friends* sa carrière brusquement décoller. Dans *Friends* justement, Wes Craven la remarque et lui propose d'interpréter Gale Weathers, la journaliste teigne de **Scream**, esclave de l'audimat et de ses plus bas instincts. Une parfaite salope dont la comédienne relève la personnalité par un féroce humour et une évidente jouissance dans la charge satirique. Les étroits tailleurs de Gale Weathers, Courteney Cox les retrouve à l'occasion de **Scream 2** et devrait, d'ici quelques mois, les sortir de la penderie pour **Scream 3**. Entretemps, *Friends* lui aura juste laissé le temps de figurer dans le **Alien Love Triangle** de Gary Fleder.

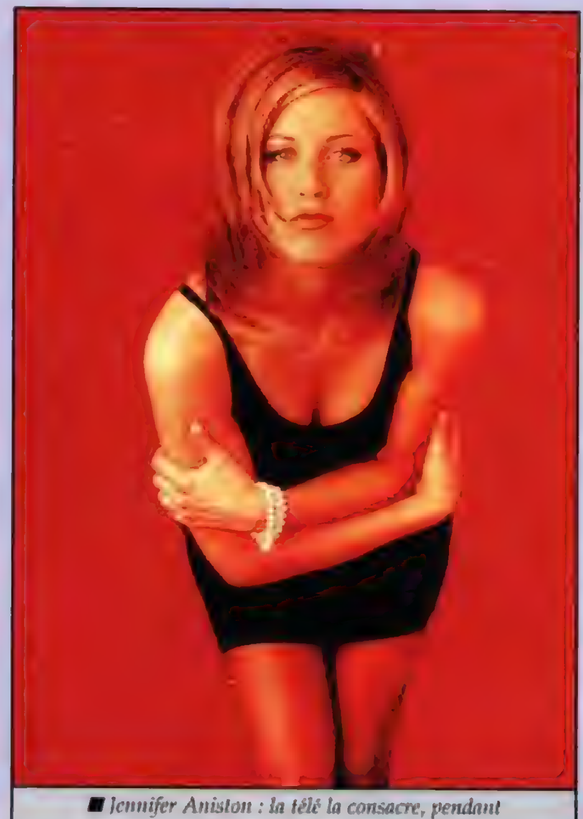
Plus jeune que Courteney Cox d'une bonne demi-douzaine d'années, Jennifer Aniston (nièce du défunt Telly Savalas) ronge son frein. Honteuse de ses débuts laborieux (dans la série B horrifique **Leprechaun** et une flopée de séries TV alimentaires), la petite amie de Brad Pitt collectionne les échecs au cinéma. Après **Rêve pour une Insomniaque**, **She's the One** et **Picture Perfect**, elle misait beaucoup sur son interprétation d'amoureuse d'un gay dans **L'Object de mon Affection**. Malheur : la comédie sentimentale porte des semelles plombées et sombre dans les profondeurs du box-office. Jennifer Aniston se réfugie dans le tournage marathon de la cinquième saison de *Friends*.



■ *Lisa Kudrow : plus attirée par les planches que par les salles obscures* ■



■ *Courteney Cox : une révélation tradive au cinéma. Mais mieux vaut tard que jamais* ■



■ *Jennifer Aniston : la télé la consacre, pendant que le cinéma ne lui fait aucun cadeau* ■

Plus discrète que Courteney Cox et Jennifer Aniston, médiatiquement parlant, Lisa Kudrow aspire moins à une prestigieuse carrière cinématographique que ses partenaires. Ni **Sexe et autres Complications**, ni **Romy & Michele High School Reunion**, ni **Mother** ne témoignent de son ambition de croquer dans la juteuse pomme hollywoodienne. Lisa Kudrow y met son talent au service de rôles secondaires. Au grand écran, cette transfuge des productions Roger Corman (elle débute dans **The Unborn**, **Dance with Death** et **In the Heat of Passion**) préfère les planches, la scène, l'animation d'une troupe d'improvisation et l'enseignement de l'art dramatique. Une belle humilité qui tranche radicalement avec l'appétit glouton de Courteney et Jennifer.

■ **Cyrille GIRAUD** ■

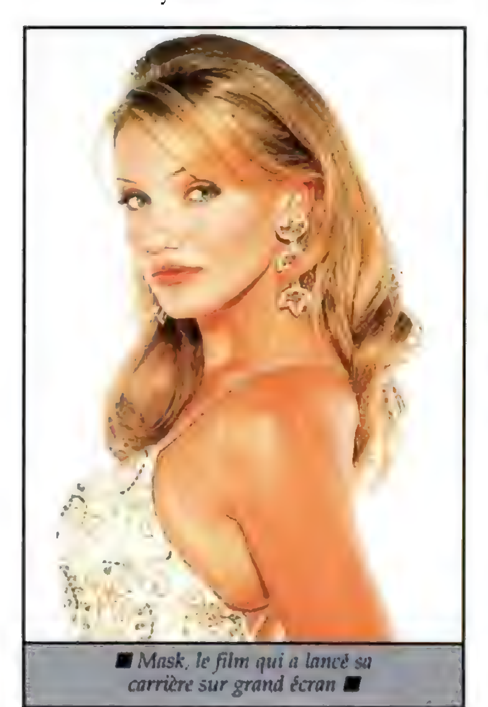
CAMERON DIAZ

La preuve vivante qu'une bombe peut aussi être une comédienne douée d'un réel tempérament comique. Belle et drôle, portée sur l'humour de potache et l'auto-parodie, Cameron Diaz combine merveilleusement gag et glamour...

Incendiaire Betty Boop de **Mask**, Cameron Diaz n'aurait pu être que la femme d'un seul rôle. Le clone de la Bo Derek d'**Elle** en somme. Un petit tour et puis s'en va se déshabiller dans des productions de seconde zone. Ex-mannequin chez *Elite*, venue un peu par hasard au cinéma, Cameron Diaz survit, contre toute-attente, à **Mask**. Plutôt que de persévérer dans le créneau vamp, elle choisit de redescendre sur terre, chez les simples mortels, pour des rôles généralement très prosaïques. Jeune épouse anciennement alcoolique et junkie de Harvey Keitel dans **Petits Meurtres entre nous**, passionaria anti-réac dans **L'Ultime Souper**, otage amoureuse de son ravisseur, façon Patty Hearst, dans **Une Vie moins Ordinaire**, mariée volage dans **Feeling Minnesota**, mangeuse d'hommes manipulatrice et glaciale dans **She's the One**... Rien qui n'indique que cette sang-mêlé (elle se réclame d'origines cubaine et espagnole par son père, allemande, anglaise et américano-indienne par sa mère) veuille chausser les escarpins d'un sex-symbol, d'une Kim Basinger post-**Boire et Déboires**. Comme pour se déculpabiliser de son insolente beauté, Cameron Diaz taquine plus les zygomatiques qu'elle ne cherche à pousser l'érectomètre dans le rouge incandescent. Une manière de rappeler le souvenir de Mabel Normand, superbe femme et rigolote patentée des burlesques muets de Charlie Chaplin & cie.

Pour susciter les rires, Cameron Diaz se plie effectivement en quatre. Elle joue la bécasse atteinte de conjonctivite, horriblement sous-douée au karaoké (**Le Mariage de mon Meilleur Ami**), se sculpte une houppette à la Tintin avec du sperme égaré (**Mary à tout Prix**), s'adonne à l'hystérie d'une fiancée maladivement jalouse, version féminine de Dr. Jekyll & Mr. Hyde (**Very Bad Things**)... Le mauvais goût, le trash, la comédienne semble aimer ça. D'autant que sa beauté a priori toute lisse apporte du piment à des plats déjà corsés. A 25 ans, Cameron Diaz tire à boulets rouges sur le glamour, avoue une coupable attirance pour l'auto-parodie et l amitié du farceur George Clooney... Bien qu'elle ne soit pas à l'abri d'un dérapage (on se souvient de ses propos racistes après un séjour dans la capitale française), Cameron Diaz ne rate jamais une occasion de se rendre sympathique. A Holly Hunter qu'elle rencontre pour la première fois, elle récite un passage d'**Arizona Junior** des frères Coen, l'un de ses films préférés. Oliver Stone va-t-il métamorphoser, sur le plateau de son prochain **The League**, cette impétueuse nature drolatique en une créature plus sérieuse ? Le temps d'un film sans doute. Pas plus longtemps car, pour l'heure, Cameron Diaz aurait nettement tendance, par sa seule présence à l'écran, à faire fondre la glace des blondes frigides formatées par Alfred Hitchcock.

Cameron Diaz en obsédée du mariage dans ***Very Bad Things***



Mask, le film qui a lancé sa carrière sur grand écran

Cyrille GIRAUD

NATASHA HENSTRIDGE

Natasha Henstridge est ce qu'on appelle une dévoreuse d'hommes. Littéralement. En interprétant dans LA MUTANTE et sa suite une extraterrestre nymphomane, l'actrice est devenu le réceptacle à la fois de tous les fantasmes sexuels... et de tous les cauchemars castrateurs !

Au contraire de la plupart des comédiennes évoquées dans ces pages, Natasha Henstridge n'a encore montré aucun talent autre que celui d'être un mannequin avec de longues jambes, une poitrine ferme et un visage un peu plus expressif que la moyenne de ses consœurs. «Tout dans le physique» donc, comme on dirait «tout dans les muscles» de l'interprète principal de **Kickboxer 12**. Choisie en 94 pour jouer le rôle-titre de **La Mutante** — par le biais d'un casting auquel on aurait aimé assister !, Natasha Henstridge fait ses premiers pas devant la caméra dans le plus simple appareil. Extraterrestre à apparence humaine répondant au doux nom de Sil, elle doit s'accoupler régulièrement avec des hommes, poussée par les hasards d'un scénario pondu par un gentil pervers. Totalement ignorante de la profondeur de la nature humaine, cette saute-au-paf venue d'ailleurs se trimballe en permanence avec sa libido sur le visage, ce qui réduit considérablement le champ des possibles dans le jeu de l'actrice. Et c'est justement dans ce monolithisme que Natasha Henstridge est parfaite, pure femme-objet transformée en mante religieuse. Gloups !



■ Natasha Henstridge : après l'avoir déshabillée, le cinéma va-t-il la rhabiller ? ■

Quatre ans plus tard, le réalisateur anglais Peter Medak ne fait rien qu'à nous embêter avec **La Mutante 2**. Il enferme Natasha Henstridge entre quatre murs de plexiglas et lui demande de jouer quelque chose entre le Hannibal Lecter de l'espace et la Ripley en manque de sexe. Il s'ensuit des séquences embarrassantes où Natasha en survêtement grimace des gros paquets d'émotions, pendant qu'à l'extérieur un nouveau mutant, masculin cette fois, s'envoie la planète entière. Pas cool...

Après **La Mutante** (un chef-d'œuvre) et avant **La Mutante 2** (un chef-d'œuvre aussi mais moins bien), Natasha Henstridge veut rester au contact des plateaux de cinéma. «*J'ai tourné dans ce film à petit budget parce que je ne savais pas si après* **La Mutante** *je réussirais à tourner de nouveau. Ça me paraissait une bonne opportunité. Vous savez, des fois on prend des décisions pour de mauvaises raisons*» avoue l'actrice, qui parle ici d'**Adrénaline**, une grande œuvre d'Albert Pyun (**Campus, Cyborg, La Splendeur des Amberson, Hong Kong'97**) où elle assistait Christophe Lambert dans la traque d'un serial-killer porteur d'un virus dévastateur. Un autre rôle d'enfer l'attend peu après aux côtés de Jean-Claude Van Damme dans **Risque Maximum** de Ringo Lam. Natasha Henstridge joue la fiancée du jumeau décédé du héros (si !), et se souvient qu'elle a dû beaucoup s'investir dans la psychologie de son personnage : «*Oh, j'ai passé des bons moments sur ce film. On tournait à Nice, et ce n'est pas tous les jours que vous pouvez travailler dans le Sud de la France*».
Quant à ses projets, si les producteurs se lancent dans **La Mutante 3**, il y a de fortes chances pour que Natasha soit de la partie. Dans quelle tenue ?

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

FAMKE JANSSEN

Quand on se paie le luxe de violer James Bond en personne, c'est qu'on possède une forte personnalité. Magnétique, Famke Janssen a dû surmonter bien des handicaps pour s'imposer à Hollywood...

On le sait, les comédiens européens ont le plus grand mal à percer à Hollywood : une question d'accent supposé gêner le public local. On le sait, les femmes galèrent à trouver des rôles qui sortent de la potiche de service : une question de misogynie supposée du cinéma de genre. On le sait, les anciens modèles ont toutes les chances de finir dans les tréfonds du cinoche d'exploitation : mignonnes mais pas de quoi décrocher un Oscar. On le sait, à deux exceptions près (Ursula et Kim), les James Bond Girls ne font jamais carrière. On le sait, à Hollywood, il faut un nom de scène qui claque, que le public retienne : une question d'analphabétisme supposé du public local. Considérant cela, calculez les chances de réussite d'une femme, ex-modèle, ex-James Bond Girl, européenne, et dont le nom ne comporte que quatre malheureuses voyelles ! Nulles direz-vous ? Peut-être bien, et c'est une des raisons qui rend le parcours de Famke Janssen réellement inattendu, bien que loin d'être hasardeux.

Née en Hollande en 1965, Famke étudie l'économie lorsqu'elle se voit proposer une lucrative carrière de mannequin. Voguant de pays en pays, elle finit, au milieu des années 80, par s'installer aux États-Unis où, tout en enchaînant les défilés, elle suit les cours de Lettres de l'Université de Columbia. Les années passent, son compte en banque est au beau fixe et le mannequinat commence à lui sortir par les trous de nez. Ses aspirations à jouer la comédie la démangent. Elle s'inscrit donc aux cours d'Harold Guskin, puis part à Los Angeles se faire «coacher» par Roy London. Après quelques passages peu remarqués dans ***Star Trek Next Generation*** et ***Melrose Place***, elle se retrouve sans vraiment savoir comment sur **Father and Sons** de Paul Mones face à Jeff Goldblum : «*Cinq personnes ont dû voir ce film*» admet-elle. La suite n'est pas plus miraculeuse, si l'on énumère l'épisode 4 de ***Relentless, Ashes to Ashes***, ou le **Mannequin le Jour** de Christian Duguay.



■ Elégante, raffinée, explosive : Famke Janssen dans ***GoldenEye*** *■*

Patiente, Famke ne court pas le cachet. Elle fait ses premières armes, avec sérieux, jusqu'à décrocher le second rôle de l'excellent **Maître des Illusions** de Clive Barker. Mais c'est bien avec **GoldenEye**, dans les frasques en cuir de la garce Xenia Onatop, qu'elle se fait connaître. Tous les masos de la planète qui la voient quasiment violer le pauvre James Bond dans un bain turc l'appellent déjà «Maîtresse». Prudente quant à son image, elle enchaîne aussitôt avec un contre-emploi, la crépusculaire Rachel Montana du **City of Industry** de John Irvin. Tourner avec Altman étant, à L.A., un gage de sérieux, elle s'aventure aussi dans ce qui s'avérera être le déplorable **Gingerbread Man**. Faux pas ? Tant pis, elle endosse à nouveau le rôle de la dominatrice sexy dans le très fun **Un Cri dans l'Océan**, consolidant son groupe de fans. Or, parmi ces mâles qui rêvent de coups de talon-aiguille dans la tronche, on trouve Woody Allen et John Dahl qui se l'arrachent consécutivement pour **Celebrity** et **Les Joueurs**. Et le tour est joué. Car il convient de ne pas se leurrer. Famke est certes d'une beauté à raidir les morts, elle est même bonne actrice, mais la dame n'a pas oublié ses cours de sciences politiques et sociales. Elle sait que le pouvoir ne se gagne pas, il se prend. Et c'est avec un soin méticuleux qu'elle a construit sa carrière, testant les limites du système (concernant les femmes, en particulier européennes) pour mieux en jouer. Gasp ! Et en plus elle est brillante. C'est ainsi qu'avec un petit rôle dans **Les Joueurs**, elle s'est vue catapultée comme principale accroche-marketing. Quatre films en 1998, et on la reverra bientôt dans le **Faculty** de Roberto Rodriguez, le **Monument Ave** de Ted Demme et le film de son mari Tod Williams **The Adventures of Sebastian Cole**. Tout va bien pour elle, merci...

■ **Rafik DJOUMI** ■

SALMA HAYEK

Révélée par Roberto Rodriguez dans DESPERADO, Salma Hayek a mis du temps pour étendre son registre, jusque là limité à celui de chaude latino. Mais l'année qui vient devrait voir l'éclosion d'une actrice gagnée par la maturité...



■ *Salma Hayek, incendiaire Santonico Pandemonium d'Une Nuit en Enfer* ■

A deux reprises, dans **Desperado** et **Fools Rush in**, Salma Hayek aura joué son propre rôle, celui d'une innocente villageoise mexicaine, aussi désirable que tenue par ses leçons de catéchisme. Née le 2 septembre 1968, dans le village de Coatzacoalcos, dans la région de Vera Cruz au Mexique, elle a grandi dans un cadre qu'elle se rappelle aujourd'hui avec mélancolie. A deux pas de la plage, aux abords des marais, elle jouait dans les rues avec les enfants du voisinage. La télé ? Le cinéma ? Connaît pas. Mais le village de rêve tourne vite au cauchemar quand la petite fille devient une adolescente aux formes disons... généreuses : «*Tout le monde parlait de tout le monde. Des ragots à la pelle. Je n'avais jamais connu que ces gens-là, je désirais maintenant voir de nouveaux visages. Je voulais partir pour la grande ville*». Débarquée à Mexico pour y suivre des études universitaires, elle met un quart de seconde à se faire remarquer par des producteurs de télénovelas dont le campus sert clairement de terrain de chasse. La gamine, qui n'a jamais regardé la télé, se retrouve sur tous les écrans du pays, et lorsqu'elle interprète le rôle-titre du feuilleton ***Teresa***, c'est carrément le monde entier, jusqu'aux Grecs et aux Chinois, qui découvrent sa plastique cinégénique. Les conditions de tournage sont éprouvantes : «*On faisait 40 scènes par jour, avec des dialogues qui nous arrivaient directement dans l'oreillette, et qu'il fallait éviter de confondre avec les insultes du réalisateur*».

Persuadée que cette diffusion mondiale l'avantagerait aux yeux des studios hollywoodiens, elle monte à Los Angeles et y découvre les joies du chômage, de la faim et de la dépression : une courte apparition dans **Mi Vida Loca**, un show télé sur Sinbad vite avorté. La rédemption lui viendra sous la forme d'un ambitieux chien fou du nom de Roberto Rodriguez, qui l'engage sur son téléfilm **Roadracers**, et ne la lâchera plus, lui faisant enchaîner le sketch de **Four Rooms** et la torpillant vedette féminine de **Desperado**, aux côtés d'Antonio Banderas. Reconnaissante, Salma l'est assurément : «*Je suis la marraine de ses enfants. Je suis la meilleure amie de sa femme. Roberto, je suis son esclave*». Histoire de rappeler au réalisateur qu'il serait peut-être temps qu'il lâche la console *Nintendo* qui squatte ses plateaux pour s'occuper de sa vedette. La pauvrette, qui a les serpents en horreur, n'a pourtant pas hésité à danser quasi-nue avec un boa blanc autour du cou, et donner ainsi à **Une Nuit en Enfer** son numéro le plus mémorable. En voyant onduler la belle Santanico Pandemonium sur fond de flammes, ornée d'une coiffe aztèque, on est bien forcé de reconnaître l'impensable : les mythiques créatures plantureuses du peintre d'Heroic-Fantasy Frazetta ont trouvé en Salma Hayek leur plus parfaite incarnation. Mais bien sûr, ça ne fait pas forcément une carrière. En lui faisant interpréter une infirmière enlaidie dans **The Faculty**, Rodriguez lui permettra peut-être de se faire remarquer autrement que par ses formes redoutables. Puis il y aura **54**, où elle sera la chanteuse disco Anita, ainsi que **Les Mystères de l'Ouest**, qui la verra en Rita Escobar. Mais on la guette surtout dans le très controversé **Dogma**, cette fable de SF biblique où deux anges maudits démontrent l'imperfection de l'œuvre de Dieu afin de le faire disparaître. La fervente catho risque bien de se faire excommunier. Ce qui ne la trouble pas tant, puisqu'elle se lance aussi dans la production et cherche à monter un restaurant latino de prestige à L.A. Si elle y fait chaque soir la danse du ventre, en tout cas, on lui garantit un succès dément ! Salma Ya Salama...

■ **Rafik DJOUMI** ■

Elles ont entre 18 et 29 ans. Pas encore stars, elles devraient le devenir dans les prochaines années...

LE CLUB DES CINQ



■ *Angelina Jolie : après le ratage de* **Playing God**, *elle a su rebondir à Hollywood* ■

ANGELINA JOLIE. Etre la fille de Jon Voight n'a guère pistonné Angelina Jolie à l'occasion de ses débuts. Au cinéma, elle entre par la petite porte. Celle de la série B **Cyborg 2** où elle interprète une androïde karatéka dans le plus total anonymat. Dans l'ombre, Angelina Jolie ne stationne pas longtemps. Dès ce rôle de punkette rebelle et solitaire dans **Foxfire**, son talent s'affirme. Il explose carrément dans le téléfilm **Gia**, descente aux enfers d'un top-model lesbienne que les excès conduisent à une disparition prématurée. Une interprétation bouleversante. Fourvoyée auprès de David Duchovny dans **Playing God** (elle y est la pépé du gangster), cyber-pirate de **Hackers**, lauréate d'un Golden Globe pour un autre téléfilm (**George Wallace** de John Frankenheimer), Angelina Jolie apparaitra prochainement dans quatre titres majeurs. **Pushing Tin** de Mike Newell (où elle incarne la femme dépravée de Billy Bob Thornton), **The Bone Collector** (rôle de flic auprès de Denzel Washington), **Girl, Interrupted** (avec également Winona Ryder) et **Playing by Heart** (dans lequel elle côtoie Sean Connery, Dennis Quaid et Gena Rowlands). 1999 sera l'année Angelina Jolie.



■ *Reese Witherspoon : une ado accro d'un vilain garçon dans* **Fear** ■

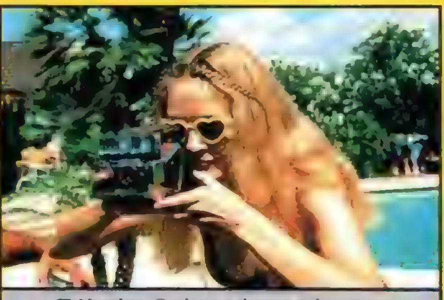
REESE WITHERSPOON. Révélée à 14 ans dans **Un Eté en Louisiane** où elle faisait preuve d'une étonnante maturité, Reese Witherspoon modernise le mythe du Petit Chaperon Rouge par son interprétation grunge dans **Freeway**. Un film qui en dit long sur les goûts de cette actrice de tempérament. Adolescente délurée dans **Pleasantville** et **L'Heure Magique**, elle porte également à son actif **S.F.W.**, **Fear**, **Kalahari**, le téléfilm **La Petite Sauvage** de Diane Keaton... Sur les écrans américains, Reese Witherspoon souffre actuellement des méchancetés de Sarah Michelle Gellar dans le thriller **Cruel Intentions**. Un contre-emploi total.



■ *Christina Ricci (***Sexe et Autres Complications***) : bain de soleil pour l'ex-Wednesday* ■

CHRISTINA RICCI. Elle est désormais grande, cette petite vétérante qui, à 19 ans, collectionne 23 films, téléfilms et séries.. *«Je me suis toujours sentie adulte»* dit-elle. Même lorsqu'elle incarnait la sinistre fillette à couettes de La Famille Addams. Même lorsqu'elle flirtait avec Casper... Un cas cette Christina. A peine aborde-t-elle la majorité qu'elle se précipite sur des personnages décalés, en guerre contre la vie, contre eux-mêmes. Généralement des rôles de bag girl. Dans **Buffalo 66**, **The Ice Storm**, **Sexe et Autres Complications**... Artiste peintre à la dérive dans **Las Vegas Parano**, adepte de l'amour vache dans le **Pecker** de John Waters, elle vient de créer sa propre société de production, *Blaspheme Films*, pour laquelle elle écrit et réalise le premier film : **Asylum**, démonstration de l'aliénation que constitue l'enfance. En attendant, elle aura achevé le tournage du **Sleepy Hollow** de Tim Burton auprès de Johnny Depp.

HEATHER GRAHAM. Une comédienne réellement polyvalente. En quelques mois à peine, elle passe du grand spectacle familial (**Perdus dans l'Espace** où elle incarne la fille ainée du couple Mimi Rogers/William Hurt) au domaine plus délicat de la peinture d'un univers de stupre et de luxure (**Boogie Nights** dans lequel elle interprète une attachante hardeuse montée sur patins à roulettes). Hier Marie dans la série ***Les Robinson Suisse***, puis protagoniste des films **Drugstore Cowboy**, **Six Degrés de Séparation**, **Mrs. Parker et le Cercle Vicieux** et **Scream 2**, demain dans **Alien Love Triangle**, **Bofinger's Big Thing** (auprès de Steve Martin et Eddie Murphy), et **Austin Powers 2**, Heather Graham retient constamment l'attention. Y compris lorsqu'elle apparaît, au terme d'une heure quinze de projection, en comédienne novice égarée à Los Angeles dans l'injustement ignoré **Swingers**.



■ *Heather Graham : femme à lunettes, femme à roulettes dans* **Boogie Night** ■



■ *Catherine Zeta Jones :* **Le Masque de Zorro** *lui a ouvert toutes les portes* ■

CATHERINE ZETA JONES. Avant de ferrailler contre Antonio Banderas dans **Le Masque de Zorro**, Catherine Zeta Jones n'avait guère attiré l'attention sur elle. A part Steven Spielberg qui la remarque dans le téléfilm **Titanic**. Et la voilà croisant le fer avec le justicier masqué dans un rôle de signorita auquel ne la prédestinait pas son sang gallois. Formée dans des comédies musicales dès l'adolescence («Bugsy Malone», «Annie»), victime de quelques bides (celui, notamment de **The Phantom** où elle jouait une mercenaire qui rallie dans les derniers instants la cause du héros), Catherine Zeta Jones voit aujourd'hui sa carrière boostée par le succès de **Zorro**. A elle le thriller romantique **Entrapment** avec Sean Connery et les maléfices du remake de **La Maison du Diable** par Jan de Bont, où frisonne également Liam Neeson.

■ C.G. ■

TRASH DE NEIGE !

DEPUIS SEIZE ANS, LA PETITE STATION DE SKI DE L'UTAH, PARK CITY, ACCUEILLE AU MOIS DE JANVIER LE FESTIVAL DE SUNDANCE. UN FESTIVAL CRÉÉ PAR ROBERT REDFORD ET ENTIÈREMENT CONSACRÉ AU CINÉMA INDÉPENDANT.

A l'époque, il existait peu de films américains réalisés en dehors du circuit, tant l'hégémonie des «majors» était énorme. Les réalisateurs qui arrivaient malgré tout à produire une œuvre échappant à la main-mise des grosses boîtes avaient beaucoup de mal à la distribuer, voire même à la montrer. Ce qui donna l'idée à Redford de donner une tribune à ces jeunes cinéastes en mal d'attention. Depuis les années glorieuses où les films étaient projetés dans une seule salle avec des spectateurs affalés à même le sol, les temps ont bien changé. Sundance est devenu un rendez-vous incontournable du cinéma américain, une manifestation où ont se sont révélés des cinéastes comme Steven Soderbergh, Quentin Tarantino et Todd Solondz. Le cinéma indépendant est sorti de son ghetto pour devenir une véritable force économique (voire les succès de sociétés de production comme *Miramax* ou *October Films*) et artistique (**Le Patient Anglais**, première production indépendante récompensée d'un Oscar du meilleur film). Du coup, Sundance est aussi devenu une sorte de «marché des petits films». Les exécutifs des studios arpentent la rue principale de Park City, téléphone cellulaire collé à l'oreille, à la recherche du nouveau **Reservoir Dogs**, d'un autre **Sexe, Mensonges et Vidéo** ou d'un futur triomphe à la **Full Monty**. Parce que, même si le festival s'est pas mal institutionnalisé, il reste l'un des derniers endroits où l'on peut encore voir des films américains libérés de toutes contraintes. Pour cette édition, la tendance était au trash, au malin, au film de genre et au «branchos». Petit tour d'horizon.







Le maquereau Bishop Don Magic Juan pose avec ses «employées» dans le docu ***American Pimp*** *!*

Il fut beaucoup question de sexe à Sundance cette année. Etrange coïncidence, deux documentaires avaient choisi de décrire la vie d'une actrice porno. Dans **The Girl Next Door**, la réalisatrice Christine Fugate a suivi pendant deux ans l'ascension fulgurante de Stacey Valentine dans le milieu du hard. Stacey, gentille femme au foyer du Midwest, décide un jour de tout plaquer et de tenter sa chance sous le soleil californien. Très vite, elle infiltre le milieu où elle se fait apprécier pour son professionnalisme. Pendant 90 minutes, ce docu nous permet de faire connaissance avec elle. Problème : Stacey n'est ni très futée, ni franchement sympathique. Le film vaut donc surtout pour sa visite dans les coulisses de la pornographie. Un monde bien glauque où chaque actrice est jugée selon des critères purement esthétiques : gonflement des seins, liposuccion ou ajout de collagène dans les lèvres. Fugate a bien compris le principe et nous montre en détail les opérations que subit son «héroïne». Trois scènes bien écœurantes qui ramènent la pauvre Stacey Valentine à l'état de victime, de «fausse-chair à baiser».

C'est justement cet état que refuse Annabel Chong. **Sex : The Annabel Chong Story** raconte pourquoi cette jeune actrice a décidé un jour de rentrer dans le Guinness Book en organisant le plus grand «gang bang» de l'histoire : 251 mecs en dix heures ! Résultat : une reconnaissance immédiate, des invitations dans tous les talk-shows imaginables, des couvertures de tabloids à foison et des ventes records de la cassette montrant ses exploits. Le documentaire s'attache à savoir pourquoi Annabel Chong a accepté de faire cela et dans quel état psychologique l'a laissé cet exploit. Pas dans le meilleur, si on en croit le film. C'est qu'Annabel n'est pas la première bimbo venue. Si elle a fait cela, c'est par féminisme exacerbé. Pour libérer son corps et affirmer sa féminité. Enfin, c'est ce qu'elle dit. Plus elle le répète dans le film, plus elle semble douter de ses motivations profondes, et plus elle est touchante. La vie d'Annabel a changé du tout au tout après ce jour-là. Et son histoire, que raconte avec pudeur et intelligence le réalisateur Gough Lewis, est devenue passionnante.

Du sexe toujours, mais pas filmé cette fois. Ne pouvant mettre sur pied leur projet consacré à Jack L'Eventreur, les frères Hughes (**Menace 2 Society**, **Génération Sacrifiée**) ont décidé d'utiliser leur temps à la réalisation d'un documentaire consacré aux... macs. **American Pimp** est un hymne ardent aux proxénètes blacks. Les Hughes rencontrent des personnages incroyables qui ont l'air tout droit sortis d'un film de Blaxploitation des années 70. Sapés à mort, bague 18 carats à chaque doigt, baratineurs infatigables dans leurs voitures de luxe, ces maquereaux richissimes ont un côté, il faut bien l'avouer, fascinant. Surtout vu la façon dont les Hughes choisissent de les montrer. Le film est tourné et monté comme les deux précédentes œuvres des frangins filmeux : avec du rythme, de l'élégance et une sacrée pêche. Du coup, on en oublie parfois que ces personnages extravagants ne sont pas des fragments de leur imaginaire mais bel et bien des gens peu recommandables qui emploient la violence pour obliger les filles qu'ils «emploient» à redoubler d'efforts. En filmant Gorgeous Dre (le mac rapeur), Rose-

■ *Julie Benz, Rebecca Gayheart & Rose McGowan : le trio de chipies de* ***Jawbreaker*** ■

bud (le mac businnesman), ou Filmore Slim (une légende vivante du proxénétisme), ils les rendent presque sympathiques. Le film est très agréable à regarder. Donc dangereux.

Il fut aussi beaucoup question d'adolescents à Sundance. En fugue (dans le soporifique **The Hi-Line**), face à de gros problèmes existentiels (**Getting to Know you**, franchement pénible), délinquant juvénile affublé d'un père poivrot (**Joe the King** remake honteux des **400 Coups** de Truffaut) ou bien gay à la recherche d'une aventure d'un soir (dans le gentil **Trick**), l'ado demeure le sujet de préoccupation numéro 1 des cinéastes indépendants. Sans doute tout simplement parce qu'ils commencent eux-mêmes à peine à digérer leur propre puberté. Heureusement, certains cinéastes ne prennent pas cela très au sérieux. Notamment deux d'entre eux.

Avec **Jawbreaker**, Darren Stein a réalisé une comédie étrange, sorte de ***Twin Peaks*** pour *MTV*. Le «jawbreaker» est un gros bonbon rond en forme de bille. Pour fêter l'anniversaire de leur copine, trois jeune filles décident de la kidnapper et de lui faire sécher les cours. Pour qu'elle ne hurle pas en se faisant attacher sur son lit, elles lui enfoncent un «jawbreaker» dans la bouche. Trop profond. La gamine meurt étouffée. Au lieu de signaler l'accident, les chipies maquillent la scène pour faire croire à un meurtre. Ambiance bien glauque, mais mise en scène très propre et montage subliminal. Le film vaut surtout par la présence de l'incroyable Rose McGowan, absolument parfaite en petite salope prête à tout pour réussir.

Il y a deux ans, Doug Liman réalisait un joli film sur les célibataires à Los Angeles et leur parcours du combattant pour trouver l'âme sœur. **Swingers**, c'était son titre, avait remporté un certain succès et lui avait permis de signer un contrat très avantageux avec *Columbia*. **Go** est le premier film qu'il réalise pour eux. Imaginez **Pulp Fiction** pour teenagers ou **Get Shorty** sous acide, et vous aurez une idée du résultat. **Go** est une comédie déjantée centrée sur le réveillon de Noël de trois adolescents embarqués dans des galères pas possibles. Il y est question de drogue, de mafia, de dettes, de poursuite en voiture, de virée à Las Vegas qui tourne mal, de deal d'ecstasy... Le mélange est détonnant et promet beaucoup au départ. A l'arrivée, les espoirs sont quelque peu déçus tant il semble importer au réalisateur de rester dans le bon sens moral. Mais la première demi-heure ultra-speed du film vaut largement le détour.

■ *Kirk s'envoie Uhura dans le court métrage* ***Star Trak****. Sexy, non ?* ■

Avant de se lancer dans le cinéma, Mark Illsey était représentant en perruques. Aujourd'hui, après le triomphe de son premier film **Happy, Texas** à Sundance, il est tout simplement l'un des réalisateurs les plus convoités du milieu. Il a suffi d'une projection. Le film est passé le deuxième jour du festival à 22 h 30. Le lendemain matin, tous les acheteurs présents à Sundance alignaient un tapis de dollars au pied d'Illsey. **Happy, Texas** est une bonne grosse farce où deux prisonniers se font la belle en plein Texas et volent la caravane d'un couple de gays dont le métier est de préparer les gamines des villages à passer des concours de beauté. Avec leur van, ils arrivent à Happy, où justement se déroule la prochaine compétition. Evidemment, il y aura confusion d'identité, à tous les niveaux.



■ *Heather Donahue cède à la panique dans le terrifiant* ***The Blair Witch Project*** ■

Deux acteurs s'en donnent à cœur joie dans le film : le monumental William H. Macy (**Fargo**) en shérif bourru fou amoureux d'un des deux fugitifs, et surtout Steve Zahn qui se permet l'exploit d'être encore plus drôle que dans **Hors d'Atteinte**. Il a d'ailleurs récolté une mention du jury pour sa performance. *Miramax* a empoché le film pour 2,5 millions de dollars (officiellement) et beaucoup plus (selon la rumeur). Mark Illsey peut donc arrêter le commerce de perruques.

Au niveau des récompenses, le film de Toni Bui, **Three Seasons**, a tout raflé. Grand Prix, Prix du Public et Meilleure Photo. Un triomphe largement mérité pour le premier film américain tourné entièrement au Vietnam et en vietnamien. **Three Seasons** visite Hô Chi Minh-Ville à travers trois destins. Celui d'un ancien soldat américain (Harvey Keitel, également producteur du film) venu rechercher sa fille. Celui d'une paysanne débarquée à la ville qui se prend d'amitié pour un poète mourant. Et celui d'un chauffeur de pousse-pousse amoureux éperdu d'une prostituée. Trois belles histoires qui se croisent sans cesse. Une impeccable réussite et une image à tomber.

Quand le cinéma indépendant aborde le genre, soit il passe par la bande en contournant les règles, soit il lui rentre carrément dans le lard. **The Item** de Dan Clak fait partie de la première catégorie. C'est un film de science-fiction, d'horreur. Un polar aussi. Un peu de tout en fait, donc rien du tout. **The Item** prend le genre de haut, ne suit aucune règle mais ne propose en échange qu'une succession de séquences aussi violentes que gratuites. En gros, le film raconte la dernière nuit d'une bande d'escrocs «tarantinesques» chargée de surveiller une boîte contenant un petit monstre. Du coup, il paraît bien difficile de trouver une explication à l'attaque des drag-queens (quatre travestis qui se font massacrer), aux incessantes fusillades et à la présence de cette chaussette parlante qui leur sert de monstre. Avec un peu de chance, c'est la première et dernière fois que vous entendrez parler de ce film.

Par contre, ce serait pas mal de faire un peu de bruit autour d'un court métrage rigolo intitulé **Star Trak**. Un film d'animation, à peine animé d'ailleurs, où des figurines des personnages de ***Star Trek*** rejouent un épisode... version hard. Le capitaine Kirk sodomise Spock, le Lieutenant Uhura se fait méchamment fouetter, tout ça pendant que Scotty se masturbe dans la salle des machines. C'est bête mais vraiment drôle.

S'il ne devait rester qu'un film de Sundance 99, ce serait sans conteste **The Blair Witch Project**. Voilà le parfait exemple de ce que les contraintes du cinéma indépendant peuvent produire de mieux. Réalisé avec trois fois rien par deux jeunes cinéastes à peine sortis de la fac, Eduardo Sanchez et Daniel Myrick, **The Blair Witch Project** adopte la forme d'un documentaire. Un faux documentaire, autant le préciser tout de suite. Il raconte l'histoire de trois jeunes étudiants partis tourner, avec une caméra 16 mm noir et blanc et un camescope, un reportage sur une légende urbaine, une sorcière qui hanterait une forêt du Maryland. Ils ne reviendront jamais de cette expédition, mais leurs films sont retrouvés un an plus tard.

Blair Witch Project est construit comme un bout-à-bout chronologique de ces «rushes». Et l'on voit comment la partie de plaisir du début de tournage se transforme petit à petit en cauchemar pour se terminer en horreur totale. Un modèle de «moins on en voit, plus ça fait peur». Le film n'est pas complètement parfait, le début est un peu long et les acteurs un poil énervants, mais la tension créée par les événements successifs est sans cesse croissante. On n'avait pas vu au cinéma un tel degré de terreur rampante depuis **La Dernière Maison sur la Gauche**. Tiens, un autre vrai film indépendant.

■ Alex BENJAMIN ■

OUVREZ-LA !

la curiosité est un vilain défaut !

Je suis allé par curiosité voir **Couvre-feu** parce qu'en lisant *Impact*, je me suis dit c'est pas possible, l'ami Rafik Djoumi il a complètement pété les plombs. Un film avec Washington, Benning, Willis, ça peut tout de même pas être aussi mauvais... C'est pire que ça. Tout est dit dans votre article. J'en suis ressorti affligé, c'est rien de le dire. Remarquez, dans son genre, **Ronin** n'est pas piqué des hannetons non plus. Ah, elle est belle l'image de la France ! Toutes ces rues pisseuses, ces troquets minables, ces hôtels délabrés. Mais au moins, il y a deux poursuites automobiles époustouflantes, deux séquences d'action formidables qui sauvent le film de l'ennui total. Ce dont ne peut se targuer ce triste **Couvre-feu**, soporifique et débile. Allez, pendant que j'y suis, permettez-moi de vous souhaiter mes meilleurs vœux pour 1999, et c'est promis, la prochaine fois je suivrai les conseils de Rafik.

Carlos Do Moinho

C'est une bonne chose, et en plus ça va lui faire plaisir.

requête : impossible !

Cher Mr Jack Tewksbury, je suis un de vos fidèles lecteurs. Dans le numéro 75 d'*Impact*, rubrique Expresso, vous avez écrit un article sur deux pâles copies de **Titanic**, **Intrepid** et **Final Voyage**. Je l'ai lu avec la plus grande attention et je l'ai trouvé génial. Ça m'a donné envie de voir ces deux films. Savez-vous où je peux me les procurer ? Dans l'attente d'une réponse, je vous remercie et espère, Mr Jack Tewksbury, que vous continuerez à écrire dans *Impact*.

Jorge Novo

Jack !... Eh, Jack !... Les gars, personne a vu Jack ?... Rhaaa, le lâche ! Bon.



■ ***Il Faut Sauver le Soldat Ryan :*** *favori de la prochaine cérémonie des Oscars* ■

Alors écoute Jorge, ***Intrepid*** *et* ***Final Voyage*** *sont à coup sûr des terribles navets qu'on verra peut-être un jour en vidéo si un éditeur français est assez bête pour les acheter. Surveille le «Rayon Inédits», donc...*

et sylvester alors ?

Fidèle lectrice de votre magazine depuis pas mal d'années, je me permets de vous écrire pour vous poser la question suivante : que devient Sylvester Stallone ? En effet, depuis sa dernière prestation, dans **Copland**, qui remonte maintenant à un an, plus aucune nouvelle, même dans votre rubrique Expressimo que j'épluche toujours avec beaucoup d'attention. Il est «Ma Star» et j'attends toujours ses films avec impatience. Savez-vous si j'ai quelque chance de le revoir un jour sur un écran de cinéma ? En espérant une réponse positive, je vous adresse mes salutations et mes compliments pour votre magazine. Dommage qu'il ne paraisse que tous les deux mois.

Claude Mehl

Le retour de Sly sur grand écran se fera sans doute dans un ***Rambo 4****, actuellement en cours d'écriture (voir Expressimo justement). C'est pas trop tôt !*

retour en fanfare... militaire

Après deux films pas très folichons, Spielberg nous revient en très grande forme. D'**Il Faut Sauver le Soldat Ryan**, on sort révulsé, abasourdi. Au lieu de l'expliquer, le réalisateur montre la guerre comme on ne l'avait jamais vue : terrifiante, chaotique, avant tout réaliste. Une guerre mise en scène sans esbroufe inutile, où la caméra (stupéfiante de mobilité et de précision) nous met à la place d'un témoin invisible du massacre. Massacre d'une violence quasi-insoutenable, omniprésente, mais néanmoins indispensable à la crédibilité du film, avec lequel Spielberg atteint là son apogée dans la maturité. Ici donc, point d'excitation, à part celle d'avoir enfin retrouvé un des plus grands cinéastes d'aujourd'hui, ce qui fait un bien fou.

Laurent Pédeupé

PS : Petite précision par rapport aux rumeurs qui circulent (à propos du film) : le sniper du clocher n'est pas Kevin Costner (son nez est différent !).

PPS : à propos d'abonnement à *Impact* (cf. courrier n°75), supposons que je m'abonne justement, aurais-je droit à des cadeaux, comme à *Mad Movies* ?

Comme dirait J.P.P. : envoie le chèque, on discutera ensuite ! Quant au sniper du clocher, certains disent que c'est bien Kevin Costner, mais avec un faux nez. Allez savoir !

la guerre comme si on y était

Je viens d'être mis KO par le film de guerre ultime : **Il Faut Sauver le Soldat Ryan.** Spielberg, le génie, est enfin de retour après quelques errances. Il signe un chef-d'œuvre terrassant, terrifiant et bouleversant. Les scènes de guerre, surtout la première demi-heure, sont d'un réalisme insoutenable et en même temps anthologiques, tellement gigantesques qu'elles feront date dans l'histoire du cinéma. A leur vision, on a l'impression d'y être vraiment. Cela crée un malaise qui vous poursuit longtemps après la projection. C'est donc un film indispensable et un très grand moment de cinéma poussant de plus à la réflexion. Contre l'oubli, mes respects Monsieur Spielberg.

Jean-Paul Silva

Nous avons reçu de nombreuses lettres de réaction (tardive) à ***Il Faut Sauver le Soldat Ryan****, un film qui vous a fortement marqués. Les délais ne nous ayant pas permis d'en publier dans le précédent numéro, c'est chose faite ici. Oui, Spielberg ne cessera jamais de nous décevoir pour mieux nous surprendre ensuite...*

actualités

VERY BAD THINGS

Lorsque l'acteur Peter Berg se lance tête baissée dans la réalisation, il ne faut pas s'attendre à une comédie romantique qui vous caresse dans le sens du poil. Pourtant, **Very Bad Things** commence de manière assez banale, jouant la carte du «politiquement correct», lorsque cinq amis d'enfance décident d'organiser une virée à Las Vegas pour enterrer la vie de garçon de Kyle (Jon Favreau). Sa future épouse Laura (Cameron Diaz), déjà stressée par les préparatifs d'un mariage qu'elle attend depuis longtemps, ne voit pas l'expédition d'un très bon œil. Les amis de Kyle, elle ne les aime pas. Surtout Robert Boyd (Christian Slater) et Charles Moore (Leland Orser), deux sociopathes dont la mauvaise influence déteint sur leur entourage.

Si **Very Bad Things** débute sur un ton bon enfant, calibré pour les mangeurs de pop-corn du dimanche après-midi, Peter Berg annonce plus franchement la couleur lorsque les cinq fêtards arrivent dans leur chambre d'hôtel. Entre bouteilles de vodka et rails de coke à gogo, il ne leur faut pas cinq minutes pour commencer à lâcher des vannes graveleuses et sauter à pieds joints sur des tables en verre. Quand déboule une strip-teaseuse bien gaulée, Michael Berkow (Jeremy Piven) l'entraine illico dans la salle de bain pour un corps à corps passionnel. Un peu trop d'ailleurs : accidentellement, la malheureuse finit empalée sur un porte-manteau ! Tétanisé, Adam Berkow (Daniel Stern) est prêt à appeler la police lorsque Boyd décide d'aller enterrer le corps dans le désert. Mais un agent de la sécurité découvre le cadavre. Et un témoin, dans ce genre de situation, c'est gênant...

Avec **Very Bad Things**, Peter Berg signe une comédie surprenante et irrévérencieuse à bien des égards, un portrait au vitriol de la «middle class» américaine. Sans forcément chercher à être subversif, il ne ménage pas pour autant les esprits sensibles et bien pensants. La religion, l'obsession du mariage, la fraternité sont montrées sous l'angle de la caricature corrosive et cartoonesque. Par certains côtés, **Very Bad Things** ressemble à un **Mary à Tout Prix** trash (la présence au générique de Cameron Diaz et de Daniel Stern force la comparaison), surtout lorsque Jeanne Tripplehorn, la femme d'Adam Berkow, se transforme en adepte de full contact et envoie valdinguer un Christian Slater cynique et poseur à souhait à l'autre bout de la pièce, avant de lui mordre les burnes à pleines dents ! Voilà une comédie plus insolente et hargneuse que la moyenne du genre, même si **Very Bad Things** ne réussit jamais vraiment à sortir du registre «tout public».

■ **Damien GRANGER** ■

SND présente Christian Slater & Cameron Diaz dans ***VERY BAD THINGS*** (USA - 1998) avec Daniel Stern - Jeanne Tripplehorn - Jon Favreau - Jeremy Piven - Leland Orser - Joey Zimmerman - Tyler Malinger - Carla Scott **photographie de** David Hennings **musique de** Stewart Copeland **produit par** Michael Schiffer - Diane Nabatoff - Cindy Cowan **écrit et réalisé par** Peter Berg

17 février 1999 **1 h 40**

Interview : PETER BERG

Après avoir obtenu son diplôme d'art dramatique, Peter Berg part pour Los Angeles où il ne tarde pas à décrocher son premier rôle, dans la série 21 JUMP STREET. Suivent SHOCKER de Wes Craven, LAST SEDUCTION de John Dahl, GIRL 6 de Spike Lee et COPLAND de James Mangold. Scénariste de plusieurs épisodes de la série CHICAGO HOPE, dans laquelle il tient également le rôle du Docteur William Cronk, Berg passe à la vitesse supérieure avec VERY BAD THINGS, une comédie corrosive qui marque ses débuts de réalisateur.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de réaliser ?

J'ai tourné beaucoup de courts métrages quand j'étais gamin. Puis ma carrière d'acteur a commencé à décoller, et j'ai pu en vivre très rapidement. Mais c'était assez frustrant d'être l'objet d'un autre réalisateur, de ne pas pouvoir faire vivre mon personnage tel que je l'entendais. Le seul moyen de pouvoir contrôler le processus complet d'un film était de l'écrire et de le réaliser. Donc, tout en jouant, je m'intéressais aux metteurs en scène, je les regardais travailler, je leur posais beaucoup de questions..

Qu'est-ce qui vous a inspiré l'histoire de *Very Bad Things* ?

J'avais le blues quand je l'ai écrit. Las Vegas est une ville spéciale, où des gens tout à fait normaux, qui paient leurs factures dans les temps et ont de gentils gamins, vont en virée avec leurs copains. Quand ils arrivent là-bas, ils deviennent fous. Ils boivent, ils jouent, et se transforment en monstres. Evidemment, tout cela est accentué dans le film. Mais je voulais au départ raconter cette histoire-là, de gens normaux qui se retrouvent confrontés à un gros problème. Et c'est devenu de pire en pire au fur et à mesure que le scénario avançait.

Quelle était votre intention ?

J'adore les comédies noires car elles ont des règles bien établies qui permettent d'aller jusqu'à une certaine limite. Et je voulais justement voir jusqu'où je pouvais aller, en poussant le délire un peu plus loin que d'habitude. Comme c'est mon premier film, je n'avais pas à me soucier de ma réputation. Certaines personnes réagissent au film en riant, d'autres en ont très peur. C'est étonnant de voir le résultat. Hollywood est un business dans lequel les gens ne prennent pas beaucoup de risques parce qu'il y a trop d'argent en jeu. Et comme **Very Bad Things** ne coûtait presque rien, on n'avait pas à se soucier de plaire à tout le monde.



■ *Christian Slater* ■

Mais vous n'avez pas volontairement cherché à choquer une certaine catégorie de spectateurs ?

Ce n'était pas prémédité. L'histoire m'est juste venue comme ça, progressivement. Je ne me suis pas soucié pendant l'écriture de comment le film serait perçu. Je ne pensais même pas qu'il se ferait. Je l'ai juste écrit dans un hôtel new-yorkais, tout seul, en laissant mon imagination vagabonder dans des régions obscures. Et c'est cette histoire qui est sortie. Mais je ne suis pas contre les films hollywoodiens, ni contre les happy-end. Je ne pense pas que tous mes films seront aussi noirs que celui-là. Au moment précis où je me suis mis à écrire **Very Bad Things**, j'ai simplement refusé de me censurer. Je ne me suis pas dit que je devrais essayer de le rendre plus joyeux. Mais il n'a jamais été prévu que le film soit pris au premier degré. J'ai toujours voulu que ce soit une farce, avec un côté «cartoon».

Vous n'y allez pas de main morte avec la religion lors de cette scène où ils vont enterrer les morceaux de cadavres...

Je crois qu'il y a une vérité dans cette scène. Les Américains se disent religieux alors qu'ils ne connaissent rien à la religion. Ils n'ont jamais lu la Bible, ils ne vont pas à l'église, ni au Temple. La religion est très superficielle chez nous. Les gens



■ *Leland Orser, Jeremy Piven, Daniel Stern, Christian Slater & Jon Favreau* ■



■ *Christian Slater & Cameron Diaz* ■

prient uniquement quand ils ont des problèmes. Je trouve donc assez juste que mes cinq personnages n'y connaissent rien non plus. Quand Jon Favreau dit qu'il ne sait pas comment prier, c'est tout simplement la vérité. Il n'a jamais prié de sa vie. Maintenant qu'il a de gros problèmes, il veut apprendre. Mais c'est trop tard !

Une chose est sûre, après avoir vu *Very Bad Things*, on n'a pas tellement envie de se marier. Le personnage de Cameron Diaz est peut-être le plus cinglé de tous !

Aux USA, les gens sont obnubilés par l'idée du mariage. J'ai vu beaucoup de femmes tellement obsédées qu'elles ne se souciaient presque plus de savoir qui elles épousaient. Le mariage devient une espèce de super-production. Les gens veulent le bon gâteau, le bon décor, la bonne musique et du soleil. Ça en devient malsain. Le personnage de Cameron Diaz est une sorte de caricature de ce phénomène. Je ne suis pas contre le mariage, je crois au mariage. Mais il ne faut pas que l'événement devienne plus important que l'amour que se portent les futurs époux.

Vous avez également écrit des épisodes de la série *Chicago Hope*. Vous n'aviez certainement pas la même liberté que sur *Very Bad Things*...

Pourtant, les épisodes de ***Chicago Hope*** que j'ai écrits sont les plus sombres de la série. Je crois que j'ai une tendance à écrire des choses un peu folles, peut-être parce que j'ai grandi dans un milieu calme. Pour l'un d'entre eux, *CBS* m'a dit qu'ils ne le diffuseraient plus, parce que c'était trop agressif pour la télé américaine. Mais je me bats contre cette tendance naturelle chez moi, pour arriver à écrire des choses moins dures. J'aimerais me calmer un peu et travailler sur des projets différents. Il y a beaucoup de restrictions à la télé. Vous ne pouvez pas fumer, pas boire, il ne doit pas y avoir de violence ou de sexe. Après avoir respecté ce cahier des charges pendant toutes ces années, j'ai entrevu **Very Bad Things** comme une délivrance, une levée de tous les interdits.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

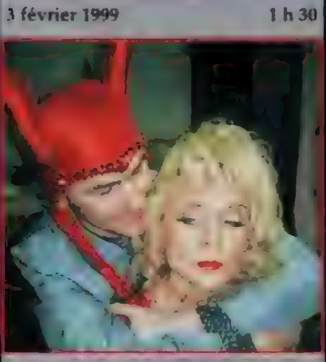
BUBBLES GALORE

Une star du porno devenue réalisatrice, la brillante Bubbles Galore (Nina Hartley), est dans l'obligation de livrer un film en un temps record, afin de court-circuiter la prochaine production du gros bonnet Godfrey Montana (Daniel Macivor), ex-amant de Bubbles. Par bonheur, la pulpeuse Dory Drawers se présente au casting. Cette jeune fille de Ploucland avoue sa virginité ainsi que sa totale méconnaissance du sexe. Une manne pour le film, d'autant que la demoiselle présente des facultés d'apprentissage hors du commun. Lorsque Montana a vent de l'affaire, il décide avec ses hommes de main d'organiser une soirée de terreur sexuelle qui s'achèverait par la mort de ces garces Mais Dieu veille...
La réalisatrice Cynthia Roberts considère à juste titre Russ Meyer comme un authentique féministe, par opposition aux prétendus progressistes qui voient dans le sex-business la dégradation de l'image de la femme. Balayant d'un revers de manche la catho-frigidité ambiante, elle met en scène en 16mm la croisade de ces mesdames sexy, libidineuses et dominatrices pour imposer leur indépendance sur un marché ancestralement dominé par les hommes. La présence de Nina Hartley, ou d'Annie Sprinkle dans le rôle de Dieu, n'est pas hasardeuse. Ces activistes du plaisir, stars incontestées du milieu, voient dans la foufoune un instrument politique hautement recommandé et savent bien que malgré les avancées socio-structurelles, les pilons de ces messieurs imposent encore aux braguettes de ces mesdames de rester désespérément fermées. Là où **Bubbles Galore** marque au but, c'est dans son manque total d'esprit revanchard. Certes, par quelques effets de montage, les mecs se foutent sur la gueule pendant que les femmes se broutent les étendues boisées, comme pour souligner la sexualité inavouée des premiers. Certes, on compte autant de flingues brandis que de zobs turgescents (en plastique, pour contourner la censure). Mais ces raccourcis galvaudés n'entament pas la bonne ambiance généralisée. Filmé à l'épaule, bourré d'effets disco, monté comme un film d'études du début des seventies, **Bubbles Galore** est une grosse sucrerie innocente, volontairement naïve. Peut-être rappellera-t-il juste à ceux qui en doutent encore que les 3 B (Boire, Bouffer, Baiser) restent les activités les moins préjudiciables au bien de la communauté !

■ **Rafik DJOUMI** ■

E.D. Distribution présente Nina Hartley & Annie Sprinkle dans ***BUBBLES GALORE*** (USA - 1996) avec Tracy Wright - Daniel Macivor - Shauna Sexton - Andrew Scorer **photographie de** Harald Bachmann **musique de** Nicholas Stirling **scénario de** Cynthia Roberts & Georgina Knight **produit par** Greg Klymkiw & Remo Girlato **réalisé par** Cynthia Roberts

3 février 1999 **1 h 30**



■ *Nina Hartley & Daniel Macivor* ■



■ *Edward Norton* ■

AMERICAN HISTORY X

Puni pour avoir rendu un dossier intitulé «My Mein Kampf», le jeune Danny Vinyard (Edward Furlong), membre d'un parti nazi, doit écrire pour le lendemain une rédaction sur son grand frère Dereck (Edward Norton), fameuse tête à penser du parti, et sur les événements qui l'ont conduit à être incarcéré pendant trois ans. C'est par le biais de ce devoir, intitulé «American History X», que s'effectuera la narration du film, alternant noir et blanc (pour les flashes-back) et couleurs.
Pour son premier long métrage, le réalisateur Tony Kaye choisit de plonger au cœur des partis extrémistes en Amérique. Toute la qualité du film réside dans sa capacité à aborder ce sujet épineux sous un angle original, préférant décortiquer les causes de la xénophobie en général plutôt que de mitrailler le nazisme en particulier. Malgré quelques effets de style déplacés et certaines scènes trahissant un manque de contenance chez les personnages secondaires, **American History X** marque par sa justesse de ton et une violence étonnante pour un film à portée pédagogique (des projections ont eu lieu sur les campus américains, avec le soutien d'Amnesty International). Ainsi, Tony Kaye fait tenir à Dereck des propos tout à fait pertinents sur le malaise de son pays, avant de le montrer, avec sa bande de crânes rasés, traumatiser les employés d'un supermarché, des étrangers travaillant sans carte verte. Ici, les personnages principaux ne sont pas des racistes nés, mais c'est l'environnement qui les pousse à le devenir. L'embrigadement dans les partis extrémistes, semble dire le film, résout pour un temps les questions, et lie les gens par la haine. La volonté du réalisateur de rendre crédible le glissement progressif d'un individu vers le nazisme ne pouvait se passer d'une interprétation hors-pair. Edward Norton, le corps bardé de tatouages nazis, et Edward Furlong (**T2**, **Little Odessa**) donnent du corps aux personnages, ne forcent jamais le trait, évitant à ceux-ci de verser dans la caricature. **American History X** remplit largement son contrat : celui de montrer, sans aucun manichéisme, une famille déchirée par l'embrigadement de ses enfants. Une réussite.

■ **Erich VOGEL** ■

Metropolitan Filmexport présente Edward Furlong & Edward Norton dans une production **New Line *AMERICAN HISTORY X*** (USA - 1998) avec Beverly d'Angelo - Fairuzia Balk - Elliot Gould - Stacy Keach **photographie de** Tony Kaye **musique de** Anne Dudley **scénario de** David McKenna **produit par** John Morrissey **réalisé par** Tony Kaye

3 mars 1999 **1 h 55**



■ *Edward Furlong* ■

SUICIDE KINGS

Dans un restaurant huppé, deux jeunes triqués (Henry Thomas et Sean Patrick Flannery) font connaissance avec Charlie Barrett (Christopher Walken), un parrain retiré des sales affaires. La causette faisant, le vieux briscard se laisse charmer par la candeur des jeunots et accepte leur invitation pour une soirée dans la high-society. Mais la charmante causerie n'a rien d'un hasard : les ingénus ont tout préparé avec deux copains pour kidnapper le grand méchant loup, convaincu que c'est là leur seul moyen de récupérer la sœur de l'un d'entre eux, elle-même kidnappée par deux mafieux particulièrement avariés. Séquestré, Barrett va dès lors mener les opérations par le biais de son bras droit, Lono Vecchio (Denis Leary). Partant du principe qu'il est incongru d'apprendre à nager à un poisson, les kidnappeurs vont vite être pris au piège de leur otage, coincés par le petit jeu du chantage et du bluff.
Ce qui aurait pu être une comédie potache se refuse à tomber dans le panneau, et nous laisse pendant une bonne demi-heure vaciller entre le comique de la situation et l'angoisse qui torpille, toujours plus, ce plan très foireux. Derrière la caméra, le réalisateur de télé Peter O'Fallon s'en tire plutôt bien, utilisant sa technique de narration personnelle, avec des plages de flottement au cours desquelles il s'attarde à loisir sur ses acteurs et où Sean Patrick Flanery ne fait rien qu'à prendre la pose ! Si la démarche a fait ses preuves dans ***Profiler***, et surtout ***American Gothic***, cette distance de l'image par rapport à la narration peut lasser sur grand écran, et certains considèreront peut-être ce parti-pris comme du délayage masqué. Heureusement, les acteurs sont au service de l'histoire, et assurent docilement. Même son éminence Walken se retient de trop en faire dans le machiavélique. Ce que les aficionados regretteront sûrement.
Un ton différent, une trame originale : sans être du Mamet, **Suicide Kings** est un polar noir sympathique, soutenu par des acteurs à l'aise. Mais ce que l'on retiendra avant tout du film, c'est Lono Vecchio, alias Denis Leary. Dans le rôle du bras droit de Walken, Leary s'impose avec un charisme indiscutable. Sa prestation est pour beaucoup dans l'attrait de ce jeu de ping-pong entre le lieu de séquestration du parrain et la quête de la blanche colombe kidnappée. Certains taquins affirment même que Leary constitue l'atout principal de cette production indépendante. Pas faux. Acteur (**Demolition Man**, **Des Hommes d'Influence**), scénariste (**Two if by Sea**), réalisateur (**National Lampoon's Favorite Deadly Sins**), ce grand blond traîne son regard désabusé depuis le début de la décennie avec toujours plus de réussite. Ce rôle de mafioso déjanté, philosophe du bourre-pif, devrait le propulser en haut de l'affiche.

■ **Frédéric LELIÈVRE** ■

Live International présente Christopher Walken dans ***SUICIDE KINGS*** (USA - 1998) avec Denis Leary - Henry Thomas - Sean Patrick Flanery - Johnny Galecki - Jay Mohr - Jeremy Sisto - Laura San Giacomo **photographie de** Christopher Baffa **musique de** Graeme Revell **scénario de** Josh Mckinney - Gina Goldman - Wayne Rice **produit par** Wayne Rice & Morrie Eisenman **réalisé par** Peter O'Fallon
10 mars 1999 **1 h 45**


■ *Henri Thomas* ■

Interview : Peter O'FALLON

Après avoir fait ses armes sur des spots publicitaires pour Sony, McDonald ou Coca Cola, Peter O'Fallon se spécialise dans les séries télé et se distingue par un style qui associe parfaitement drame et comédie. On lui doit notamment de nombreux épisodes de Northern Exposure, Profiler, La Vie à Cinq et American Gothic, ainsi que le téléfilm Fox DEAD SILENCE. Il travaille actuellement sur son deuxième long métrage, A RUMOR OF ANGELS, dans lequel une vieille femme qui prétend pouvoir communiquer avec l'au-delà va aider un jeune garçon à contacter sa défunte mère.

En quoi le scénario de *Suicide Kings* vous-a-t-il séduit ?

La scénariste et productrice Wayne Rice m'a envoyé le script en espérant que je serais intéressé. Lorsque j'ai donné mon accord, nous avons retravaillé l'histoire et nous nous sommes rendus compte que le film avait sa propre personnalité. J'aimais le fait que l'humour des situations s'inscrive dans un ensemble plutôt noir.

Christopher Walken passe presque tout le film assis, ligoté à une chaise. A-t-il été difficile de le convaincre?

Non, et j'ai été le premier étonné. Christopher Walken est un acteur très professionnel, qui prend son métier vraiment à cœur. La première fois qu'on s'est retrouvé sur le plateau pour les répétitions, il s'est assis et a immédiatement commencé à travailler. Il avait amené avec lui les différentes versions du scénario, alors que les autres acteurs étaient arrivés les mains vides. Après avoir buté plusieurs fois sur une réplique, il m'a demandé s'il pouvait changer un mot et a sorti une des versions du scénario : elle était noircie de notes ! Il s'était donc parfaitement préparé, ce qui a poussé ses partenaires à hausser leur niveau de jeu. C'est une performance incroyable pour un acteur dont on ne voit pratiquement que le visage pendant 1 h 45.

Les personnages étaient-ils bien définis dans le scénario ?

Disons qu'au fur et à mesure que le casting s'est précisé, les rôles se sont clarifiés. Le film est en fait assez différent du scénario initial. Nous l'avons beaucoup transformé au montage. Le personnage d'Ira, l'élément comique, arrivait normalement au milieu du film. Mais beaucoup de gens ne savaient pas trop sous quel angle aborder **Suicide Kings**. Je tenais à ce que le mélange de comédie et de film à suspense soit réussi. Pour obtenir cet équilibre, il fallait faire intervenir Ira plus tôt dans le film, juste après le kidnapping. C'est ce que nous avons corrigé au montage. Tout comme le personnage de Denis Leary, Lono Vecchio, qui était lui aussi à l'origine beaucoup moins important. Mais comme Denis est connu pour ses talents d'improvisation, on a décidé d'en faire un des personnages principaux. Son rôle a donc été développé considérablement pendant le tournage.

L'intérêt majeur de *Suicide Kings* réside dans cette confrontation entre cinq amateurs et un professionnel...


■ *Christopher Walken* ■

Oui, c'était vraiment l'idée. Je voulais qu'on ait l'impression que les gamins contrôlent parfaitement la situation, puis qu'on réalise que Charlie Barrett, victime et simple observateur, retourne progressivement la situation à son avantage. Et c'est précisément ce qui se passe dans la deuxième partie. Au début, les jeunes ont les cartes en mains, ils ont le pouvoir, et petit à petit, Barrett reprend le contrôle de l'ensemble.

A tel point que ça en devient presque un jeu...

Et les jeunes n'en connaissent pas toutes les règles. Je voulais créer une ambiance claustrophobe de manière à laisser entendre que les choses peuvent très facilement mal tourner. Dans la séquence-générique, les mots «Suicide Kings» apparaissent, et à la fin, il ne reste plus que «Suicide». Je trouve que cette idée reflète assez bien le côté kamikaze de l'opération. Dans le poker américain, le «suicide king» désigne le roi de cœur : sur la carte, une épée lui transperce la tête.



■ *Denis Leary* ■

On l'utilise comme un joker. Les ravisseurs ont choisi le mauvais pigeon, un type avec lequel mieux vaut ne pas avoir d'ennuis, et ils vont payer le prix fort pour cette erreur.

Comme l'histoire se déroule quasiment dans un décor unique, vous deviez avoir des envies bien précises concernant l'image, la photo...

Le chef-opérateur, Christopher Baffa, a fait du bon boulot. Si vous regardez attentivement **Suicide Kings**, vous verrez que nous avons utilisé beaucoup de courtes focales, pour dévoiler le maximum d'espace. Mais une toute petite partie seulement de cet espace est éclairé. On a appelé ça le «look Rembrandt». On s'est inspiré de ses tableaux, qui ont souvent une seule direction lumineuse, mais beaucoup de textures très riches. Nous voulions obtenir un ambiance visuelle horrifique. Et petit à petit dans le film, on a l'impression que la pièce se referme sur les protagonistes.

Pensez-vous que votre expérience à la télé vous a aidé à diriger *Suicide Kings* ?

Bien sûr, car mis à part des réalisateurs tels que Frank Capra ou Preston Sturges, tout le monde a commencé par le petit écran, y compris Steven Spielberg. A la télé, j'ai vécu des expériences formidables sur des séries et des téléfilms de qualité. J'ai eu la chance de pouvoir me faire la main sur des genres et des personnages très différents.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

AFFLICTION

Scénariste fétiche de Scorcese (**Taxi Driver**) et cinéaste inégal (**Mishima**, **Touch**), Paul Schrader a certainement reconnu en Russell Banks («De beaux lendemains») un dramaturge hors-pair avec lequel il partage de nombreuses aspirations. Mais en adaptant de façon aussi linéaire son «Affliction», le réalisateur a oublié qu'on pouvait faire des pauses dans la lecture d'un livre, chose assez difficile dans une salle de cinéma. En somme, Schrader s'écoute narrer une histoire où l'intrigue n'a jamais été autant prise comme prétexte.
La vie de Wade Withehouse (Nick Nolte) n'est pas passionnante. Looser confirmé, il échoue dans toutes les choses qu'il entreprend. Impossible d'obtenir la garde de sa fille, qui veut de moins en moins venir le voir. Impossible de faire correctement son job de policier, qui se résume à régler la circulation, pourtant peu abondante, de la petite ville de Lawford, New Hampshire. En fait, Wade subit chaque jour les influences néfastes d'une mauvaise éducation prodiguée par un père alcoolique et violent (James Coburn dans un rôle sur mesure). Et alors que son frère Rolfe (Willem Dafoe), a réussi et a fui ce cadre extrêmement glauque, Wade s'est résigné à y vivre, tant bien que mal, avec sa nouvelle compagne Margie (Sissy Spacek). Lorsqu'un riche industriel est abattu accidentellement durant une partie de chasse, Wade fait peser les soupçons sur son ami Jack Hewitt (Jim True) et sombre lentement, au cours de son enquête, dans la folie et l'alcoolisme...
On est bien content d'avoir vu **Affliction**, mais il ne faut pas en déduire qu'on a spécialement aimé le voir. Car le film de Paul Schrader balance entre un rythme d'une lenteur terrifiante (depuis quelques années, le cinéaste est devenu un spécialiste du film chiant, bon ou mauvais !), et une vraie puissance dans le portrait qu'il trace de son personnage principal. Ainsi, le spectacle de Nick Nolte (peut-être dans son meilleur rôle) en proie à une violente souffrance mentale, vaut déjà à lui seul le détour. Mais on en veut quelque part à l'auteur d'**American Gigolo** de se complaire dans un cinéma ouvertement «anti-commercial», alors que les histoires qu'il met en scène, et en particulier celle-ci, ne justifient en rien ce parti-pris.

■ **Erich VOGEL** ■

Opening Distribution présente Nick Nolte dans ***AFFLICTION*** (USA - 1998) avec James Coburn - Sissy Spacek - Willem Dafoe - Jim True **photographie de** Paul Sarossy **musique de** Michael Brook **scénario de** Paul Schrader d'après le roman de Russell Banks **produit par** Linda Reisman **réalisé par** Paul Schrader

3 février 1999 **1 h 54**



■ *Nick Nolte* ■



■ *Sheryl Lee* ■

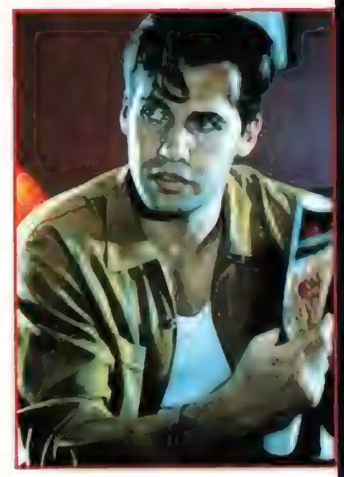
LIENS SECRETS

Alors que le père de la famille Lakewood assassine le mari de sa maîtresse devant femme et enfants, les jeunes jumeaux Marty et Carol, qui n'ont jamais rien vu de si drôle, se promettent de se préserver du monde en épousant des parias. Vingt ans plus tard, Marty (Billy Zane), contraint de fuir Chicago et de laisser sa famille, revient chez lui et retrouve sa sœur (Gina Gershon), devenue prostituée. Pour les sortir de cette médiocrité, Marty charme un officier de police (Sheryl Lee) et tente de lui faire vendre sa maison. Dans le même temps, il découvre que Carol fait l'objet d'une filature et décide de mener l'enquête...
Du film noir, **Liens Secrets** possède au moins l'ambiance. Lumières sombres, atmosphère moite, personnages poursuivis par leur destin et fermement ancrés dans un stéréotype, histoire policière se déroulant dans l'Amérique des années cinquante... Le scénario est tiré d'une nouvelle de Jim Thompson, à qui l'on doit notamment les sujets originaux de **L'Ultime Razzia** (Kubrick) et des **Arnaqueurs** (Stephen Frears). Quand on ajoute à cela un trio d'acteurs plutôt sympathique, on se dit que rien ne manque pour faire de ce film un pilier du genre. Mais hélas, le scénario, écrit à la va vite, part dans tous les sens, et la désagréable impression qu'une scène chasse systématiquement l'autre nous saisit. La relation trouble installée entre Marty et sa sœur jumelle Carol est une idée intéressante, mais apparemment pas pour le réalisateur qui emploie tous les moyens nécessaires pour recentrer son film dans la banale moyenne du genre. On comprend donc pourquoi **Liens Secrets**, vieux de trois ans, a eu du mal à trouver un distributeur. Sheryl Lee et Billy Zane sont pathétiques et essaient en vain de donner vie à des personnages inexistants. Pourtant formidable dans **Titanic**, Zane déclame des monologues existentiels en tuant ses victimes : on ne sait pas s'il improvise, mais il faut le voir pour le croire !
Paradoxalement, si le scénario et les dialogues sont consternants, la mise en scène est splendide et les décors, très soignés, rappellent constamment les toiles d'Edward Hopper. Vraiment dommage que ce déséquilibre flagrant entre une forme parfaite et un fond brouillon, condamne finalement **Liens Secrets** à l'anonymat.

■ **Erich VOGEL** ■

Opening distribution présente Billy Zane & Gina Gershon dans ***LIENS SECRETS (THIS WORLD, THEN THE FIREWORKS*** - USA - 1996) avec Sheryl Lee - Will Patton - Rue McClanahan - Seymour Cassel **photographie de** Tom Priestley Jr. **musique de** Pete Rugolo **scénario de** Larry Gross d'après la nouvelle de Jim Thompson **produit par** Chris Hanley - Brad Wyman - Larry Gross **réalisé par** Michael Oblowitz

24 février 1999 **1 h 34**



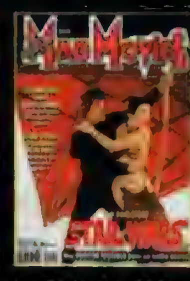
■ *Billy Zane* ■



■ *Gina Gershon* ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES




27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly

IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Ile aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir A Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage

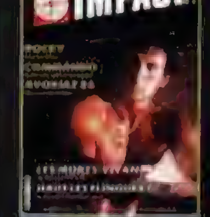
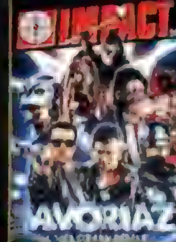
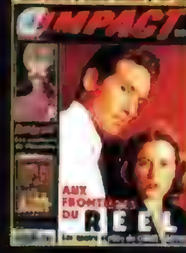
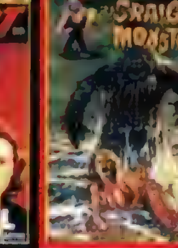
ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

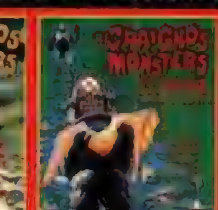
(par Jean-Pierre PUTTERS)

ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

[illegible]





Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

RAYON INÉDITS

par Damien GRANGER & Alexis DUPONT-LARVET

Des acteurs ? Patrick Stewart - Bill Paxton - Brigitte Nielsen - Ray Liotta - Mickey Rourke

Des réalisateurs ? Rob Cohen - Franc Roddam - Paul Warner

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand

moby dick

▲ Ishmael, un instituteur en quête d'aventures, embarque à bord du baleinier Pequod comme matelot. Aux commandes, le capitaine Ahab (Patrick Stewart, tout droit sorti du pyjama du capitaine Picard de la série ***Star Trek : Nouvelle Génération***) compte bien prendre sa revanche sur Moby Dick, la baleine géante qui lui a jadis arraché la jambe. Pour ce faire, il guide son équipage à la recherche de la créature légendaire...
Si Patrick Stewart est parfaitement convaincant en capitaine guidé par ses sentiments vengeurs, il n'en est pas de même de la fameuse baleine. A chaque apparition de la bête, un bloc de polygones blancs et des cris discordants envahissent l'écran : une vraie catastrophe. Pourtant, en faisant abstraction de ces séquences ratées, **Moby Dick** bénéficie de très bons dialogues et d'une réalisation de bonne facture faisant ressortir toute la tension qui existe entre les matelots et le capitaine. A noter que cette version a été produite par Francis Ford Coppola pour la télé et qu'elle est une excellente introduction à ce classique de la littérature écrit par Herman Melville.

Imatim présente *MOBY DICK* (USA - 1998) avec Patrick Stewart - Henry Thomas - Ted Levine - Gregory Peck **réalisé par** Franc Roddam



▲ *Patrick Stewart dans Moby Dick* ▲

les truands

▲ Film dramatique indépendant souvent fascinant, **Les Truands** perd malheureusement quelque peu de son intérêt dans son dernier tiers. Sinon, c'est une étude touffue de personnages appelés les «travelers», des vagabonds qui font leur chemin sur les routes de l'Amérique rurale en vivant d'arnaques en tout genre.
A peine arrivé en plein cœur de l'Amérique profonde pour enterrer son père, Pat O'Hara (Mark Wahlberg, bien meilleur acteur que chanteur, comme on a pu s'en rendre compte dans **Boogie Night**) pénètre dans un autre univers. Celui des gens de voyage et des gitans. En dépit des hostilités du chef de la communauté, il est adopté par son cousin Bokky (Bill Paxton), qui va lui apprendre les ficelles du métier. D'arnaques en arnaques, ils vont tenter de plumer de nombreux pigeons. Ce qui n'est pas sans risques, surtout lorsqu'ils décident de s'attaquer à un gang de mafieux chevronnés...
Les Truands introduit donc ces gitans modernes comme partie intégrante de la sous-culture américaine. Un monde passionnant constitué de petites combines. Et ces arnaques font partie des moments les plus jouissifs de ce métrage qui se termine en huis-clos, lors d'un règlement de compte entre mafieux qui traîne malheureusement en longueur. Un parti-pris décevant qui nuit au film et qui en fait presque oublier l'agréable ironie installée au début du film. Dommage.

Sidonis présente *LES TRUANDS* (*TRAVELLER* - USA - 1998) avec Bill Paxton - Mark Wahlberg - Julianna Margulies - James Gammon **réalisé par** Jack Green



▲ *Bill Paxton dans **Les Truands*** ▲



▲ *Brigitte Nielsen dans* ***Codename : The Silencer*** ▲

BRIGITTE NIELSEN, machine à tuer dans CODENAME: THE SILENCER

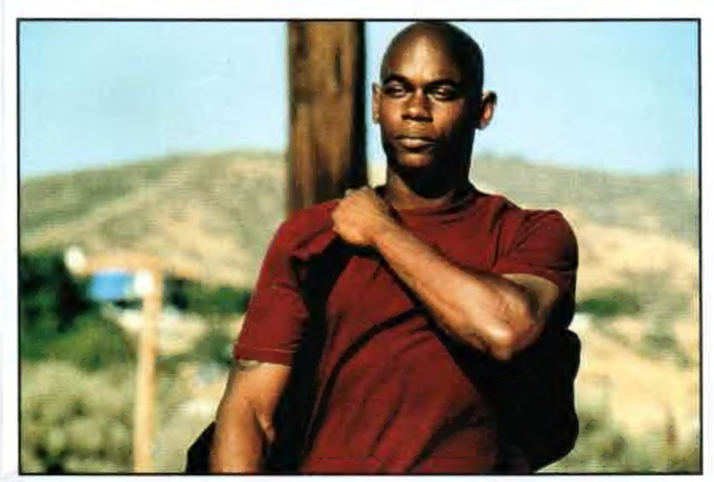
Blonde bionique et pulpeuse, Brigitte Nielsen est née à Helsingor le 15 juillet 1963. Top model de plus d'1 m 80, elle fait ses débuts au cinéma dans l'heroïc-fantasy **Kalidor et le Secret du Talisman**, aux côtés d'Arnold Schwarzenegger. Son corps parfait, musclé et sophistiqué, convient parfaitement à son rôle, celui de l'amazone Red Sonja, alias Sonja-la-Rousse, un personnage de bande dessinée. Passant difficilement inaperçue, elle enchaîne vite avec le rôle de Ludmilla, la femme entreprenante de Drago, adversaire de Stallone dans **Rocky 4**. Une aubaine pour la Danoise puisqu'elle est une des plus fidèles groupies de Sly. Après avoir convolé en voyage de noces, ils se retrouvent pour **Cobra**, dans lequel elle interprète Ingrid, jeune femme pourchassée par un serial-killer après avoir été témoin d'un meurtre abominable. Un rôle de potiche qui n'aidera pas sa carrière, à peine commencée, d'autant qu'elle se sépare de Stallone. Depuis **Le Flic de Beverly Hills 2**, elle suit un parcours en dents de scie, partagé entre séries Z californiennes (**Aux Portes de L'Enfer, Police Parallèle, Compelling Evidence**) et téléfilms fauchés tournés en Italie (la série de **La Caverne de la Rose d'Or**). Spécialisée dans les rôles de macho-woman maniant habilement les grosses pétoires, elle fut un temps pressentie pour interpréter She-Hulk, un personnage de la Marvel, dans un projet *New World* qui ne verra malheureusement jamais le jour. Dans **Codename : The Silencer**, elle campe Sybil, la maîtresse et l'exécutrice d'un dangereux tueur à gage japonais.

Après avoir proprement assassiné deux gros bonnets de la mafia, Makoto est arrêté par les Forces Spéciales de la police de la Nouvelle-Orléans, dirigée par Eddie Cook, un flic chevronné aux méthodes expéditives. Un an et demi plus tard, Makoto s'évade de prison avec l'aide de sa compagne Sybil et élimine les uns après les autres tous les membres de la brigade afin de se venger de celui qui l'a balancé. Voyant ses collègues tomber comme des mouches, Eddie Cook et son meilleur ami et partenaire Vinnie Rizzo reprennent l'affaire en main dans l'espoir de stopper l'hécatombe. C'est alors qu'intervient Janet Hood, envoyée par le FBI pour enquêter sur l'assassinat des mafieux, qui aurait été commandité par un des membres des Forces Spéciales...
Produit par *West Side Studios*, une compagnie spécialisée dans le polar de série B et dont les titres de gloire sont **Raw Nerve, Ordre Spécial** et **Le Complot de l'Araignée**, **Codename : The Silencer** se distingue d'un film *PM Entertainment* par un traitement moins systématique de l'action. Plutôt que de tabler sur une course-poursuite qui se termine inévitablement par une explosion, Talun Hsu se concentre sur une intrigue rondement menée et propose un éventail d'exécutions qui, sans faire dans la dentelle, brillent par leur diversité : à mains nues, au sabre et même au chalumeau, tout est bon pour envoyer les membres des Forces Spéciales bouffer les pissenlits par la racine. Polar parfois très violent et assez bien maîtrisé, **Codename : The Silencer** vaut surtout pour sa galerie de seconds couteaux. A commencer par Robert Davi (**Permis de Tuer**) en sous-Inspecteur Harry, auquel se joignent Steven Bauer et Jan-Michael Vincent. Sans oublier Sonny Chiba, ancienne star du cinéma japonais populaire avec la série des **Streetfighter**, et Brigitte Nielsen, les deux formant un couple meurtrier à contre-courant des stéréotypes.

Gaumont/Columbia/Tristar présente *CODENAME : THE SILENCER* (*CODENAME : SILENCER* - USA - 1995) avec Robert Davi - Steven Bauer - Sonny Chiba - Brigitte Nielsen - Cindy Ambuehl - Jan-Michael Vincent **réalisé par** Talun Hsu

filmographie brigitte nielsen

1985 - **Rocky 4**/idem (Sylvester Stallone) - **Red Sonja/Kalidor et le Secret du Talisman** (Richard Fleisher) *1986* - **Cobra**/idem (George Pan Cosmatos) *1987* - **Beverly Hills Cop 2/Le Flic de Beverly Hills 2** (Tony Scott) 1988 - **Bye Bye Baby** (Enrico Oldoini) *1989* - **Domino**/idem (Ivana Massetti) - **Murder by Moonlight/Lune de Sang** (Michael Lindsay Hogg/TV) *1991* - **976 Evil 2 : The Astral Factor/Aux Portes de l'Enfer** (Jim Wynorski) *1992* - **Fantaghiro 2/La Caverne de la Rose d'Or 2** (Lamberto Bava/TV) - **Mission of Justice** ou **Martial Law 3/Police Parallèle** (Steve Barnett) *1993* - **Fantaghiro 3/La Caverne de la Rose d'Or 3** (Lamberto Bava/TV) - **Double O Kid**/idem (Duncan McLachlan) - **Chained Heat 2**/idem (Lloyd Simandl) *1994* - **Fantaghiro 4/La Caverne de la Rose d'Or 4** (Lamberto Bava/TV) - **Pentathlon**/idem (Bruce Malmuth) - **Fantaghiro 5/La Caverne de la Rose d'Or 5** (Lamberto Bava/TV) *1995* - **Galaxis/Terminal Force** (William Mesa) - **Compelling Evidence** (Donald Farmer) *1996* - **Snowboard Academy** (John Shepphird) - **Codename : Silencer/Codename : The Silencer** (Talun Hsu) *1998* - **She's too Tall** (Redge Mahaffey) - **Paparazzi** (Neri Parenti) - **Hostile Environment** (David A. Prior)



▲ Bokeem Woodbine dans *Caught Up* ▲

▲ Ray Liotta dans *The Rat Pack, les Hommes du Président* ▲

caught up

Polar essayant de profiter de la vague de films black et du succès rencontré par le rap (malgré une simple apparition de quelques secondes, LL Cool J et Snoop Doggy Dogg sont en bonne place au générique), **Caught Up** sort en salles aux Etats-Unis mais reste inédit chez nous. Pourtant, son interprète principal, Bokeem Woodbine, a déjà fait ses preuves dans **Freeway**, **Sang Noir** et plus récemment dans le **Big Hit** de Kirk Wong. Dans **Caught Up**, il est Daryl Allen, jeune père de famille qui passe cinq ans de sa vie en prison pour avoir involontairement aidé un ami à commettre un hold-up ayant mal tourné. A sa sortie, il apprend que sa femme s'est remariée et essaie de rentrer dans le droit chemin. C'est alors qu'il croise Vanessa, ravissante femme qui ressemble étrangement à son amour perdu et qui lui trouve un boulot dans une compagnie de limousines. Daryl reprend goût à la vie, jusqu'au jour où il doit livrer une voiture avec un cadavre dans le coffre. Sans compter qu'un mystérieux homme masqué a déjà essayé de le dessouder à trois reprises. En cherchant des explications, Vanessa lui apprend qu'il doit travailler pour le compte de son ancien mari, un fou furieux qui répond au nom de Ahmad et qu'elle a plaqué du jour au lendemain, lui dérobant par la même occasion un précieux diamant...

Filmé sobrement, **Caught Up** démarre néanmoins sur les chapeaux de roue lorsque Daryl et son ami Trip essaient d'échapper aux forces de police lancées à leur poursuite. Darin Scott esthétise son image, offre différentes directions à son intrigue et soigne ses personnages, nombreux et décalés. Comme Ahmad, le mari revanchard, un psychopathe coiffé afro qui règle ses comptes à l'aide de quelques gouttes d'acide nitrique. Ou Vanessa, une vamp ensorceleuse qui semble sortie d'un film noir des fifties. Un rôle calibré pour Cynda Williams (**Un Faux Mouvement**), qui électrise à chacune de ses apparitions. Sans oublier ce mystérieux tueur habillé à la manière d'un croquemitaine et le visage couvert par un voile noir. Des protagonistes hauts et une l'action enlevée pour ce polar très réussi, qui se paye également la présence de Tony Todd (**Candyman**) et de Jeffrey Combs dans un rôle surprise minuscule où il a néanmoins le temps de montrer l'étendue de ses talents.

Gaumont/Columbia/Tristar présente **CAUGHT UP** (USA - 1998) avec Bokeem Woodbine - Cynda Williams - Clifton Powell - Tony Todd - Basil Wallace - Jeffrey Combs **réalisé par** Darin Scott

fall time

Inédit depuis 1994, ce polar marchant sur les plates-bandes de Quentin Tarantino avait tout pour être attrayant. Tout d'abord, un casting sympathique réunissant des acteurs que l'on voit trop peu souvent, comme Sheryl Lee (la merveilleuse Laura Palmer de *Twin Peaks*), et Mickey Rourke (quelqu'un l'a-t-il vraiment «vu» depuis **L'Année du Dragon** ?). Ensuite un point de départ excitant. Trois amis d'enfance, pour faire une blague au père de l'un d'entre eux, empruntent sa Cadillac, s'habillent comme des gangsters et s'en vont simuler une attaque de banque. Cependant, la farce tourne court quand un vrai braqueur de banque et son complice s'immiscent dans la mission des trois amis...

A partir de cette rencontre entre les faux et les vrais voleurs, Fall Time prend une direction inattendue, quand les jeunes farceurs sont retenus en otages dans une cabane perdue au milieu de la forêt. Dès lors débute une séance de torture interminable où couteaux et flingues sont brandis devant les bouches des protagonistes (vous avez saisi le symbolisme ?) et où l'action se résume à des pantalons baissés et à du fétichisme de bas étage. En somme, un polar prometteur qui vire rapidement à la production racoleuse bon marché.



▲ Mickey Rourke dans *Fall Time* ▲

Gaumont/Columbia/Tristar présente *FALL TIME* (USA - 1994) avec Mickey Rourke - Stephen Baldwin - Sheryl Lee - David Arquette **réalisé par** Paul Warner

the rat pack, les amis du président

Les téléfilms produits par *HBO* représentent les points forts de la programmation de la chaîne. Ils réunissent souvent des stars du grand écran et sont pour la plupart très réussis. Ce **Rat Pack** ne déroge pas à la règle. Mis en scène par Rob Cohen, le réalisateur de **Cœur de Dragon** et **Daylight**, il offre des rôles magnifiques à Ray Liotta (**Les Affranchis**), Don Cheadle (**Hors d'Atteinte**) et Joe Mantegna (**Le Parrain 3**), qui incarnent respectivement Frank Sinatra, Sammy Davis Jr et Dean Martin. Avec Peter Lawford et Joey Bishop, ils composaient, dans les années 50/60, le fameux Rat Pack. Ensemble, ils chantaient sur scène et jouaient dans les mêmes films. Sous-titré **Les Amis du Président**, le film s'intéresse à leurs relations avec les Kennedy, Marilyn Monroe, le mafieux San Giancano, Judith Campbell et le FBI. Avec l'aide de Giancano, Sinatra arrive à faire élire John Kennedy en 1960. Lawford se marie avec une des Kennedy. Davis combat l'insécurité et le racisme. Quant à Campbell, elle couche avec Giancano et JFK, qui lui, couche aussi avec Marylin...

Si le film est une réussite, le mérite en revient principalement à l'intrigue, découpée en plusieurs tranches de vie, et aux acteurs. Car tout en levant le voile sur l'implication de Sinatra dans des événements qui secouèrent les Etats-Unis il y a une trentaine d'années, les personnages électrisent par leur intensité et les comédiens semblent avoir pris un plaisir fou à jouer ces rôles. D'ailleurs, devant tant de sincérité, Don Cheadle a reçu cette année le Golden Globe pour sa composition. Une récompense qu'ils auraient largement tous pu se partager.

Sidonis présente ***THE RAT PACK : LES AMIS DU PRESIDENT*** (***THE RAT PACK*** - USA - 1998) avec Ray Liotta - Joe Mantegna - Don Cheadle - Angus MacFayden - William Petersen **réalisé par** Rob Cohen

VIDEO NEWS

South Park est une série animée trash et cynique, créée par Trey Parker et Matt Stone pour *Comedy Central*, qui triomphe actuellement sur *Canal Plus*. Avec le concours de quatre écoliers insolents âgés de 8 ans, Stan, Kyle, Kenny et Cartman, confrontés à un quotidien où se mêlent de nombreux éléments fous et surnaturels, *South Park* dénonce l'american way of life dans une avalanches de dialogues grossiers et de situations grotesques. Une satire que *Warner Vision* nous propose de découvrir sous la forme d'un coffret de trois cassettes comprenant les six premiers épisodes de la série. Chaque vidéo, en version française, est présentée par ses auteurs, deux bougres qui étaient déjà à l'origine d'une acquisition *Troma* des plus délirantes, **Cannibal : The Musical**.



▲ *South Park* ▲

Depuis décembre dernier, *Polygram* a lancé la collection «Hong Kong Connection», qui réunit dix polars urbains en provenance de l'ancienne colonie britannique, tous inédits chez nous. Des titres aussi prestigieux que **City on Fire** de Ringo Lam, dont la fin inspira **Reservoir Dogs** à Quentin Tarantino, **Big Bullet** de Benny Chan, **Le Parrain de Hong Kong** (**To Be Number One**) de Poon Man-Kit, **Frères d'Armes** (**What Price Survival**) de Daniel Lee et **On the Run** d'Alfred Cheung. Une occasion de découvrir ou de revoir ces classiques dans des copies restaurées et dans leur format cinéma respecté, mais malheureusement en version française. Suivront **La Rose Noire**, **O.C.T.B.**, **Hong Kong 1941**, **Asian Connection** et **Loving You**, d'autres incontournables sur lesquels nous reviendrons en détail dans le prochain numéro.

JULIE STRAIN

«J'aime les films à petit budget parce qu'on n'a pas besoin de refaire 30 fois la même prise»

Ses premiers pas, Julie Strain les fait assez tardivement, au début des années 90. Juste au moment où les Linnea Quigley, Michelle Bauer et Brinke Stevens partent en pré-retraite. Dès ses débuts, aux côtés de Steven Seagal (**Justice Sauvage**), Jean-Claude Van Damme (**Double Impact**), Leslie Nielsen (**Y-a-t-il un Flic pour Sauver Hollywood ?**) et Eddie Murphy (**Le Flic de Beverly Hills 3**), Julie Strain attire l'attention. Parallèlement, elle enflamme l'industrie de la série B et en devient la reine incontestée en participant à des films tels que **Unnameable 2**, **Witchcraft 4** et **Psycho Cop 2**. Prolifique, Julie Strain tourne dans plus de 80 films, soigne chacune de ses apparitions et ne rate jamais une occasion d'exhiber son imposante poitrine siliconée. A l'écran, elle porte rarement des vêtements. Très athlétique et photogénique, elle a un corps de rêve, une anatomie à donner des complexes aux ménagères ménopausée, et représente la pin-up par excellence, comme extraite d'un recueil d'illustrations. Bizarre que Fred Olen Ray n'ait jamais fait tourner cette Betty Page des années 90 au regard foudroyant. Par contre, son ami Jim Wynorski, réputé pour l'affection qu'il porte aux gros poumons, ne reste pas de marbre et la débauche immédiatement pour les besoins de **Sorceress**, un film érotique maquillé en thriller fantastique. Dans le rôle d'une prêtresse, très peu défini par un scénario inexistant, seulement vêtue d'une guépière, elle passe le plus clair de son temps à réciter des incantations incompréhensibles, quand elle ne se laisse pas aller à une séance d'attouchements avec deux de ses tout aussi ravissantes disciples. Malgré un physique de starlette irréprochable et un charisme certain, la carrière de Julie Strain se résume à peu de choses : se désaper dans des films à tout petit budget. Un emploi qui la contente amplement : *«Je n'ai aucun problème avec le sexe ou la nudité. La vie est trop courte pour se créer des obstacles. Il faut foncer, faire ce qu'on a envie. J'adore tourner ce genre de scènes, généralement en compagnie de gens qui sont devenus des amis. Et si ces scènes ne vous excitent pas, c'est que vous avez un sérieux problème !»*.

Depuis qu'elle a été sacrée «Pet of the year» par le magazine *Penthouse* en 1993, elle tourne pratiquement dix films par an, à commencer par les thrillers cochons de l'ancien pornocrate Gregory Hippolyte, les **Pulsions Interdites**, **Night Rythm** et autre **Carnal Crimes**, où elle côtoie d'autres habituées du genre telles que Delia Sheppard, Shannon Whirry et Tracy Tweed. Pourtant, c'est pratiquement un hasard si cette immense brunette, née en 1962, s'est retrouvée devant les caméras. Enfant, elle rêvait de faire de l'équitation à un niveau professionnel. *«J'ai toujours aimé les chevaux, si bien que j'en ai volé un quand j'avais neuf ans. Quelques années plus tard, j'ai mis le feu à toute une colline. J'étais une enfant très turbulente. Mes parents se sont séparés alors que j'étais encore très jeune et ma mère nous a élevés, mon demi-frère et moi. En tout, j'ai huit demi-frères et sœurs, parce que ma mère s'est remariée trois fois et mon père sept. Un truc de fou ! Récemment, mon père m'a dit qu'il aimerait se lancer dans la politique, et qu'il me choisirait alors comme première conseillère. Vous imaginez une «Penthouse Pet of the year» à la Maison Blanche ? Bref, pendant mes années au lycée, je n'étais pas encore un sex-symbol. Au contraire, j'étais maigre, mal foutue et j'avais beau les allumer, les mecs ne voulaient pas de moi. Sauf Mike DeCorta, mais malheureusement, un accident idiot a diminué ses fonctions cérébrales. D'ailleurs, à chaque fois que j'en trouvais un, un truc bizarre venait tout chambouler. J'ai tout de même fini par rencontrer un culturiste avec lequel j'ai emménagé à Los Angeles l'année de mes 17 ans»*.

Arrivée dans La Cité des Anges, elle reprend ses études. Quelques années plus tard, alors qu'elle visite les Etats-Unis avec une poignée d'amies, elle s'arrête à Las Vegas pour assister à un match de boxe et se retrouve coincée à l'entrée, sans billet. *«Un employé du stade m'a heureusement laissé passer et m'a présentée à quelques personnes. C'était très excitant et j'ai fini par passer la nuit avec des gens complètement fous, parmi lesquels Don Johnson, Sylvester Stallone et «l'homme qui valait trois milliards», mince je sais plus son nom* (Lee Majors, NDLR). *Ils me disaient tous qu'à mon retour à Los Angeles, ils feraient de moi une star. Un ami m'a hébergée et sa copine, Donna Spangler, s'est chargée de me présenter à de nombreux agents. Ensuite, tout s'est passé très vite»*. Après avoir commencé comme figurante débutante dans **Les Doors**, **Thelma et Louise**, **Bugsy** et **Hot Shot**, elle est aujourd'hui la femme fatale chevronnée de **Blonde Heaven**, **Victim of Desire**, **Midnight Confessions**, **Devil's Pet** et **Big Sister 2000**. Au vu des titres, autant dire que Julie Strain ne cherche pas la gloire mais considère son métier avant tout comme un hobby. *«Dans le milieu de la série B, les actrices sont parfois trop exigeantes. En ce qui me concerne, je veux juste travailler, faire le plus de films possible. Si le scénario est excellent, tant mieux. S'il est juste moyen, c'est déjà pas si mal. Je n'ai pas tourné que dans des chefs-d'œuvre, mais à chaque fois je m'amuse. Pour* ***Queen of Lost Island****, par exemple, mon rôle consistait à boire une potion magique pour ensuite me la jouer hystérique. Mon personnage n'avait même pas de nom !»*. De tous ces films, ses préférés restent ceux qu'elle a faits pour le couple Andy et Arlene Sidaris, les spécialistes du film d'action tendance **James Bond : Dallas Connection**, **Combat Mortel**, **Day of the Warrior** et son favori, **Fit to Kill**. Presque à chaque fois, elle reprend le rôle de la Veuve Noire, une vamp diabolique et vénéneuse, une dominatrice aux pratiques sado-maso à la solde d'une mystérieuse organisation criminelle. Un personnage qui lui va comme un gant.

■ Damien GRANGER ■





■ *Julie Strain, star de la photo papier, et porte-flingue de* **Dallas Connection** *d'Andy Sidaris* ■

EN FEVRIER DANS VOTRE VIDEOCLUB

La rencontre la plus explosive entre l'Orient et l'Occident !

ACTION

les SUPER-HEROS de HONG KONG

JET LEE

- L'ARME FATALE 4 -

Dr WONG EN AMÉRIQUE

Club TF1 VIDEO

METROPOLITAN FILM & VIDEO








PAR LES PRODUCTEURS DE ALIEN ET TERMINATOR II
SELECTION OFFICIELLE Fantastic' Arts GERARDMER 1999
JAMIE LEE CURTIS WILLIAM BALDWIN ET DONALD SUTHERLAND
VIRUS
POUR LUI, LE VIRUS C'EST VOUS
WWW.VIRUSTHEMOVIE.COM
UNIVERSAL
13ème RUE
LA CHAINE DE L'ACTION ET DU SUSPENSE
ENTRÉE EN ACTION DANS LES SALLES
LE 17 FÉVRIER
FUN RADIO